Theological Seminary.
PRINCETON, N. J.
Part of the
ADDISON ALEXANDER LIBRARY,
which was presented by
MESSRS. R. L. AND A. STUART.
Case, Division DC82
Shelf, Section C23
Book, No. V. 4

110-6
7

HUGUES CAPET

ET

LA TROISIÈME RACE,

JUSQU'A PHILIPPE-AUGUSTE.

IV.

IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

HUGUES CAPET

ET

LA TROISIÈME RACE,

JUSQU'A PHILIPPE-AUGUSTE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

11e ET 12e SIÈCLES.

Par M. Capefigue.

PARIS.

PITOIS-LEVRAULT ET Cie, RUE DE LA HARPE, 81.

M DCCC XXXIX.

HUGUES CAPET

ET

LA TROISIÈME RACE.

JOSEPH PHILIPPE-AUGUSTE

DEUXIÈME PÉRIODE

11e ET 12e SIÈCLES.

Par M. Capefigue.

PARIS.

PLON-LEVRAULT ET Cie, RUE DE LA BARRE, 8.

M DCCC XXXIX

HUGUES CAPET

ET

LA TROISIÈME RACE,

JUSQU'A PHILIPPE-AUGUSTE.

CHAPITRE XLIII.

LES ÉCOLES ET LA SCIENCE.

Le mont Sainte-Geneviève. — Saint-Victor. — Les maîtres. — Les étudians. — Enseignemens des cathédrales. — Les scolastres. — Philosophie. — Dialectique. — Les réalistes et les nominaux. — Caractère de la science. — Origine et développement de la philosophie d'Aristote.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Au midi de Paris en la Cité, s'élevait la montagne de Sainte-Geneviève, lieu vénéré pour les pèlerinages ; un oratoire consacré à la pieuse patronne couronnait le sommet de la

colline; là on voyait briller en vermeil la châsse de la sainte, parée de topazes et d'émeraudes dans des colonnettes d'ivoire, œuvre de saint Éloi l'orfévre, selon la tradition. Autour de l'oratoire étaient construites de petites cellules où priaient nuit et jour les religieux de Saint-Benoît, d'après la règle de leur fondateur. Le peuple aimait à se porter en foule vers Sainte-Geneviève, et des processions brillantes, sous des bannières à mille couleurs, serpentaient dans les rues étroites de la Cité, comme des rivières d'or et de rubis, pour adorer la châsse bénite; aussi, quand les ossemens de la sainte apparaissaient, les grands vents cessaient de siffler aux vitraux, les pluies froides, les inondations funestes de la rivière de Seine ne jetaient plus la désolation et la terreur dans la campagne [1].

Au revers de la colline était Saint-Victor, monastère antique, réunion de chanoines et de prêtres qui se livraient à l'enseignement,

1 Les Bollandistes ont publié les vies de saint Eloi et de sainte Geneviève. Ce sont les deux monumens les plus curieux de l'histoire des Gaules. Sur les études ecclésiastiques, comparez MABILLON, *Annal. ord. sanct. Benedict.*, et FLEURY, *Discours sur les études ecclésiastiques*, X^e siècle, *Discours* V.

comme dans les cathédrales; on parlait partout de la renommée scientifique de Saint-Victor; on disait merveille de ses cartulaires, de ses chartres et de ses manuscrits. Les chanoines s'occupaient incessamment à déchiffrer les annales des vieux temps et à écrire les miracles des saints qui avaient sauvé les Gaules : il y avait des livres grecs et arabes, de longs manuscrits rabbiniques; les œuvres de saint Fortunat, de saint Augustin, de Lactance et les premiers pères de l'Église chrétienne, en grec, des fragmens d'Aristote ou de Ptolémée. Les moines de Saint-Victor travaillaient avec persévérance à commenter les saintes écritures; tantôt ils gémissaient en récitant les psaumes de douleur quand le prophète adresse ses déchiremens à Dieu; tantôt leurs âmes brisées élevaient leurs chants jusqu'au Seigneur dans des hymnes sublimes de résignation ou de reconnaissance. Les prêtres de Saint-Victor, comme ceux de Sainte-Geneviève, étaient des hommes d'études et de sciences, ainsi que le prescrivait la règle de Saint-Benoît [1].

1 Le catalogue des Mss. de Saint-Victor est encore à la Bibliothèque du Roi et fait partie du fonds ancien.

Sur cette sainte montagne se groupaient les maîtres et les élèves de science au douzième siècle; on voyait autour des monastères, ici là, des cellules éparses, des jardinets plantés de légumes, d'herbes potagères, avec un puits ou une citerne ombragée d'un figuier sauvage le plus exposé possible au soleil du midi; au fond du jardinet quelques arbres touffus, autant que le terrain pierreux pouvait le comporter. On voulait imiter l'académie d'Athènes, les bosquets de platanes et d'oliviers où les sages venaient méditer sur les voix intimes de l'intelligence et les révélations de Dieu. Dans ces cellules habitaient quelques maîtres renommés de la science, profondément versés dans l'art dialectique; quand leur réputation s'étendait au loin, quand on savait qu'ils avaient beaucoup vu et beaucoup lu, on voyait accourir autour d'eux de jeunes hommes pour écouter leurs leçons et agrandir le cercle des connaissances humaines; la science excitait une ardeur immense, c'était un frémissement autour d'une idée lorsqu'elle apparaissait au monde.

Les temps modernes, rayonnans de lumières,

sont blasés sur les jouissances intellectuelles; au contraire, à ces époques agrestes et primitives, l'apparition d'une pensée nouvelle et d'un enseignement remuait toute la génération; on s'enthousiasmait pour un aphorisme ou une formule [1].

Les écoliers abondaient sur cette montagne de Sainte-Geneviève; ils ne venaient pas seulement du Parisis, de la Normandie et de la Champagne, de la Langue d'oc et de la Langue d'oil; ils accouraient de l'Angleterre, du Danemarck, du fond de la Germanie, comme pour applaudir à une grande renommée. On les reconnaissait ceux-ci à leur teint bruni, à leurs cheveux pendans et noirs, à leurs yeux vifs et brillans : c'étaient les fils de la race méridionale, ardente aux nouveautés, les dignes enfans de la Langue d'oc, des villes de Nismes, Montpellier, Toulouse et Marseille; ils jargon-

1 Bénédictins, *Discours sur l'état des lettres au XI^e siècle.* Tom. IX de l'*Histoire littéraire de France;* c'est à ce volume que dom Rivet, le savant religieux de l'ordre de Saint-Benoît, cessa de diriger ce beau travail des Bénédictins sur l'histoire littéraire; la maladie le saisit, parce qu'il avait refusé *une chambre à feu* dans un rude hiver, pour ne pas manquer à la règle. Quels hommes! quelle obéissance!

naient leur idiome roman dans leurs études et leurs jeux. D'autres écoliers aux cheveux blonds et flottans, à la chair blanche et molle, au maintien grave et posé, arrivaient des bords du Rhin ou de l'Allemagne ; on reconnaissait les Anglais, les Saxons à leur accent guttural, à leur goût pour la bière, le cidre ou la cervoise, qui seuls pouvaient remuer la nature apathique de la race septentrionale. Tous ces étudians choisissaient leur maître par la renommée; ils se pressaient dans sa cellule autour de la chaise ou *cathedra* du docteur, comme des cliens de la vieille Rome autour de leur patron; tous étaient vêtus de robes noires, comme les clercs; un long manteau couvrait leur corps, en signe d'étude; et pour témoigner leur dignité et leur science, ils imitaient dans leurs mouvemens les sages de la Grèce, les péripatéticiens qui marchaient avec gravité en méditant sur les grandes idées morales qui dominent la société humaine. La montagne Sainte-Geneviève était toute remplie de ces écoliers, tellement épris de la science, qu'ils campaient souvent sous la tente pour être prêts à écouter dès l'aurore la voix ma-

gistrale du maître illustré par de vastes travaux[1].

Ce maître était le plus souvent un clerc d'église, un moine qui enseignait la science de Dieu et la philosophie humaine aux myriades d'écoliers; il choisissait une retraite silencieuse où il vivait sous l'habit monacal dans la solitude la plus profonde. Dès que matines sonnaient, il était à l'œuvre, il lisait et approfondissait les anciens; à l'heure de sa leçon, son jardin était envahi par les étudians, qui recueillaient sa parole comme le miel qui découle d'une belle ruche; puis les jeunes clercs discutaient ensemble sur des points de théologie ou de philosophie par des formules arrêtées[2]; quand ils n'étaient point d'accord, tous venaient respectueusement soumettre leur doute au scolastre de la cathédrale ou au docteur, qui les écoutait et décidait souverainement. La science était comme une révélation qui partout inspirait enthousiasme; douce vie que ces solitudes sur le mont Sainte-Geneviève! On avait

1 Bénédictins, *Etat des Études au XI^e siècle* (*Hist. litt. de France*, tom. IX).

2 Consultez le grand ouvrage de du Boulay, *Hist. universit. Parisiens.*, tom. I à II. Un peu partial pour l'Université.

de beaux arbres, on s'y réchauffait de tout le soleil du midi que Paris, la ville brumeuse, peut attirer; quelques vignes s'élevaient en treillage, le figuier couvrait le puits; un peu plus loin, le jardin potager où rampaient les légumes d'été et d'hiver, et par-dessus tout la solitude profonde, cette atmosphère d'isolement, ce silencieux aspect de la nature qui fait vibrer en nous les mille voix inconnues de la pensée et de la méditation : sur le mont Sainte-Geneviève il y eut une fraternité de science qui fit donner plus tard le nom d'*Université* à ce corps de solitaires enseignans. L'Université naquit sur la colline des Docteurs; c'est là que fut sa primitive origine; elle se distingua immédiatement des écoles de cathédrale, elle fut comme un corps à part de la science purement ecclésiastique : l'Université exprima l'unité dans la dispute, comme le catholicisme était l'unité dans la pensée religieuse et sociale. Au moyen âge il faut donc bien distinguer les écoles des cathédrales, exclusivement destinées aux clercs sous les scolastres, avec l'enseignement universitaire sur le haut de la montagne. Les clercs s'abreuvaient de la science ecclésias-

tique des pères et des saintes Écritures à Orléans, à Amiens, à Sens, à Beauvais, partout, en un mot, où il y avait une cathédrale et un scolastre pour en diriger l'enseignement; mais la science laïque, les connaissances humaines trouvaient leur plus sincère expression dans les solitaires cellules de Sainte-Geneviève, qui formèrent, je le répète, la primitive origine de l'Université [1].

Là s'étaient réfugiées les traditions antiques. Au milieu du désordre et de la désolation du neuvième et du onzième siècles [2], quelques livres furent disputés aux ravages des Normands. Les catalogues des librairies monastiques, les chartres que le temps a respectées constatent le prix immense des manuscrits de l'antiquité profane [3]; les chroniqueurs citent des passages de Térence, de Plaute, de Cicéron, aussi bien que les sentences des pères de l'Église; la plupart

1 DUBREUL, *Théâtre des Antiquités de Paris*, ann. 1612, in-4°.

2 BÉNÉDICTINS, *Hist. litt. de France*, *Discours sur l'Etat des Etudes*. FLEURY, *Discours* V, et DU BOULAY, *Hist. Universitat.*, tom. I. L'abbé Lebœuf a fait aussi de grandes recherches sur le diocèse de Paris (Paris, 1739).

3 MABILLON, *Annal. bénédict.*, douzième siècle.

des savans sous Charlemagne avaient étudié ces magnifiques débris de la Grèce et de Rome; sans pénétrer dans le sens intime de leurs beautés, les chroniqueurs avaient recueilli les fragmens épars de ces monumens comme des sentences qui avaient vivement frappé leur imagination. Mais le livre qui paraît avoir saisi les esprits dans le moyen âge fut surtout la philosophie d'Aristote. Au temps où la force brutale dominait les intelligences, il était naturel que tout ce qui restait d'esprits d'étude et de méditation s'attachât avec attrait aux subtilités de la philosophie; on se plaisait à disserter, à analyser les facultés intellectuelles; la raison pure était trop simple, trop naturelle; comme on luttait dans les batailles sur les champs de guerre, on voulait également lutter dans le raisonnement. La logique ne fut plus l'expression formulée de la vérité et de la rectitude, mais une suite d'axiomes techniques dont on ne pût s'écarter; la dialectique devint comme un mécanisme matériel qu'on employa pour arriver à des conclusions forcées; Aristote fut le modèle et l'exemple qu'on voulut suivre sans déviations; on en étudiait les

œuvres, on en commentait le texte; tout se fit par les aphorismes d'Aristote [1].

Ces grandes œuvres furent-elles connues par les traductions arabes ou par le texte grec? les études n'étaient point alors assez répandues pour qu'on pût lire littéralement les vieux manuscrits et les papyrus de la Grèce [2]; il y avait quelques hommes qui, dans la solitude des monastères, s'étaient livrés à l'enseignement des livres classiques de l'antiquité. Dans le midi des Gaules surtout, on trouvait des clercs qui, au milieu des solennités de l'Église, récitaient des chapitres tout entiers des Évangiles en grec. A Saint-Martial de Limoges, les moines chantaient le *Kyrie eleison* dans la langue du concile de Nicée [3]. En Pro-

1 Cette question de l'influence d'Aristote sur la philosophie du moyen âge a été traitée par Brucker, dans son *Hist. de la Philosophie*, avec une supériorité remarquable. Un savant mort bien jeune, M. Jourdain, gagna un prix à l'Académie des inscriptions, pour des recherches critiques sur l'âge des traductions d'Aristote (Paris, 1819).

2 Sous la seconde race, le grec paraît plus répandu. Je trouve que Louis le Bègue eut une dispute assez vive avec l'empereur de Constantinople, qui ne voulait lui donner qu'un titre vague, tandis que le Bègue exigeait celui de Βασιλεύς. *Voyez* dans DUCHESNE, tom. III, pag. 355.

3 Mss. Biblioth. royale, n° 4458.

vence, sous les bois touffus de la Sainte-Baume, on trouvait un monastère de *papas* grecs qui conservaient précieusement le rit des églises de Smyrne et de Constantinople. Ces études n'étaient pas tellement générales qu'on pût dire le grec populaire parmi les écoliers, surtout lorsqu'il s'agissait de l'interprétation difficile et obscure de la philosophie d'Aristote. Les travaux des Arabes et des rabbins transportèrent en France la plupart des grandes œuvres de l'antiquité grecque. Avec cette ardeur qui caractérisait le génie des Orientaux, les Arabes se mirent à traduire incessamment les livres d'Aristote, comme l'*Almageste* de Ptolémée; ils se dévouèrent au travail avec un enthousiasme de science active; Aristote, cette vaste intelligence, fut surtout le sujet de leur prédilection; les subtilités plaisaient à ces esprits ardens, à ces têtes aventureuses, infatigables pour les recherches; ils ajoutèrent encore au texte d'Aristote leurs impressions propres, et ils le rendirent plus subtil dans ses théorèmes. Ainsi traduit et commenté, Aristote arriva dans les écoles de science au moyen

âge ; il y devint comme une autorité incontestée, une puissance souveraine ; ses arrêts abaissèrent la raison, ses formules firent loi dans le mécanisme de la logique. A cette époque naïve, tout était autorité, on aimait les thèses résolues, on concevait faiblement l'examen, l'obéissance était la première loi des études ; la dispute ne vint que plus tard ; il dut naturellement résulter, de cette situation de l'intelligence, la dictature d'Aristote dans toutes les opérations de l'esprit ; ses aphorismes furent considérés comme des articles de foi, on plaça presque Aristote au niveau des pères de l'Église, on dut accepter ses principes sans les discuter[1].

Chaque époque est ainsi marquée de son caractère spécial : toute la philosophie du onzième siècle est dominée par la querelle des *réaux* et des *nominaux*, dispute immense qui, sous des formes arides et obscures, exprime la double pensée du sensualisme et de l'idéalisme, de l'esprit et de la matière, toujours

1 JOURDAIN, *Recherches critiques sur la Philosophie d'Aristote*, § VI.

en lutte dans la marche des siècles[1]. La formule des *réaux* et des *nominaux* est un costume; les pensées premières et génératrices ne s'effacent pas, elles se transforment sans se perdre jamais, parce qu'elles tiennent à l'esprit et au cœur de l'homme, à l'histoire du genre humain. La double thèse des *réaux* et des *nominaux* fut une formule plutôt qu'un système, un mode de pensée plutôt qu'une pensée; et comme habituellement les formules absorbent les idées, rien de surprenant que le moyen âge fût rempli de tous ces aphorismes et de ces subtilités.

Les études sérieuses et philosophiques se présentaient alors aux esprits comme une pierre précieuse dont se parait l'ardente génération des écoles; tous s'en saisissaient avec la vive passion qui domine les âmes à l'aspect des éblouissantes nouveautés. Il faut voir avec quelle fureur scientifique les écoliers du mont Sainte-Geneviève discutent les formules aristotéliques; tout est raisonné d'après les pré-

1 *Voyez* la savante dissertation de M. Christ Meiners : *De nominalium et realium initiis*, dans le recueil de l'Académie de Goëttingue, tom. XI, p. 24.

ceptes du maître, on n'en croit pas à son propre instinct, à la voix intime. La dialectique est la forme invariable; Aristote domine plus puissant qu'il ne l'a fait sur la Grèce; il faut des efforts inouïs pour le détrôner; sa couronne scientifique est plus forte que la couronne des rois féodaux[1]. On traduit d'abord la *Physique* du maître, cet ensemble de conceptions ingénieuses où Aristote fait apparaître les mystères de la création, le mouvement des astres, l'action mutuelle des corps les uns sur les autres[2]. Ensuite vient le traité *des Animaux*, vaste histoire naturelle où se révèlent les classifications des races et les légendes de ces animaux fantastiques perdus dans la ruine et la création successive des mondes, ou de ces espèces dont la science retrouve aujourd'hui des fragmens fossiles. La licorne, le griffon ailé, les sirènes, combinaisons ingénieuses qui mêlent les fables aux réalités de l'histoire

1 Comparez les grands travaux de Brucker, Tenmann et Buhle sur la philosophie; tous les modernes ont vécu de leurs recherches.

2 *De Physico auditu*, — *de Cœlo et Mundo*, — *de Naturâ locorum*, — *de Proprietatibus elementorum*, — *de Meteorum*.

physique du genre humain, monde imaginaire où l'esprit de l'homme s'agite et s'abîme dans une ineffable et mystérieuse contemplation [1].

Puis on étudia le traité *sur l'Ame* [2] d'Aristote, appréciation morale des facultés de l'esprit et des sensations intimes. Le système d'Aristote est sensualiste, l'âme est l'auxiliaire des sens; on éprouve avant de concevoir; le livre de *la Génération et de la Corruption* [3] fut aussi traduit et commenté au onzième siècle; la *Métaphysique* fut l'œuvre de prédilection dans les écoles du moyen âge [4]. La métaphysique transporte l'esprit dans des régions arbitraires; on peut s'y remuer à l'aise, parce que les limites sont infinies, et qu'il n'y a rien qui restreigne la pensée vagabonde quand on l'élève dans les régions intellectuelles; les barrières de raisonnement furent alors les formules, et dans ces formules les subtilités se cachent sous des axiomes invariables. Souvent, quand l'ardeur

1 *De Animalibus.*

2 *De Animâ, — de Sensu et Sensato.*

3 *De Generatione et Corruptione.*

4 *Metaphysica..— De naturâ et origine Animæ, — de Principiis motûs.*

de connaître saisit les générations, il est bon de leur infliger la formule, afin d'arrêter les écarts qui conduisent les âmes dans un avenir sans limites et sans fin.

Les progrès de la philosophie morale et politique d'Aristote sont plus lents; comme ils ne sont point à la portée des écoles, alors en dehors de toute combinaison de gouvernement social, on s'occupe à peine des questions qui s'y rattachent; on dédaigne aussi l'*Éthique*, cette juste application des devoirs dans la société humaine; la religion alors absorbe la morale, source pure du bien; l'étude catholique suffisait ainsi aux esprits[1]. La *Rhétorique* d'Aristote grandit au contraire, car la dissertation et la dispute furent le caractère essentiel de cette époque du moyen âge. Ainsi la métaphysique et la rhétorique furent les deux études dominantes; elles sont comme la pensée et l'instrument de toutes les théories du onzième siècle[2].

1 La politique d'Aristote est un traité fort obscur. On a voulu en vain faire quelque bruit d'une traduction récente; c'est un bourdonnement qui a bientôt cessé.

2 *Voyez Examen des anciennes versions latines d'Aristote*

Les manuscrits d'Aristote étaient rares dans les écoles; les traductions d'après l'arabe étaient plus abondantes : ces livres formaient la base de l'enseignement, et les maîtres qui les avaient étudiés avec profondeur voyaient autour d'eux se grouper le plus grand nombre d'écoliers. Quand on apprenait que sur la montagne Sainte-Geneviève ou à Saint-Victor il y avait un docteur fameux qui pâlissait nuit et jour sur les écrits grecs, arabes ou chaldéiques, alors tout à coup s'élançait une multitude d'écoliers pour l'entendre; le soleil du midi comme la froidure de l'hiver n'arrêtaient pas le zèle! ces jeunes hommes campaient autour du maître; ils le suivaient dans la solitude et au désert. Le docteur était-il proscrit pour quelques nouveautés hardies, qu'importait encore à l'ardente jeunesse! elle accourait écouter ses commentations aventureuses, alors même qu'elles étaient condamnées par des conciles; on se groupait sous des tentes, en attendant la parole; l'étude brillait comme une nouveauté,

conservées à la Bibliothèque du roi. — Chap. IV de JOURDAIN, p. 179.

elle avait tout l'éclat des idées qui naissent, toute la force d'une pensée qui saisit. Paris voyait ainsi se fonder le premier germe d'université, centre commun de la science où devaient aboutir les enseignemens des docteurs. Ce n'étaient plus les écoles des cathédrales, où le scolastre apprenait aux clercs les saintes Écritures, le plain-chant, les oraisons dominicales et les mystères du saint sacrifice de la messe. Les écoles des cathédrales étaient purement ecclésiastiques; l'Université, tout en faisant de la théologie une des grandes bases de l'enseignement, ne la salua que comme la docte mère dans cette espèce de Parnasse scientifique que les docteurs créèrent sous le titre de quadriloges, *trivium*, *quadrivium* ou de *Miroir de science*, mythe érudit du moyen âge. Il y eut alors un premier vestige de science séculière, qui prit son origine sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève[1], et plus tard il s'étendit toujours au midi de la Seine, dans les prés fleuris et les vastes campagnes. Paris marchand et corporations descendaient vers les foires Saint-

1 Du Boulay, *Universit. parisiens. Hist.*, tom. II.

Martin, Saint-Méry ou Saint-Denis; Paris universitaire s'étendait de la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, et bientôt on nomma *pré aux clercs* ces rives fleuries où s'abritaient les écoliers. Lorsque le luxe s'introduisit un peu dans les enseignemens de l'Université, ce fut aux prés que les étudians se divertissaient de leurs fortes et longues études: ils folâtraient et jouaient avec un cœur épanoui; les temps étaient passés où les maîtres se contentaient du petit jardinet avec les figuiers, le puits et le petit ombrage. L'Université grandit, et elle reçut en dons des terres, des vergers pleins de beaux arbres fruitiers, des treillis, des cerisaies où se mêlaient le raisin et la cerise rouge et bien mûrie, comme on les vit plus tard au palais des Tournelles. L'Université devint une institution avec ses priviléges, ses chartres, ses revenus, ses archers, ses massiers. Un jour il faudra donc dire l'histoire de la mellifiante Université de Paris!

CHAPITRE XLIV.

L'AUTORITÉ ET L'EXAMEN.

1° Esprits organisateurs. — Saint Bernard. — Suger. — Pierre le Vénérable. — 2° Scolastiques. — Guillaume de Champeaux. — Abélard. — Gilbert de la Porrée. — Jean de Salisbury. — Les monastères. — La règle. — Les écoles et la dispute.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Les siècles dévorent les systèmes dans leur entraînante activité, les générations se succèdent comme la feuille qui tombe, et dans les ruines qu'amoncelle le passage des temps, deux sentimens demeurent debout constam-

ment en lutte : l'autorité et l'examen. L'autorité qui fonde et constitue avec une grande énergie de moyens; l'examen qui éclaire, brûle, élève et démolit tour à tour, comme si la nature curieuse, inquiète, de l'homme s'empreignait sur tout ce qu'il touche. L'esprit d'autorité se personnifie habituellement dans un corps austère, une tête chenue et forte, un crâne puissant et haut, un esprit qui a foi en lui-même, une intelligence d'activité plus encore que de méditation. L'examen s'incarne au contraire dans un corps sensualiste avec les habitudes et les instincts de chair, et toutes les sensations qui se succèdent et le dévorent; l'esprit d'examen est inquiet, remuant, jamais il ne se trouve bien dans une idée ou dans un résultat; aucun fait ne le repose, parce que chaque pensée détruit une autre pensée dans un tourbillon incessant qui s'agite pour l'entraîner au vide et au doute, fatalité cruelle qui déchire les parois du crâne!

L'autorité, au commencement du douzième siècle, se personnifie dans une belle intelligence, saint Bernard, l'expression de la hiérarchie monastique, et par conséquent de la

société forte au moyen âge [1]; son corps est faible, il souffre constamment, sa chair est macérée par le jeûne; il est maladif et traîne sa vie dans la douleur, mais son intelligence a foi en elle-même, elle domine cette santé affaiblie qui souffre sans relâche. Saint Bernard s'est donné une mission, il marche à son but; c'est le grand remueur d'idées et de peuples depuis Pierre l'Ermite; il prend la génération de ses deux mains, il la pousse devant lui; sa parole est exaltée, il aime à s'adresser au peuple; il jette des sentences solennelles aux rois; les dignités terrestres ne l'arrêtent point, il ébranle tout ce qui se rattache aux entrailles de la société, il met en émoi les imaginations et les consciences, il est le maître de son siècle. Saint Bernard vise à la dictature monastique comme au dernier terme de sa foi et à la ma-

1 La vie de saint Bernard a été souvent écrite, mais mal comprise. Je préfère à tous les modernes le modeste Chifflet, de l'ordre des jésuites; sous ce titre : *Sanct. Bernardi clarevallensis abbatis genus illustre assertum*, 1660, in-4°. Dom Clémencet a fait aussi une belle histoire littéraire de saint Bernard. Je regrette que M. Daunou se soit trop préoccupé des idées philosophiques de son temps dans sa notice développée (*Hist. litt. de France*, t. XIII, in-4°).

nifestation de ses desseins; il aime le pouvoir par instinct et par ce tempérament de bile, de nerfs, qui ne laisse de fort que l'esprit; la pensée d'une mission rayonne sur son front admirable; c'est plus qu'un homme, c'est une idée, une idée fortement conçue, comme le cri puissant de la foi, comme cette empreinte de Dieu que chacun porte dans la vie; et voilà ce qui rend la parole de saint Bernard si puissante sur la génération.

Saint Bernard naquit en 1091 au château de Fontaine, dont le voyageur aime à chercher les débris à quelques lieues de Dijon; le temps ne les a pas respectés. Son père était un féodal du nom de Tescelin; on le disait issu des comtes de Châtillon [1]. Tescelin s'était voué aux armes dans la première croisade, comme tout digne chevalier; la mère de saint Bernard se nommait Arlète, surnom que l'on trouve si souvent dans les vieilles chroniques de la race normande; Dieu l'avait rendue féconde; elle eut six garçons avant l'âge de vingt-cinq ans; Bernard fut le troisième; il étudia à Châtillon, et la mort de

1 MABILLON, *Annal. Benedict.*, liv. LVII, nº 93.
2 CHIFFLET, *Sanct. Bernardi genus illust. assert.*, nº 1.

sa jeune mère lui froissa le cœur si violemment, qu'il se consacra, par une vocation irrésistible, à la vie du désert : à dix-sept ans Bernard était déjà moine à Citeaux, la nouvelle abbaye. En vain on voulut détourner cette intelligence ardente de la vocation religieuse ; on l'entoura de plaisirs mondains, de vanités séculières ; sa famille fit tout pour le retenir, on lui offrit les plaisirs des festins, la coupe d'or, la chasse bruyante, on lui montra de nobles dames et damoiselles dans les cours plénières et castels. Bernard marcha hautement vers sa vocation du ciel et dans sa ferme volonté d'entrer à Citeaux ; et tant fut brûlante la parole du jeune moine, que ses cinq frères, qui avaient voulu le rattacher à la vie du monde, se jetèrent bientôt eux-mêmes dans le désert ; tous prirent l'habit religieux. Il fallait le voir, Bernard, ce jeune homme alors, exerçant son ascendant irrésistible ; sa prédication était hardie et marquait les fronts humiliés comme d'un fer chaud, car il y a de ces paroles qui font des plaies saignantes : « Bernard ravissait les fils à leurs pères, les maris à leurs femmes ; les mères cachaient leurs enfans, pour les arracher à cette

influence qui prenait les cœurs épuisés du monde pour les jeter dans la solitude[1]. » Ce fut avec un peuple arraché au sensualisme des villes que saint Bernard fonda la solitude de Clairvaux dans la vallée d'Absinthe, retraite inculte et sauvage, dont la description est terrible en la chronique. Aux intelligences puissantes il faut une nature déserte et inculte, des rochers à pic et des torrens qui bouillonnent comme leur âme. Bernard était âgé de vingt-quatre ans à peine lorsqu'il fut élu abbé de Clairvaux; son corps était amaigri, il le soumettait à des abstinences forcées, il ne songeait qu'à sa destinée et à la fondation de Clairvaux, dont il voulait perpétuer la grandeur et la puissance en l'honneur de Dieu. Quelle parole, quelle irrésistible prédication! elle brisait les cœurs endurcis. La dernière de ses sœurs, du nom de Humbeline, vint le visiter à Clairvaux; elle était jeune et vivait dans les délices des cours plénières; plus d'une fois, dans les tournois des comtes de Châtillon, on avait brisé des lances

1 Guillelm. *à S. Theodorico; vita Bernardi.* C. V., nº 15. Ce sont les propres paroles de Guillaume. Un homme qui entraîne ainsi les âmes est une grande puissance.

pour elle. Humbeline vint à Clairvaux [1]; saint Bernard lui jette quelques-unes de ces pensées qui réveillent le froissement du cœur et les déceptions de la vie du monde, et Humbeline prend le voile et renonce à tout le vain bruit qui remue l'existence sans jamais la satisfaire : la parole du cénobite entraînait les âmes comme le torrent qui roule et emporte les plus durs rochers.

Saint Bernard voit grandir sa renommée, et à l'âge de trente-trois ans il devient l'arbitre de la plupart des questions politiques et religieuses! Une famine éclate avec tous ses sinistres caractères; l'abbé de Clairvaux se met à la tête de tous les moyens d'apaiser et de satisfaire le peuple; il le calme, il souffre avec lui. Les habitans de Reims sont divisés avec leur archevêque; saint Bernard prend le parti du peuple et juge l'affaire en arbitre souverain [2]. Étienne, évêque de Paris, fait gronder l'excommunication contre Louis le Gros; saint Bernard soutient les droits de l'évêque, et comme il n'a aucun ménagement à garder envers l'homme

1 MABILLON, *Annal. Benedict.*, liv. LXXIII, nº 10.
2 *Annal. Cisterciens.* ad ann. 1124.

d'armes, comme il ne courtise pas la puissance matérielle, il traite le roi d'impie, de persécuteur et de nouvel Hérode. On offre à l'abbé de Clairvaux des évêchés, l'anneau épiscopal, il les refuse, car il a une mission à remplir, et il s'y destine avec un admirable dévouement; la puissance monastique d'ailleurs est alors dans tout son éclat : et qui peut lutter contre l'abbé d'un ordre religieux, quand il apparaît la crosse en main, la mitre d'or en tête [1]?

Telle est la première partie de la vie de saint Bernard, esprit supérieur, décidé, comme il en faut pour remuer les générations [2]. A ses côtés se lève une intelligence moins étendue, moins ferme, moins éloquente; elle n'agite point les masses, elle n'a pas cette puissante parole qui va droit à l'imagination du peuple. Suger est un caractère froid, un de ces hommes essentiellement d'administration et de gouvernement; il n'a pas de ces idées étendues qui marquent dans la marche du genre humain; il gouverne et administre avec rectitude et sagacité. Suger

1 *Epistol. sanct. Bernardi*, Epist. 45-51.

2 Je retrouverai saint Bernard dans la seconde période de sa vie plus active.

naquit du peuple, aux environs de Saint-Omer[1], tout entier de la race flamande; son père se nommait Hélinand, pauvre, mais honnête; on l'offrit dès l'âge de cinq ans sur l'autel de Saint-Denis en France, et cet enfant fut envoyé dans un petit prieuré sur les bords de la Seine; il y passa dix années dans les instructions et la prière. Les moines avaient deviné que Suger tiendrait une belle place dans la chronique de Saint-Denis. L'enfant fut élevé dans le prieuré avec Louis le Gros, que Philippe son père avait déposé au monastère des saints patrons de France. Louis et Suger furent amis inaltérables, et tandis que Louis le Gros, à peine adolescent, allait briser quelques lances contre les féodaux du Parisis, Suger finissait ses études dans les monastères de Touraine, pèlerinage scientifique qui accomplit son éducation. On remarquait alors sa taille petite et bien prise, sa vivacité polie, sa facilité de discours dans la langue vul-

1 La vie de Suger a été écrite par un moine de Saint-Denis, l'un de ses contemporains; combien j'ai préféré ce précieux document à tous ces éloges académiques plats et sots comme tout ce qui se résume en des phrases. *Voyez* Guillelmus Sandionysianus, *de Vitâ Sugerii* (dom FÉLIBIEN, *Preuves de l'Histoire de Saint-Denis*).

gaire ou latine; il fut souvent consulté par le roi Louis le Gros; il assista à presque tous les actes importans de la royauté [1]. Quand une affaire monastique s'agitait à Saint-Denis, c'était Suger qu'on chargeait de la suivre et de la discuter. Le jeune homme parut comme saint Bernard aux conciles, mais il n'avait ni sa ténacité, ni sa puissance de conviction, ni sa parole remuante; c'était un esprit de négociations et de ménagemens; sa préoccupation fut de défendre les droits de Saint-Denis, et on le vit s'acheminer vers Rome pour protéger les priviléges de son abbaye. Suger est tout à la fois le clerc des affaires du roi et le défenseur administratif des ordres religieux; il est envoyé du suzerain et député de son monastère; bon ménager des revenus, économe du trésor, il revendique les fiefs, les moulins, les fours enlevés à l'abbaye [2]. Dans ce pèlerinage à Rome il apprit que ses frères de Saint-Denis en France venaient de l'élever au titre d'abbé, une des dignités les plus grandes; il devenait le conseiller du roi, l'arbitre des différens ec-

1 SUGER, *Epistol.* 88.
2 GUILLELM., *de Vitâ Sug.*, lib. I.

clésiastiques, le seigneur d'un grand nombre de fiefs. Voilà donc saint Bernard et Suger, tous deux la mitre en tête et la crosse en main; l'un à Clairvaux, l'autre à Saint-Denis en France. Il faut lire dans Suger lui-même comment la nouvelle de son élection à la crosse abbatiale lui arriva alors pauvre clerc; il était s'acheminant sur les voies des Alpes quand le message lui vint. « Ayant terminé les affaires du royaume, dit-il[1], je me hâtai joyeusement, comme font tous les voyageurs, de revenir dans mon pays. Accueilli avec hospitalité dans une certaine maison de campagne, je m'étais jeté tout habillé sur un lit après avoir dit matines, et j'attendais ainsi le jour. Plongé dans un demi-sommeil, je crus me voir dans un petit bateau, seul et sans aucun rameur, errant dans le vaste espace des mers, entraîné par le mouvement rapide des ondes, tantôt soulevé, tantôt précipité par les vagues, flottant çà et là au milieu des plus grands dangers, frappé par la tempête d'une horrible terreur et fatiguant de mes cris les oreilles du Seigneur. Tout à coup

1 SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, cap. XXI.

il me sembla que, grâce à la bonté secourable de Dieu, un vent doux et tranquille, échappé pour ainsi dire d'un ciel serein, retournait et remettait dans le droit chemin la proue de ma misérable nacelle, qui déjà tremblait sous moi et allait périr; le vent la poussa plus vite que la pensée et la fit rentrer dans un port à l'abri des orages. Réveillé par le crépuscule, je me mis en route, mais, tout en cheminant, je méditais profondément sur cette vision, et me fatiguais à m'en rappeler toutes les circonstances et à en chercher l'explication, craignant fort que ce soulèvement des flots ne m'annonçât quelque grave infortune. Tout à coup arrive à ma rencontre un serviteur affidé, qui reconnaissant mes compagnons et moi, et sanglotant tout à la fois de plaisir et de chagrin, m'annonça la mort de mon seigneur et prédécesseur l'abbé Adam, d'heureuse mémoire, et l'élection qu'une assemblée générale avait faite de moi pour le remplacer [1]. » Ainsi parlait l'abbé Suger sur son

1 SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, cap. XXI. C'est un des monumens les plus curieux sur cette époque de lutte féodale. Dom Félibien, *Hist. de Saint-Denis*, est aussi entré dans beaucoup de détails sur la vie de Suger, liv. III.

élévation à la grande dignité abbatiale; sa modestie religieuse se révèle dans sa naïveté, il pleure sur son élection, il ne s'en croit pas digne; et pourtant ce fut ce même Suger qui s'éleva à toute la hauteur de l'administration du royaume. Saint Bernard conduit son temps, domine les générations; Suger se contente de les gouverner par des règles positives et matérielles : l'un fait de merveilleuses choses, mais est souvent égaré par la surabondance de ses idées; l'autre fait des choses plus petites, mais réelles; il mène les affaires à bien, et s'en contente comme un bon ménager qu'il est.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, le contemporain de saint Bernard, apparaît avec des qualités moins brillantes, mais avec une science remarquable; c'est l'administrateur habile de Cluny, l'expression de la rivalité parmi les moines. Pierre le Vénérable est une puissance, moins par lui que par l'ordre immense qu'il gouverne habilement. Il était originaire de la race d'Auvergne, né des seigneurs de Montboissier; comme saint Bernard, il avait six frères : plusieurs embrassèrent avec

lui l'ordre monastique[1] : à seize ans, Pierre le Vénérable était religieux de Cluny; à trente, il en fut élu abbé; il était impossible de le voir sans éprouver une vive impression : sa taille était haute et majestueuse, sa figure calme, mais ferme; abbé de Cluny, sa préoccupation fut de réformer les mœurs de l'abbaye et de tout rattacher à la règle, la loi instinctive du moyen âge. C'était un grand pouvoir que la crosse et la mitre sur l'agrégation monacale; ces fonctions étaient vastes; un ordre monastique s'étendait sur tous les points du monde; les monastères fondaient des colonies agricoles, des oratoires où les frères priaient nuit et jour. Il y avait des terres, des revenus, des affaires lointaines, des disputes, des thèses scolastiques ; l'abbé était obligé d'exercer une surveillance attentive et de montrer son autorité partout, comme le dictateur d'une grande démocratie où dominait la loi qui était la règle : l'égalité et l'élection n'étaient-elles pas les premières conditions des

1 *Petri Venerabil. Vita Rodulpho auctore*, MARTENNE *amplissim. Collect.*, tom. VI, pag. 1187. *Chronic. Cluniacens.*, Biblioth. Cluni, pag. 590.

ordres religieux? Pierre le Vénérable fut un des hommes éminens de cette époque; sa volonté fut ferme, et il opéra des réformes dans l'ordre immense de Cluny, qui avait ses pieds sur la terre de Bourgogne et ses bras presque dans la Hongrie[1]. Saint Bernard, Suger et Pierre le Vénérable forment une sorte de trinité d'hommes éminens et positifs qui font contraste avec les scolastiques, dissertateurs infinis qui remuent des idées sans but et sans raison dernière.

Guillaume de Champeaux, source de l'école des scolastiques, fut le pauvre fils d'un laboureur; né à Champeaux en Brie[2], il vint étudier au cloître de Notre-Dame; il fut le premier maître connu et retentissant de toute la génération studieuse du douzième siècle; les écoliers se réunirent autour de lui, et il enseigna publiquement la scolastique, c'est-à-dire les

1 Comparez dom CELLIER, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, tom. XXII, pag. 470-517; MABILLON, *Annal. Benedict.*, tom. V, pag. 440.

2 Le nom de Champeaux est le plus inconnu de tous : il tient pourtant la plus large place dans l'histoire littéraire de l'Université. *Voyez* son traité sur l'origine de l'âme dans Martenne, *Thesaurus anecdotor.*, tom. V.

règles d'Aristote, la rhétorique, la dialectique et la théologie, l'art des formules de raisonnement. La chaire de Guillaume de Champeaux fut bientôt entourée d'une multitude d'étudians de Flandre, de Normandie, d'Angleterre et d'Allemagne, qui écoutaient les paroles du maître. Parmi les écoliers de la race bretonne, se montrait un jeune homme petit, frêle de taille, au visage pourtant animé, avec des yeux pénétrans et sensualistes, le nez large, les lèvres pincées. Sa parole était facile, son geste ardent, saccadé; il se manifestait souvent en lui une grande jovialité de propos; il faisait des chansons et cantilènes dans l'idiome vulgaire ou en latin, selon l'us du temps. Les jeunes écoliers lui donnaient le nom d'Abélard ou Abaillard; on le disait fils de Bérenger, de race bretonne, têtue et ardente. Le jeune clerc était né en effet aux Palets, dans le comté de Nantes; son enfance fut occupée de disputes et de dialectique; toutes les subtilités le captivèrent, parce qu'elles parlaient vivement à son esprit [1]; dès seize ans il voyageait dans les

1 J'ai suivi tous les documens contemporains pour le portrait

contrées étrangères avec l'ardeur de s'instruire et l'impatience de ses propres idées; et on le voit bientôt à Paris dans l'école de Guillaume de Champeaux ; déjà il se faisait remarquer dans la dispute publique, et, se séparant de son maître, il établit lui-même une école à Melun, puis à Corbeil, où la foule devint grande autour de lui, sous des cabanes de roseaux, tant la curiosité était excitée. C'était un des forts dialecticiens, avec l'esprit assez étroit pour se renfermer dans le cadre d'un syllogisme. Ses premières œuvres tendent à secouer les doctrines de Champeaux son maître; il se proclame réaliste, en opposition avec lui : la logique et la dialectique paraissent ses méthodes de prédilection; il les emploie à tout entraîner vers des formules inflexibles. Abélard est un esprit inquiet, remuant, occupé de petites pensées, s'abîmant dans l'examen et formulant lui-même des doctrines impératives qu'il im-

d'Abélard. Il y a eu également une exploitation scientifique d'Abélard, comme il y en a une des communes et des municipalités. Les Bénédictins ont donné une notice sur Abélard, tom. XII de l'*Histoire littéraire de France*, pag. 86, 2^e édit. in-4°. Depuis la publication du fameux ouvrage *Sic et Non* d'Abélard, la vanité et l'obscurité de sa doctrine sont constatées.

pose à son tour, car l'esprit ne s'abdique pas. A trente ans, alors que les idées positives arrivent avec une grande puissance, Abélard dispute encore; il y a chez lui une certaine mobilité de pensées qui ne se fixent et ne se régularisent que par la méthode; on le voit sur la montagne Sainte-Geneviève se prenant corps à corps avec tous les systèmes; et devenu chanoine de la cathédrale, il se plaça avec une sorte d'autorité dans l'enseignement[1]; sensualiste par tempérament, il se livrait aux dissipations de la vie. Saint Bernard, le dictateur austère, avait les membres amaigris, la tête pleine de vastes pensées; il n'avait jamais touché les plis d'une robe de femme. Abélard, au contraire, livrait son corps aux plaisirs de la chair et du sang. Quand il quittait ses trois mille écoliers sur la montagne, il allait souvent en l'île de Seine dans une maison agreste et bien bâtie[2] qui appartenait à un

1 *Voyez Abœlard. oper.*, pag. 218. C'est à André Duchesne que nous devons la collection des œuvres d'Abélard. Paris, 1616, in-4°. Gervaise, dans son livre sur Abélard, est le premier auteur des fausses opinions. *Vie d'Abélard*, 2 vol. in-12. Paris, 1723.

2 J'ai besoin de rappeler ici que les Bénédictins ne consta-

chanoine de Paris du nom de Fulbert, austère comme le chapitre réformé de Notre-Dame; là vivait une jeune fille de dix-sept ans à peine; son nom était Loïse ou Héloïse, nièce de Fulbert; elle s'était adonnée aux études avec ce goût ardent qui distinguait l'époque. Aucun document ne nous dit si elle était belle[1]; la poésie moderne, en racontant la légende d'Abélard, rehausse la beauté gracieuse d'Héloïse; les morts ne se sont point levés du sépulcre pour nous dire ses cheveux, ses dents blanches, ses yeux beaux et baignés de pleurs, comme l'art moderne les a reproduits. Abélard avait quarante ans; il domina cette jeune intelligence, et, précepteur d'Héloïse, il abusa d'elle, de sa candeur et de ces premiers feux qui éclatent pour le premier cœur. C'est une triste histoire que celle de ce scolastique qui s'introduit sous un toit hospitalier pour flétrir une jeune fille de dix-sept ans, et comme il dit lui-même alors : « Dans nos leçons il y avait

tent l'authenticité que de quatre lettres d'Abélard et de trois d'Héloïse. Il faut se garder d'admettre le texte que M. Rawlinson a publié à Londres, in-8°, 1718.

1 Abélard dit seulement qu'elle n'était pas commune de figure : *per faciem non infima*. ABÉLARD, *Epist.* 1, p. 10.

plus de baisers que de sentences, et nous portions les mains plutôt sur notre corps que sur nos livres[1]. » Abélard, dans l'orgueil de la séduction, publia son facile triomphe ; il nomma Héloïse dans des cantilènes publiquement récitées presque sur le parvis Notre-Dame quand la foule accourait aux prières de Fulbert. La honte fut complète. Héloïse devint mère, et, par un mélange d'études et d'amour, le fils d'Abélard fut nommé Astralabe, orgueilleuse assimilation avec les astres. Héloïse, tout exaltée, se donna corps et âme au scolastique Abélard, à ce point qu'elle déclara qu'elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme. Ici commencent les outrages publics d'Abélard contre la race de Fulbert; il la flétrit par la publicité ; il enlève deux fois Héloïse, et ce fut alors que Fulbert punit le sensualiste par les sens, et le scolastre ne put désormais s'occuper d'autres choses que de la science. Ce fut une grande douleur pour lui que de séparer son corps de son âme, la vie sensuelle des méditations de

1 *Plura erant oscula quàm sententiæ ; sæpiùs ad sinum quàm ad libros deducebantur manus.* Epist. 2.

l'esprit. Dès lors son existence fut comme un cri lamentable, une douleur semblable à un corps qu'on dépouille de la peau pour laisser toutes les plaies saignantes; il se consacra pleinement à la solitude dans l'oratoire du Paraclet qu'il avait fondé; les souvenirs de Bretagne l'agitent, il court dans le diocèse de Vannes; ce n'était plus le clerc occupé de chansons et de distractions douces; la vie spirituelle domine alors; il habite dans l'abbaye de Saint-Gildas, sauvage fondation. Il faut le voir décrire dans son désespoir l'aspect lugubre de ce monastère : les portes étaient ornées de pieds de biches, de sangliers et de la dépouille des hiboux[1]. De temps à autre son imagination impuissante se réveille pour Héloïse; ces épanchemens d'amour, ces souvenirs mutuellement donnés se ressentent du caractère d'Abélard tel qu'il se manifeste dans l'origine de sa vie; c'est un sensualisme mêlé d'études et de subti-

1 *Epist.* 3. Je pense, avec les Bénédictins, qu'il y a beaucoup de traditions romanesques dans la vie d'Abélard; il y a de la légende et de l'histoire. Il en est de ces traditions comme du tombeau que l'on trouve au Père Lachaise : c'est un monument du treizième ou du quatorzième siècle, il n'a, certes, rien de commun avec Abélard et Héloïse.

lités, une manière de disserter sur des plaisirs perdus et l'impuissance de les retrouver, une sorte de résignation forcée devant une situation cruelle. Abélard a été frappé dans ses sens, dans le principe même de sa vie active et sensuelle; il revient sur son passé avec une triste prédilection; il aime à raconter les émotions qu'il ne retrouve plus, les délices qui ont fui irrévocablement; son esprit ne reprend quelque énergie que dans la dispute; comme toute âme inquiète, il creuse, il disserte, il examine; sa théorie se résume dans une longue suite de formules et des méthodes de syllogisme[1]. Il y eut foule autour de sa chaire, parce qu'il remuait les idées contemporaines; mais ces idées sont étroites, obscures; ce sont des dissertations à l'infini sur des mots et des théories qui n'ont plus aujourd'hui de signification. Ce costume dans les grandes expressions du genre humain se modifie dans chaque siècle; les pensées génératrices seules restent debout. La renommée d'Abélard tient à ce

1 Les ouvrages réels d'Abélard ont été exactement discutés et examinés par les Bénédictins, tom. XII de l'*Histoire littéraire* in-4°, 2^e édition.

qu'il sut prendre la mode de son temps; il se plia à ses goûts littéraires; il fut l'homme de la forme, et voilà pourquoi il est passé. Poëtes, écrivains vivent dans l'avenir, à la seule condition d'exprimer les émotions et les froissemens du cœur, les plaies et les joies de la vie; quand ils se renferment dans la forme, ils s'effacent avec les goûts mobiles et la mode capricieuse.

La science d'Abélard se divise en théologie pure ou en dissertations philosophiques; tantôt le docteur explique l'oraison dominicale ou le symbole des apôtres, tantôt il commente l'Écriture sainte. Sa théologie morale s'applique spécialement à la charité; l'*Hexameron* est une grande allégorie sur la création des êtres divers et l'explication de l'ordre physique [1]; la Trinité, où préside l'esprit, forme l'objet spécial des commentaires d'Abélard; la toute-puissance de Dieu, c'est le père; la sagesse qui distingue, c'est le fils, et l'ordre qui règne dans l'univers est amené par l'esprit; l'esprit, c'est toute la

1 L'*Hexameron* se trouvait dans la bibliothèque du mont Saint-Michel, il a été publié par dom Martenne, *Thesaurus anecdotor.*, 5e vol.

pensée d'Abélard, il lui élève un temple, il l'adore dans le Paraclet. Voici un second ouvrage de morale sous le titre : *Connais-toi toi-même* [1]; c'est le sensualisme le plus effronté; les plaisirs des sens par eux-mêmes sont indifférens, l'intention est tout, le péché est dans la volonté de faire mal; le pardon de l'erreur est dans la pénitence. Abélard commenta quelques ouvrages d'Aristote, il prêcha sur la génération des corps, il composa une Ethique, comme Aristote; enfin l'ouvrage le plus exalté par les scolastiques porte le titre de *Sic et Non*, œuvre lourde et obscure, toute remplie de citations des pères sur la foi, la trinité, l'incarnation et les sacremens. Ce traité, précédé d'une préface emphatique, se résume dans les traits d'une érudition qui fouille incessamment; le docteur met en contradiction les pères les uns avec les autres sur des points de morale et de théologie [2]; enfin quelques débris restent encore des poésies latines d'Abélard : les unes

1 Le titre est *Scito te ipsum*.

2 La publication du *Sic et Non* a été le moyen de ce petit trafic d'érudition qui exploite aujourd'hui la science au milieu d'une génération peu instruite ; on a exalté ce livre bien outre mesure.

sont adressées à son fils Astralabe, les autres sont bibliques, et la bibliothèque du Vatican contient une douloureuse complainte d'Abélard sur le malheur de Dina, fille de Jacob [1].

Les aventures d'Abélard ont plus d'éclat que ses livres, dont j'ai lu péniblement les débris trop exaltés; sa scandaleuse histoire est une légende d'amour entre un clerc et une religieuse voilée, et ce scandale des passions, vivement irritées dans le célibat, fut mis en relief au dix-huitième siècle, surtout contre les vœux de continence et de chasteté! Et qui peut comparer cette physionomie d'Abélard, incertaine, obscure, inquiète, à celle de saint Bernard, l'homme qui domine les intelligences et fait marcher un siècle! Saint Bernard est grand comme l'autorité, il est puissant comme la foi, il remue le monde parce qu'il a une mission, et qu'il l'envisage le front haut : Abélard est étroit et dissolvant comme l'examen; c'est un crâne resserré et fantasque, il est chair et sang avec une vie de sensations et de mobilité; saint Bernard

1 Les Bénédictins ont publié la nomenclature des ouvrages authentiques d'Abélard, t. XII, *Hist. littér. de France*.

se dévoue à une destinée intellectuelle, à une pensée immense; Abélard se donne aux passions, et voilà ce qui fait l'un si grand et si ferme, l'autre si subtil, si fatalement préoccupé. Je retrouverai plus tard ces deux caractères dans une plus vaste lice; je les verrai aux prises dans toute l'expression de leur talent. Saint Bernard frappe et poursuit son adversaire scolastique, tandis qu'Abélard trouve un actif défenseur dans Béranger, son élève et son disciple le plus ardent.

Gilbert de la Porrée et Jean de Salisbury appartiennent également à la série des scolastiques; Gilbert fut évêque de Poitiers; esprit grave, il avait une parole douce et facile, s'adressant à la fois aux esprits futiles et aux intelligences élevées; Gilbert de la Porrée pénétra surtout, comme Abélard, le mystère de la Trinité, ce saint emblème catholique; il voulut expliquer les idées de Platon sur les attributs divins; selon lui, l'essence de Dieu n'était pas Dieu, et la nature divine ne s'était point incarnée. Au moyen âge, comme à l'époque primitive du christianisme, il y a lutte constante entre les vieilles écoles philosophiques de la

Grèce; elles se reproduisent dans la scolastique; les thèses de philosophie soutenues par Gilbert de la Porrée [1] trouvent des disciples dans les écoles de Paris, et le plus remarquable parmi eux fut Jean de Salisbury, le savant interprète des anciens; on le nommait le Petit, à cause de sa taille [2]; il était Anglais de naissance, et vint en Bretagne pour entendre Pierre Abélard, dont l'enseignement éclatait. Ce fut un esprit d'étude surtout qui ne se consacra pas à de vagues méditations; il sut le grec, l'hébreu et le syriaque; l'étude des langues se mêlait alors à la philosophie, car c'était sur les traductions rabbiniques que les grandes œuvres de l'antiquité étaient passées jusqu'à nous. Jean de Salisbury eut sa demeure et son école sur le mont de Sainte-Geneviève qui retentissait du bruit incessant des disciples [3].

Il fallait voir se grouper autour de ces hom-

1 Le chroniqueur Othon de Frisingue donne de grands détails sur Gilbert de la Porrée (*Gest. Frédér.*, liv. 1^er, chap. 50). Martenne a publié plusieurs commentaires du savant évêque.

2 Du Boulay, *Hist. Universit. parisiens.*, tom. II.

3 M. Jourdain, dans sa dissertation de la traduction d'Aristote, a fait une large part aux travaux de Jean de Salisbury. *Voir* chap. 1^er.

mes de science les écoliers universitaires; leur foule grossissait chaque jour; on comptait près de six mille écoliers dès le commencement du douzième siècle, sans y comprendre les clercs des cathédrales et les élèves dans les silencieux monastères; c'était un cliquetis de bruyantes paroles; la dispute s'étendait à tout et embrassait toutes les parties de la science; il y eut dès lors en présence, dans une lutte constante, l'ordre monastique et l'organisation universitaire. Saint Bernard se fait le chef de la hiérarchie des moines; il devient tout-puissant parce qu'il est à la tête des idées de règle, de gouvernement et d'obéissance : saint Bernard est sans doute l'homme de la parole, mais il agit en même temps qu'il discute, il disserte moins qu'il ne commande, il impose souverainement ses principes. Abélard et l'école scolastique se perdent en vaines subtilités, ils travaillent constamment à démolir les idées et les systèmes; pugilat de docteurs qui se heurtent et se succèdent sans s'arrêter sur rien. Dans saint Bernard on trouve la tête forte qui organise, construit, pousse et domine son siècle; dans Abélard et les scolastiques on ne voit qu'une

tentative de démolition ; l'école disputeuse abîme tout; elle réduit le monde en poussière et s'abîme elle-même! Voilà donc encore deux emblèmes de l'autorité et de l'examen face à face l'un de l'autre, et cette lutte nous la verrons se reproduire dans la marche des siècles!

CHAPITRE XLV.

LES PAPES. — LES EMPEREURS. — LES CONCILES.

La papauté depuis Grégoire VII et Urbain II. — L'empire depuis Henri IV. — Lutte pour les investitures. — Le glaive et la crosse. — Les antipapes. — Pontificat de Pascal II. — Gélase. — Calixte. — Honorius. — Innocent II. — Les empereurs. — Henri V et Lothaire. — Annales des conciles généraux et provinciaux. — Premières tentatives de réforme. — Arnaud de Brescia.

1088 — 1140.

Les disputes de l'école allaient-elles heurter l'édifice majestueux de l'Église? Abélard avait-il assez de puissance active sur la génération pour briser l'unité catholique? Le pontificat de Grégoire VII posa les grands principes qui constituaient la dictature religieuse; ce

pape immense, la tête même abaissée dans la poussière, proclamait fièrement les doctrines qui constituaient la suprématie de Rome[1] : il n'y a rien de fort comme l'homme qui a foi en lui, et quels que fussent les malheurs des papes, les crises abaissant leur pouvoir, les principes de Grégoire VII survivaient comme un vaste code à l'usage de la monarchie catholique ; les hommes passaient avec leur faiblesse, l'institution demeurait debout dans sa grandeur. Urbain II, après Grégoire, organisa le mouvement de la croisade ; il groupa autour du pontificat l'armée féodale ; la croix qui brillait sur les basiliques ne venait-elle pas de soulever l'Europe ? Ainsi, dans ce mouvement universel, Grégoire VII proclame les bases du pouvoir, et Urbain II organise les moyens : l'un est la pensée qui établit les principes, l'autre est l'action qui les rend sensibles ; de sorte que l'administration de ces deux papes complète, dans un vaste système, la dictature pontificale telle que l'Église l'avait conçue au dixième siècle.

1 *Voyez* chap. XXV de cet ouvrage.

Dans cette œuvre aussi active, une question s'était pourtant agitée vivace ; elle formulait pour ainsi dire la lutte des clercs et des hommes d'armes, de la force morale contre la force matérielle : il s'agissait des investitures ; de qui devaient-elles émaner? L'investiture était comme la consécration de la dignité ; l'évêque ou l'abbé du monastère devait-il être investi par le pape lui-même, ou bien les empereurs devaient-ils recevoir l'hommage féodal, le serment des clercs en même temps qu'ils leur remettaient la crosse et le pallium ? Tout clerc n'était-il pas membre de l'Église ? comment mêler l'épée des hommes d'armes là où il n'y avait qu'une hiérarchie d'évêques et de prêtres[1] ? Le peuple élisait ses pasteurs ; ceux-ci, une fois élus, n'avaient plus qu'à recourir à l'approbation du pape ; et pourquoi auraient-ils besoin de la confirmation de l'empereur ? peuple et clercs formaient le corps de l'Église ; si les chefs des féodaux se mêlaient dans les

1 La question des investitures a rempli le moyen âge ; elle fut décidée en France par le concordat de François Ier. *Voyez* le grand ouvrage de Marca sur l'accord de la puissance des papes et des empereurs. Les *Annales* de Baronius et de Pagy, ad ann. 1080 à 1160, sont remplies de ces querelles.

investitures, n'était-il pas à craindre que les hommes d'armes fussent préférés aux clercs dans les dignités de l'Église? Les abbayes étaient riches de fiefs et de donations; ces terres plaisaient aux hommes de batailles, ils brûlaient du désir de lancer leurs chiens lévriers dans ces guérets, d'envahir les celliers des cathédrales et des grands moutiers, de hisser leurs gonfanons sur les tours où pendait le beffroi. Les empereurs pouvaient leur donner cette satisfaction en se réservant les investitures, car ils étaient leurs hommes, et voilà pourquoi les papes combattaient avec tant d'ardeur pour s'attribuer exclusivement le droit du pallium; chef de l'Église, son gouvernement devait lui appartenir à l'exclusion de tous. Le pape maintenait ainsi dans sa pureté les principes du droit canonique; c'était bien assez déjà que les coutumes de la féodalité se fussent introduites parmi les clercs, qu'on entendît dans les abbayes les aboiemens des chiens, le cliquetis des armes ou l'entre-choc des coupes dans les festins[1]; fallait-il encore livrer les investitures à la rapacité des féodaux?

1 *Voyez* les répressions portées par les conciles contre les

Telle fut la cause de cette querelle vive, profonde, entre les empereurs et les papes, qui se prolongea pendant tout le moyen âge. Grégoire VII avait établi les droits du pontificat, et Urbain II mit en action la puissance armée de l'Église par la croisade ; ils apportèrent en commun des forces pour lutter contre les empereurs. Mais ce qui brisait l'unité papale, en empêchant le développement de ses desseins, c'était surtout cette multiplicité d'antipapes qui apparaissent, la tiare en tête, dans la lutte du pontificat et de l'empire. Les antipapes avaient deux origines : ou ils étaient élus sous le glaive des empereurs, et ils venaient ainsi représenter la puissance germanique et féodale, la race blonde et armée, la matière dominant la pensée morale ; ce n'étaient alors que des vassaux de la maison de Souabe, des clercs soumis à l'empereur [1] ; ou bien ils étaient

mauvaises mœurs des clercs. Il faut parcourir les tables de la grande collection de Labbe aux mots *Concubina, Mulier, Cani, Joculator*. Les Bénédictins, dans *l'Art de vérifier les Dates*, ont publié une analyse exacte de tous les conciles, tom. 1^er^, in-4°.

1 Ce fut le cas de presque tous les antipapes des onzième et douzième siècles. *Annal*. Baronius et Pagy, ad ann. 1080–1160.

élus dans un mouvement populaire à Rome. On voyait à certains intervalles le peuple transtéverain, les patriciens dégénérés qui habitaient le Capitole, le Campo-Vaccino ou les ruines du palais de Trajan, se lever comme s'ils étaient pris de vin nouveau aux vendanges de Tibur ou de la villa Adrienne[1]; alors la multitude courait au Forum, elle proclamait un pape comme autrefois elle élisait un consul ou un tribun; c'était le pontife des Romains, le seul que la ville éternelle saluait dans ses acclamations renouvelées des vieilles formes républicaines mêlées à des idées chrétiennes. Mais ce pape municipal, pas plus que le pape choisi par les empereurs, n'avait ce caractère d'universalité empreint par l'Église catholique sur ses pontifes : l'un était l'élu de la populace de Rome, d'une seule cité; l'autre avait le pallium féodal de la Germanie. Il n'y avait donc que l'élu de l'Église universelle qui se manifestât aux yeux de l'univers catholique comme le véritable pape.

Ainsi fut exalté Pascal II, le successeur

1 Muratori, *Annal. ital.* ad ann. 1080-1160.

d'Urbain II ; il avait passé son enfance sous le nom de Raignier dans le monastère de Cluny ; les clercs l'élurent contre sa volonté ; il s'enfuyait comme si la foudre allait éclater sur sa tête, lorsqu'on le revêtit de la chape écarlate, marque de la dignité pontificale : bientôt chassé de Rome par les antipapes, il vint en France, visita la Bretagne, la Bourgogne, pour s'abriter à Saint-Denis ; il revint ensuite dans la basilique de Latran pour se faire proclamer pape. L'empereur Henri V arrive subitement à Rome ; il fait prisonnier Pascal II, et lui arrache une bulle qui assure à l'empereur le droit d'investiture ; libre, Pascal la révoque ; Henri revient puissant à la tête de ses hommes ; le pape quitte Rome pour la seconde fois et se retire dans la solitude du Mont-Cassin ; là, faible, sans armes, mais confiant en lui-même, il dépose l'empereur comme s'il avait le glaive en mains et une armée à ses ordres[1]. Pascal II meurt ; il a pour successeur Gélase II, un des moines encore du Mont-Cassin, aux fortes études, à la raison droite et ferme. Gélase est expulsé

1 Baronius et Pagy, ad ann. 1100-1117.

de Rome par le peuple, et le voilà, comme son prédécesseur, visitant la France, signant des bulles de monastère en monastère, pour constater la puissance pontificale et en manifester l'incontestable suprématie. Il arrive au moutier de Maguelonne, où Suger le visite, puis il meurt à Cluny; sa papauté commence dans la solitude du Mont-Cassin, et finit dans un autre oratoire de moines au désert. L'ordre de Saint-Benoît, cette organisation religieuse, devient comme le séminaire de la papauté [1]; cet ordre était, depuis saint Bernard, la grande puissance de l'Église; le catholicisme se formulait dès lors dans la hiérarchie monastique. Clairvaux et Citeaux firent leur pape; Calixte II fut élu à Cluny et couronné dans la cathédrale de Vienne; il résida dans les monastères de France pendant plus d'une année. Quand il revint à Rome, on le vit briser de ses mains la croix de l'antipape, qui fut couvert d'une peau de mouton san-

1 Les Bénédictins, dans *l'Art de vérifier les Dates*, ont pris un grand soin de constater les papes qui sortent de leur ordre, tom. 1er, in-4°. Mabillon, *Annal. Benedict.*, a également noté tous les papes qui visitèrent les abbayes des Bénédictins. Ad ann. 1090-1150.

glante, en signe de mépris; fier et hautain, parce qu'il s'appuyait sur la force de Cluny, Calixte se fit peindre en archange terrassant l'antipape sous la figure du démon. Après lui succède le court pontificat d'Honorius II, pour arriver enfin au pape Innocent II, le protégé de saint Bernard. Dans ce siècle d'agitation pour l'Église, le refuge des papes était toujours la France, et l'on voit Innocent II en parcourir les monastères un à un; il leur concède des bulles, il tient des conciles comme dans la plénitude de son pouvoir. Innocent II eut à lutter contre l'antipape Anaclet; la papauté combattit perpétuellement contre les antipapes, et ne peut retrouver encore l'unité de son pouvoir [1].

Les empereurs germaniques sont les grands adversaires du pontificat; Henri V, le fils de ce Henri IV de la maison de Souabe, l'ennemi de Grégoire VII, avait détrôné son père pour hâter son règne; Henri V, revêtu de la pourpre, mène ses féodaux aux batailles; il

1 Suger rapporte dans sa *Vita Ludovic. Gross.*, cap. XXI, la visite du pape Innocent II à Saint-Denis. DUCHESNE, tom. IV, pag. 165-166.

fait la guerre en Flandre, en Hongrie, en Silésie[1], mais il est toujours malheureux à la tête de ses Allemands; partout Henri V est battu; les races flamande, hongroise et polonaise sont vigoureuses et aguerries, elles ne craignent pas les Allemands! L'empereur est plus heureux avec les Italiens, il n'a pas en face une cavalerie bardée de fer; le voilà qui descend en Lombardie; aux fêtes de Noël, on le trouve avec ses hommes d'armes à Florence, il marche sur Rome, et après avoir concédé les investitures aux papes, il paraît dans ses pompes impériales au milieu de la basilique du Vatican[2]. Les Romains se révoltent contre les Allemands; Henri quitte Rome, mais il revient bientôt, et les consuls le saluent du titre d'empereur. Il avait trop insulté la papauté pour qu'une légende de malédiction ne s'attachât pas à lui; il mourut jeune encore d'un ulcère au bras qui lui dévorait les chairs d'une manière affreuse: sa main n'avait-elle pas touché la robe sacrée

1 Consultez Othon de Frisingue sur le règne de Henri V. C'est le chroniqueur le plus instruit des affaires germaniques. Liv. x à xxiii.

2 Muratori, *Annal. ital.*, parle beaucoup de ces guerres de Lombardie. Ad ann. 1112-1130.

des papes? Quand son corps fut porté à Spire, les Allemands réunis dans la plaine de Mayence, où l'on voyait plus de soixante mille chevaliers armés de fer, élurent pour empereur Lothaire II. Ce fut un frémissement parmi les nobles hommes; trois prétendans à l'empire déployaient leurs bannières sur le même champ d'élection : Conrad, duc de Franconie; Frédéric, duc de Souabe; Léopold, margrave d'Autriche [1]. Lothaire fut couronné à Aix-la-Chapelle, la vieille cité, tandis que Conrad prenait la couronne du roi des Romains à la Monza de Milan [2]. Qui peut résister à Lothaire l'empereur? Il passe les Alpes et vient rendre hommage au pape au pied de la basilique des saints apôtres.

1 SCHEMIDT, *Hist. des Allemands*, tom. V, ad ann. 1125–1130.

2 J'ai trouvé, dans la vie de Wibaud, abbé de Stavélo et de Corbie en Saxe, une lettre intitulée : *Au Nom du Sénat et du Peuple romain.* S. P. Q. R. à l'empereur Conrad, pour lui annoncer qu'ils l'ont choisi. *Epist.* 211. A la fin de cette épître se trouvent des vers singuliers qui peignent bien le temps et la prétendue liberté romaine.

Rex valeat, quidquid cupit obtineat super hostes,
Imperium teneat, Romæ sedeat, regat orbem
Princeps terrarum, ceu fecit Justinianus :
Cæsaris accipiat Cæsar, quæ sunt sua præsul,
Ut Christus jussit, Petro solvente tributum.

Lothaire fut soumis à Rome, et cet abaissement de la puissance impériale grandit l'ascendant moral du pontificat pour la querelle des investitures : un moment le pape exerça ce droit dans toute sa plénitude.

Et qui aurait pu résister au mouvement de l'unité catholique, à une époque où toute la police sociale venait de l'Église ! Quand on suit attentivement l'histoire des conciles, on voit se développer dans ces solennelles assemblées les principes de gouvernement et de sociabilité. Les conciles, composés d'évêques, d'abbés et de clercs, étaient généraux ou provinciaux : les uns s'appliquaient à l'universalité des peuples, à l'Église tout entière; les autres n'étaient que de police locale, et régissaient un royaume, une race, une province dans le monde catholique; puis quelques-uns s'appliquaient à la hiérarchie des clercs seulement, les autres à tout le peuple. Voici d'abord les prélats réunis à Valence; l'évêque d'Autun est accusé de simonie, on le dépose. A Rome, le pape déclare hérétique tous ceux qui troublent l'état de l'Église et censurent ses doctrines; à Londres, la simonie est solennellement proscrite, et six

abbés sont déposés parce qu'ils en étaient publiquement convaincus.

C'était la plaie de l'Église que la simonie! et tel fut le zèle des clercs pour la réprimer, qu'un des plus ardens traversa un bûcher pour prouver que son évêque n'observait pas les lois des canons. A Rome, Pascal II excommunie le comte de Meulan parce qu'il soutient le droit d'investiture comme le prétendaient l'empereur et le roi d'Angleterre. Dans Florence on décida que l'Antichrist n'était point né, car aucun signe n'avait apparu. Le célibat des prêtres fut rigoureusement prescrit par l'assemblée de Londres[1]. Au concile de Latran il fut décidé que lorsqu'un évêque était élu par le clergé et le peuple, l'investiture d'un empereur ou d'un roi était inutile. Puis d'autres conciles proclament la trève de Dieu, le droit d'asile, la suspension des violences; toutes dispositions de haute police sociale.

Avec quelle solennité ces grandes cérémonies de conciles n'avaient-elles pas lieu! Le plus souvent c'était dans une prairie, vaste plaine

1 *Voyez* la table si exacte, si précise des conciles dans *l'Art de vérifier les Dates*, par les Bénédictins, tom. 1^er, in-4°.

où l'on construisait des amphithéâtres et des chaires; là se groupaient les archevêques, les abbés et les clercs, les consuls des cités, le peuple en masse, comme dans le Forum, et c'était au bruit des acclamations que délibérait le concile. Quand une violente querelle était engagée, elle se décidait par la voix des évêques et à la pluralité des suffrages. Dans le concile général de Latran, toute l'organisation générale de l'Église est proclamée [1]; on en avait bien besoin, car les mœurs se relâchaient, l'autorité était méconnue, les hérésies se manifestaient partout; il y avait déjà des hommes à la parole déclamatoire et bruyante qui gagnaient de la popularité en parlant contre les mœurs relâchées de l'Église, et demandaient à grands cris une réforme [2]. L'hérésie ne se manifestait point hardie, mais il y avait une fermentation contre la puissance des clercs; elle éclata d'abord par la censure des mœurs. Toutes les fois qu'il y a une hiérarchie qui gou-

1 *Voyez* Labbe et Cossard, *Sacrosanct. Conciliæ collect.* Paris 1671, in-fol.

2 Béranger surtout, l'un des élèves d'Abélard. J'en parlerai plus tard. *Voyez* les œuvres d'Abélard, in-fol. p. 302.

verne souverainement, elle est soumise à l'opposition; l'autorité appelle l'examen, l'examen la critique; et la vive révolte de l'esprit contre l'unité ecclésiastique résultait du besoin d'examen. Abélard avait conquis sa popularité en entourant son enseignement de censure contre l'Église; il avait d'abord résisté aux conciles, puis il s'y était soumis, parce qu'il n'avait pas assez de fermeté dans l'esprit pour aller jusqu'au dernier terme de ses doctrines : c'était trop hardi pour lui.

A cette époque, un homme de témérité se montra capable de remuer les idées et d'ébranler tout l'édifice de la puissance ecclésiastique; les monumens le nomment Arnaud de Brescia, pauvre moine qui proclama la révolte des esprits et essaya la liberté et l'examen comme principe de toute force populaire. Arnaud de Brescia était un des élèves d'Abélard, il avait passé les Alpes pour assister aux leçons du maître sur la montagne de Sainte-Geneviève quand la foule se pressait attentive; il avait puisé dans cette école, sinon un esprit de liberté absolue, au moins une certaine force de résistance et d'examen pour lutter contre l'au-

torité de l'Église. Les doctrines d'Arnaud de Brescia furent celles d'une grande réforme ecclésiastique; il appela de toutes ses forces l'épuration des mœurs[1]; le Christ avait dit aux clercs « que son royaume n'était pas de ce monde », et Arnaud de Brescia en conclut que tous les clercs devaient renoncer aux biens matériels pour la grande vie de l'éternité. Il fallait donc abdiquer les pompes dorées, la libre possession des fiefs; la pauvreté avouée, absolue, devait être le caractère et l'attribut des évêques et des abbés. Ainsi ce n'était pas assez de renoncer aux chasses bruyantes, aux concubines adorées, il fallait encore se détacher des pompes habituelles à l'Église; Arnaud de Brescia imposait la pauvreté, il voulait les cathédrales vides et les sanctuaires dépouillés; il prêcha ses doctrines à Milan, dans les marches romaines, partout où l'imagination

1 Les plus curieuses notices sur Arnaud de Brescia se trouvent dans le chroniqueur Othon de Frisingue, exact annaliste d'Allemagne. Othon était fils du marquis d'Autriche; il fait beaucoup de philosophie au sujet d'Arnaud de Brescia. Il explique le mystère de la Sainte-Trinité et les distinctions à faire entre Πρόσωπον et ὑποστασὶν, entre οὐσίαν et οὐσίωσιν. OTHON DE FRISINGUE, *De Gestis Frideric.*, lib. II, cap. XI.

brûlante répondait à son esprit. Il y eut un grand enthousiasme répandu sur ses pas, ses prédications étaient populaires; on se levait en armes pour proclamer l'égalité de tous. Les féodaux du Milanais, les évêques, comprimèrent ces tentatives, et Arnaud de Brescia se retira dans la ville municipale de Zurich, au sein des montagnes, pour respirer l'air de la liberté [1]. Quand l'Italie fut une fois encore en feu pour la querelle du peuple, du sénat et des papes, Arnaud de Brescia sortit de sa retraite et vint à Rome; c'était le temps où l'on parlait de rétablir les tribuns, où l'on réchauffait les idées du Capitole et des consuls, où les sept collinès fermentaient comme des volcans sous le peuple. Alors les doctrines d'Arnaud de Brescia durent faire une profonde impression, elles saisirent l'imagination des Transtéverains et de quelques pauvres clercs; on se révolta contre les cardinaux et l'oppression qu'ils faisaient

1 L'école qui a tant exalté Abélard a dû tout naturellement élever haut Arnaud de Brescia. Gibbon a été impartial; Muratori a donné une bonne notice dans ses *Annal. ital.*, ad ann. 1130 et 1145. Baronius, continué par Pagy, a des détails fort curieux, ad ann. 1130-1150.

peser sur les paroisses. On vit une fermentation universelle dans Rome catholique; les papes quittaient le château Saint-Ange, ils ne pouvaient plus habiter la ville toujours émue, et qui rêvait son ancienne liberté et sa vieille splendeur [1]. La puissance d'Arnaud de Brescia finit sous le pontificat d'Adrien IV, Anglais d'origine, pape plein de fermeté et élevé dans le monastère de Saint-Alban. Arnaud de Brescia, retenu captif d'abord, fut condamné à périr par le feu comme hérétique; ses cendres furent jetées dans le Tibre, pour imiter les vieux Romains, qui précipitaient dans les eaux jaunies du fleuve les citoyens livrés à la hache du licteur. Ce fut une des grandes tentatives de réformation. Arnaud de Brescia n'attaqua pas le dogme encore, sa doctrine n'était point philosophique, il appelait seulement une réformation matérielle, en plaçant la po-

1 Le chroniqueur Gunther explique ainsi le plan républicain d'Arnaud de Brescia :

Quin etiam titulos urbis renovare vetustos;
Nomine plebeio secernere nomen equestre,
Jura tribunorum, sanctum reparare Senatum,
Et senio fessas mutasque reponere leges.
Lapsa ruinosis, et adhuc pendentia muris
Reddere primævo Capitolia prisca nitori.

lice de l'Église dans la pauvreté des clercs et l'égalité de tous.

A toutes les époques et sous des formes diverses l'autorité est ainsi attaquée par une opposition de réforme; on ne va pas directement à ses doctrines et à son pouvoir, mais on l'ébranle par des idées populaires de réformation dans les mœurs et dans les habitudes. N'est-ce pas la condition de tout ce qui est puissant de susciter une résistance journalière? L'Eglise était le pouvoir incontestable et reconnu; l'examen commença donc à s'attacher à elle, à pénétrer son esprit, à juger sa constitution et sa force; la guerre était déclarée à qui régnait. Grégoire VII avait posé les fondemens d'une grande monarchie, et elle fut attaquée par toutes les voix, elle suscita toutes les oppositions; c'était dans la condition de son existence, il ne fallait pas s'en étonner, car elle dominait le pouvoir de la société. Dans la marche du temps, l'autorité et l'examen forment comme les deux idées en lutte; elles se transforment, mais elles ne meurent pas!

CHAPITRE XLVI.

FIN DU RÈGNE DE LOUIS LE GROS.

Premières batailles de Normandie. — Guerre nationale contre les Allemands. — Prise d'armes de la chevalerie de France. — L'oriflamme de Saint-Denis. — Retraite de la race germanique. — Guerre contre les Anglais. — Invasion de l'Auvergne. — Louis le Gros et sa lignée. — Corpulence du roi. — Sa maladie et sa mort. — Administration royale. — Chartes et diplômes.

1116 — 1137.

Louis le Gros, roi batailleur de la féodalité, s'était habitué dès son enfance à combattre dans les champs de guerre; on le voit incessamment autour du Parisis assiéger les châteaux, dompter les comtes[1]; sa vie se passait

1 *Voyez* le chap. XXXVI de ce livre.

en armes; depuis son extrême jeunesse, dans le monastère de Saint-Denis jusqu'à sa mort, son père, Philippe Ier, lui avait donné le soin de guerroyer; quand les châtelains des environs de Paris furent domptés, on put franchir ces fiefs si rapprochés de la cité, et Louis VI se rencontra dans de plus fortes luttes avec les chevaliers d'Angleterre et de Normandie, qu'animait toujours une profonde haine contre les Français. On se rappelle que Guillaume le Roux, roi des Anglais, était mort percé d'une flèche dans les sentiers les plus sombres d'une épaisse forêt où retentissait le hurlement des loups; il avait eu pour successeur Henri Ier, surnommé le *Beau Clerc* ou l'*Escolatre*, à cause de sa science et de son amour de la dispute, caractère dominant de l'époque [1]. Henri l'Anglais ne dédaignait pas les batailles; il avait hérité d'une certaine avidité de conquêtes; désireux de nouvelles terres, il souriait aux fiefs plantureux, aux manses abondantes. La chevalerie de Normandie et d'Angleterre

1 Orderic Vital, liv. IV, en le comparant à Mathieu Paris, qui commence à offrir quelque intérêt, liv. Ier.

avait alors mis en usage les armures formidables; un chevalier était tellement couvert de cottes de mailles, de hauberts, de cuirasses, de gantelets; sa tête était si préservée par son casque et sa double visière, qu'il était impossible de l'atteindre; les Anglais et les Normands savaient fortement caparaçonner les chevaux de manière à les rendre invulnérables [1]; en vain on aurait cherché à percer le poitrail des nobles coursiers! la pointe des épées s'émoussait, la lance était impuissante pour les atteindre! La chevalerie normande était lourde dans ses mouvemens, mais tellement impénétrable qu'on aurait dit une muraille d'acier; lorsqu'un chevalier était renversé, il restait immobile sur la terre, nulle arme ne pouvait pénétrer jusqu'à sa poitrine; il fallait le prendre captif et prisonnier. La chevalerie de France avait imité les armures des Normands et des Anglais : souvent, lorsqu'ils se rencontraient sur un champ de guerre, tous roulaient dans la poussière; « on faisait prisonniers des masses de fer à coup de masse de fer », comme le dit un chant de

1 Ducange, v° *Lorica*, *Armis*, et ses notes sur Joinville.

Geste, mais le sang ne coulait plus; l'armure préservait le chevalier depuis le cimier de son casque jusqu'au dernier clou scellé au pied de son cheval de forte encolure [1].

Dans la plaine de Brenneville, au Vexin normand, il y eut une de ces rencontres de chevalerie; on ne compta que trois chevaliers morts parmi les neuf cents qui se heurtèrent lance contre lance, casque contre casque [2]. Les Français ne furent point heureux; leurs rangs furent brisés, et il y eut cent quarante chevaliers pris par les Normands. Le roi Louis le Gros, reconnu dans la mêlée à sa corpulence, fut arrêté par un écuyer anglais qui, prenant la bride de son coursier, dit d'une voix forte en langue vulgaire : « Le sire roi est pris. » Louis, se levant sur ses étriers, asséna un coup de masse d'armes sur la tête de l'Anglais, et lui répondit : « Apprends qu'on ne prend jamais le roi, pas même aux échecs. » Les échecs n'étaient-ils pas la belle partie féodale? n'é-

1 Les fortes armures normandes du onzième siècle sont très-rares aujourd'hui. Le grand travail du Père Montfaucon en a reproduit quelques-unes. Tom. 1er. *Voyez* aussi la tapisserie de la conquête et les vitraux de Saint-Denis dans le tom. 1er.

2 SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI.

taient-ils pas l'image des coutumes et des lois de la chevalerie? Or le roi ne pouvait être pris, parce qu'il fallait imprimer respect pour la suzeraineté. Louis le Gros fut obligé de fuir le champ de bataille; il se confia à un serf qui le conduisit à travers la forêt jusqu'à Chaumont. Un peu plus tard on voit apparaître une seconde fois en Normandie le roi à la tête des rustres et des paysans, conduits par les curés, chacun sous la bannière de la paroisse. Louis invoquait l'appui de la vieille race neustrienne, réduite en servitude, contre les Normands et les Anglais, qui la dominaient depuis Rolf le Scandinave et Guillaume le Conquérant. Les Neustriens étaient, par rapport aux Scandinaves et aux Anglais, dans la même servitude que les Gaulois avaient été envers les Francs et la race germanique[1]!

Ainsi finirent les batailles de Normandie, la belle province; mais il y eut bientôt une invasion plus terrible : les Allemands, sous l'empereur Henri V, passèrent le Rhin et s'avan-

1 *Voyez*, sur cette guerre de Normandie et l'appui des communaux à Louis VI, ORDERIC VITAL, liv. XII, pag. 855-856.

cèrent vers les frontières de Champagne : tous ces blonds Germains, à l'armure brunie, voulaient envahir Reims, la vieille ville franque du sacre. Cette armée des Allemands se composait de Lorrains, de Bavarois, de Souabes et de Saxons, belliqueuse et forte chevalerie; la race franque était ainsi menacée tout entière; elle se leva avec enthousiasme; il n'y eut pas d'hésitation parmi les grands vassaux; les cartulaires content que deux cent mille hommes de forte mine se levèrent en ordre pour repousser les Allemands, car il s'agissait d'une guerre de nationalité, comme on en voit de temps à autre chez les peuples. Louis VI se mit à la tête de ce mouvement féodal, et ce fut alors que s'éleva au milieu de Saint-Denis l'oriflamme couleur rouge en forme de bannière, telle qu'elle ressemblait à la chape du martyr[1]. Le roi ne savait-il pas que le bienheureux saint Denis était le défenseur de la nationalité franque? n'était-il pas le patron spécial et le pro-

1 Suger se complaît dans le récit de cette guerre toute nationale. Il était abbé de Saint Denis et avait assisté aux moindres événemens de la prise d'armes. *Voy. Vita Ludovic. Gross.* chap. XXI.

tecteur particulier du royaume? Le roi se rendit en hâte à ses pieds « et le sollicita du fond du cœur, tant par des prières que par des présens, de défendre le royaume, de préserver sa personne, et de résister, comme à son ordinaire, aux ennemis. En outre, et suivant le privilége que les Français ont obtenu de saint Denis, de faire descendre sur l'autel les reliques de ce pieux et de ce miraculeux défenseur de la France, ainsi que celle de ses compagnons, comme pour les emmener au secours du royaume quand un État étranger ose tenter une invasion dans celui des Français [1], »

Ainsi parlait Suger en rappelant la patriotique institution du reliquaire de Saint-Denis, le vieux drapeau de la France, pour la défendre contre l'invasion étrangère : « Le roi ordonna que cette cérémonie, continue-t-il, se fît pieusement et en grande pompe, et en sa présence. Enfin, prenant sur l'autel la bannière du comte du Vexin, pour lequel ce prince relevait de l'église de Saint-Denis,

1 Suger, *Vita Ludovic. Gross.* C'est le tableau le plus complet du règne. Suger parle avec prédilection de cette prise d'armes des Français contre la race allemande, chap. xxi.

et la recevant pour ainsi dire de son seigneur suzerain avec un respectueux dévouement, le roi vola avec une petite poignée d'hommes au-devant des Allemands, pour parer aux premiers besoins de ses affaires; il invita fortement toute la noblesse à le suivre. La France, avec son ardeur accoutumée, s'indigna de l'audace des ennemis; partout elle mit en mouvement l'élite de ses chevaliers, et de toutes parts elle envoya de grandes forces et des hommes qui n'avaient oublié ni l'antique valeur ni les victoires de leurs ancêtres. Quand de tous les points du royaume notre puissante armée fut réunie à Reims, il se trouva une si grande quantité de chevaliers et de gens de pied, qu'on eût dit des nuées de sauterelles qui couvraient la surface de la terre, non-seulement sur les rives des fleuves, mais encore sur les montagnes et dans les plaines. Le roi ayant attendu là une semaine tout entière l'arrivée des Allemands, les grands du royaume se préparaient au combat et disaient entre eux: « Marchons hardiment aux ennemis, qu'ils ne rentrent pas dans leurs foyers sans avoir été punis, et qu'ils ne puissent pas dire qu'ils ont

eu l'orgueilleuse présomption d'attaquer la France, la maîtresse de la terre. Que leur arrogance obtienne ce qu'elle mérite, non dans notre pays, mais dans le leur même, que les Français ont subjugué et qui doit leur rester soumis en vertu du droit de souveraineté qu'ils ont acquis sur lui. Ce qu'ils projetaient d'entreprendre furtivement contre nous, rendons-le-leur ouvertement[1]. »

Suger et les chroniques exaltées et patriotiques rappellent ainsi dans ce récit les opinions des vassaux de France contre la race allemande, l'ennemie de leur nationalité : barons, communaux, clercs étaient pleins d'impatience de marcher au-devant de l'armée envahissante. Cette ardeur fut calmée par les sages et les plus prudens du baronnage de France : « ils conseillaient d'attendre que les ennemis fussent entrés sur notre territoire, de leur couper la retraite, et quand ils ne sauraient plus où fuir, de tomber sur eux, de les culbuter, de

1 Comparez, sur ce grand mouvement des races franque et germanique, SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, cap. XXI, et OTHON DE FRISINGUE, qui donne la contre-partie du récit dans le sens allemand, liv. IV.

les égorger sans miséricorde comme des Sarrasins, d'abandonner sans sépulture, aux loups et aux corbeaux, les corps de ces barbares, à leur éternelle ignominie, et de légitimer ces actes de rigueur et ces terribles massacres par la nécessité de défendre notre pays. » Ainsi, dans leur haine profonde, les Français assimilaient la race germanique aux Sarrasins, aux ennemis des chrétiens; il fallait que le ressentiment s'élevât au plus haut degré d'exaltation; les infidèles n'étaient-ils pas les mécréans de Dieu même! « Cependant, reprend Suger, les grands du royaume rangent en bataille dans le palais et sous les yeux du suzerain les diverses troupes de guerriers, et règlent celles qui, d'après l'avis commun, doivent marcher ensemble. Ceux de Reims et de Châlons, qui sont plus de soixante mille tant fantassins que cavaliers, forment le premier corps de bataille; les gens de Soissons et de Laon, non moins nombreux, composent le second; au troisième sont les Orléanais, les Parisiens, ceux d'Étampes, et la nombreuse armée du bienheureux saint Denis, si dévouée à la couronne [1]. »

1 Cet armement des serfs et des communaux me paraît un

Voici donc les communes, le peuple de la paroisse, armés comme les chevaliers; le courage vient au cœur de la race serve et bourgeoise, elle conquerra bientôt sa liberté, car elle combat aussi hardiment que les féodaux! «Le roi, plein d'espoir dans l'aide de son saint protecteur, s'écrie Suger, décide de se mettre lui-même à la tête de cette troupe : «C'est avec ceux-ci, dit-il, que je combattrai courageusement et sûrement; outre que j'y serai protégé par le saint mon seigneur, j'y trouve ceux de mes compatriotes qui m'ont élevé avec une amitié particulière, et qui certes me seconderont vivant, ou me rapporteront mort, et sauveront mon corps.» Le comte du palais, Thibaut, qui était venu par son devoir féodal avec son oncle le noble Hugues, comte de Troyes, conduisait la quatrième bannière des hommes de France; à la cinquième, composant l'avant-garde, étaient le duc de Bourgogne et le comte de Nevers; Raoul, comte de Vermandois, renommé par son courage, illus-

des faits les plus curieux, qui parle un peu plus haut pour l'émancipation des masses que les chartres des communes isolées. *Voyez* SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI.

tré par sa proche parenté avec le roi, et que suivaient une foule d'excellens chevaliers et une troupe nombreuse tirée de Saint-Quentin et de tout le pays d'alentour, bien armée de cuirasses et de casques, fut destiné à former l'aile droite. Les hommes de Ponthieu, Amiens et Beauvais formèrent l'aile gauche; on mit à l'arrière-garde le très-noble comte de Flandre, avec ses dix mille excellens soldats, dont il eût triplé le nombre s'il avait été prévenu à temps; et près de ceux-ci combattirent Guillaume duc d'Aquitaine, le comte de Bretagne, et le vaillant guerrier Foulques, comte d'Angers, qui rivalisaient d'autant plus d'ardeur que la longueur de la route qu'ils avaient eue à faire, et la brièveté du délai fixé pour la réunion, ne leur avaient pas permis d'amener des forces considérables, lesquelles allaient durement venger sur l'ennemi l'injure faite aux Français [1].

1 Par cette énumération de vassaux, on voit suffisamment que la guerre était nationale; jamais, en d'autres circonstances, les méridionaux n'auraient marché avec les hommes du Nord, les Aquitains avec les Flamands. *Voy.* SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI, et le *Cartulaire* de l'abbé de Camps, tom. VIII mss.

Ainsi se levaient la féodalité et les communes sans distinction ; la prise d'armes s'étendit aux barons de la Langue d'oc et de la Langue d'oil, aux Flamands comme aux Aquitains; l'unité monarchique se manifeste avec sa tendance invariable! Tout le baronnage féodal prit les armes, car il s'agissait de repousser la race germanique; les mille gonfanons se déployèrent aux vents. L'ordre de bataille fut réglé par une volonté unique : « Quand on attaquerait les Allemands, continue Suger, des charrettes chargées d'eau et de vin pour les hommes blessés ou épuisés de fatigue, devaient être placées en cercle comme une espèce de forteresse, pourvu que le terrain s'y prêtât; ceux que des blessures ou la lassitude forceraient à quitter le champ de bataille, devaient aller là se rafraîchir, resserrer les bandages de leurs plaies, et reprendre des forces pour venir de nouveau disputer la palme de la victoire. Ces dispositions si redoutables, et la réunion d'une armée si courageuse, retentirent bientôt ; dès que l'empereur en eut connaissance, feignant, dissimulant, il couvrit sa fuite de quelque prétexte, marcha vers d'autres

lieux, et préféra la honte de se retirer lâchement au risque d'exposer son empire et sa personne à la cruelle vengeance des Français et au danger d'une ruine certaine. A la nouvelle de sa retraite, il ne fallut rien moins que la prière des archevêques, des évêques et des hommes recommandables par leur piété, pour engager les Français à ne pas porter la dévastation dans les États de ce prince et à en épargner les pauvres habitans [1]. »

Ainsi Suger raconte cette tentative d'invasion des blonds Germains venant se briser contre la frontière de fer que leur opposait la féodalité des Francs; la race allemande et lorraine fut forcée de respecter le territoire. Grande joie aux cours plénières, à l'aspect d'un tel succès! et le roi Louis le Gros vint solennellement à Saint-Denis restituer l'oriflamme sacrée qui s'était déployée dans les camps pour la défense de la patrie. Le monastère retentit des hymnes saintes; le roi vainqueur déposa sa couronne d'or sur l'autel; on le vit humblement porter sur ses épaules les châsses vénérables d'argent

1 Suger, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. xxi.

qui contenaient les corps des martyrs : ce pèlerinage des Français à Saint-Denis était, pour le moyen âge, comme les actions de grâces des vieux Romains au Capitole, quand ils allaient remercier les dieux de la patrie!

Tout prospéra depuis pour la guerre. Les Anglais avaient menacé une fois encore d'envahir le Vexin ; ils furent repoussés ; les Auvergnats, nation remuante des montagnes, avaient un comte aussi audacieux qu'eux-mêmes, lequel persécutait l'église de Clermont ; Louis le Gros marcha sans hésiter contre les Auvergnats ; sa cour était belle et éblouissante : « on y voyait le belliqueux comte d'Angers, le puissant comte de Bretagne, et Guillaume, l'illustre comte de Nevers. » La féodalité s'habituait à se grouper sous les bannières royales comme vers le centre de la nationalité ; on assiégea Clermont et le château de Montferrant ; c'était merveille à voir que l'éclat des cuirasses et des casques frappés par le soleil! Amaury, comte de Montfort, eut les honneurs du siége. Cette expédition se poursuivit à la face des Aquitains, la nation méridionale qui, pour venir au secours des Auvergnats avait

quitté Bordeaux sur la Garonne [1]; Auvergnats et Aquitains parlaient la même langue avec des nuances bien légères; ils avaient les mêmes traits de caractère, et les Français leur étaient également étrangers; la rivière de Loire n'était-elle pas la grande séparation des deux nationalités? l'invasion germanique avait pu seule les réunir un moment sous les armes! Les Aquitains s'avancèrent sans oser attaquer les barons de France, et leur duc écrivit à Louis VI une chartre de soumission; elle constate les rapports des grands fiefs avec le suzerain, qui chaque jour se développent : « Ton duc d'Aquitaine, seigneur roi, te souhaite santé, gloire et puissance; que la grandeur de la majesté royale ne dédaigne point d'accepter l'hommage et le service du duc d'Aquitaine, ni de lui conserver ses droits; la justice exige sans doute qu'il te fasse son service, mais elle veut aussi que tu lui sois un suzerain équitable [2]. Le comte d'Auvergne tient de moi

1 *Chronique de Saint-Denis*, ad ann. 1126. L'abbé de Camps a publié plusieurs actes diplomatiques relatifs à cette guerre d'Auvergne.

2 SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI.

l'Auvergne, comme je la tiens de toi ; s'il s'est rendu coupable, je dois le présenter au jugement de ta cour quand tu l'ordonneras ; cela je ne l'ai jamais refusé : il y a plus, j'offre de le faire, et je te supplie humblement et avec instance d'y consentir. En outre, et pour que ton Altesse daigne ne conserver à cet égard aucun doute, je suis prêt à lui donner tous les otages qu'elle croira nécessaires. Si les grands du royaume jugent qu'il en doit être ainsi, que cela soit fait ; s'ils pensent autrement, que cela soit fait comme ils diront. » Le roi ayant donc délibéré sur ces propositions avec les grands du royaume, reçut du duc d'Aquitaine, comme le commandait la justice, la foi, le serment des otages en nombre suffisant ; il rendit la paix au pays et à l'Église, fixa un jour précis pour régler et décider, en parlement à Orléans et en présence du duc, entre l'évêque et le comte, les points auxquels jusqu'alors les Auvergnats avaient refusé de souscrire ; puis, ramenant glorieusement son armée, il retourna victorieux en France [1].

1 Cette pièce est aussi rapportée par l'abbé de Camps, *Cartul. de Louis le Gros*, t. IX et X, mss.

Les progrès de la royauté se développent rapidement; le règne de Philippe-Auguste, qui acheva l'œuvre, se prépare; l'obéissance des grands feudataires s'établit d'après certains principes. Louis le Gros avance le triomphe de la suzeraineté dominant les féodaux; ce prince passait sa vie dans les batailles; le roi, depuis son enfance, était toujours à cheval, poursuivant çà et là les barons dans ses conquêtes; il avait une bonne réputation de guerre; hélas! la puissante activité de son corps ne l'avait point empêché de grossir démesurément; tout enfant, il avait déjà de larges épaules, des membres forts et épais; un peu plus tard il ne pouvait plus se tenir en sa selle, et dans son expédition d'Auvergne ses cuisses étaient si grosses, sa poitrine si large, ses membres si épais, qu'on était obligé de le mettre à cheval comme une tour de châtellenie [1] : les hommes d'armes avaient besoin de voir tout le courage du roi, d'assister à ses batailles, pour ne pas le prendre en moquerie, tant il était grotesque; comment l'homme d'armes n'aurait-

1 Suger, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. xxi.

il pas ri aux éclats sous son casque d'acier, quand cette grosse boule de roi roulait sur la selle? Mais Louis le Gros frappait dur et fort l'insolent qui osait mal dire de son suzerain! Louis VI se désolait pourtant de voir en vieillissant cette corpulence s'arrondir encore; on lui disait de jeûner, et le roi ne pouvait s'abstenir de manger de la venaison et de boire à grands flots le vin de Rébéchin et d'Orléans. Il est à remarquer que presque tous les féodaux, après quarante années, avaient la panse rebondie, bien repue de toutes choses; et à côté d'eux ils avaient ces moines vivant dans l'abstinence, comme pour symboliser la lutte de la chair et de l'esprit, de la force brutale qui se repaît de viande, et de l'intelligence qui vit de méditation.

Louis VI avait été fiancé à Lucienne, fille de Guy le Rouge, sire de Rochefort, avant qu'elle ne fût nubile, selon la coutume. Comme le mariage ne fut point accompli, le roi se remaria avec Alix ou Adélaïs, fille du comte de Maurienne ou de Savoie, Humbert II [1]. Il en avait

1 Bénédictins, *Art de vérifier les Dates*, tom II, in-4°.

eu une longue lignée vivante en son manoir; son fils aîné portait le nom de Philippe, varlet jeune et ardent, et qui mourut d'une façon malheureuse. Voilà qu'il s'en revenait un peu haletant de Saint-Marcel, gros bourg assez lointain de Paris en l'île, sur le revers de la montagne de Sainte-Geneviève, au delà des ruines du palais de Julien; son fringant cheval de bataille s'en allait au galop, lorsqu'un porc, car il y en avait beaucoup aux rues et fumiers de la cité, vint se mettre dans les jambes du fougueux coursier; le cheval effrayé se cabra et renversa le jeune prince, qui mourut cruellement de sa chute[1]. Le roi le pleura comme l'héritier de sa race et de sa couronne. Le fils puîné, du nom de Louis, prit la place de son frère; il fut sacré immédiatement à Reims et reconnu comme successeur; rien n'était moins sûr alors que la transmission du pouvoir royal. La cérémonie se fit dans la cathédrale, comme on le dira plus tard, avec des pompes inaccoutumées; il fallait inspirer respect et obéissance aux vassaux.

1 SUGER, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI.

Le roi avait encore plusieurs enfans d'Adélaïs : Louis qui régna, puis Henri qui se fit moine de Clairvaux, et plus tard fut élu à l'évêché de Beauvais et salué comme archevêque de Reims. Robert, le quatrième, fut la souche de la grande branche des comtes de Dreux; le cinquième, Pierre de Courtenay, est la noble tige de cette illustre race que je retrouve partout dans les annales du moyen âge. Salut donc à toi, souche royale des Courtenay, avec tes fleurs de lis au blason, ici tenant la charrue, là l'épée, te renouvelant par tes fils dans toutes les provinces; tu brillas en Angleterre, à Constantinople, en France, dans l'Orléanais, dans la Bourgogne, digne de ton cri d'armes et de ton écu au champ d'azur [1]! Le sixième et le septième fils de Louis VI, Philippe et Hugues, finirent leur vie en se consacrant à Dieu. Dirai-je la chronique de Constance, fille de Louis le Gros? Elle épousa Eustache, comte de Bou-

1 Il y a eu de grands travaux sur la généalogie des Courtenay. Gibbon les a parfaitement résumés dans une dissertation à part de son bel ouvrage sur le Bas-Empire. Ducange, dans ses notes sur la Byzantine, a beaucoup parlé des Courtenay. *Voyez* aussi ses notes sur Joinville, in-4°.

logne; veuve, elle se remaria à Raymond V, comte de Toulouse, alliances féodales qui furent chantées partout dans les cours plénières par les troubadours de la Langue d'oc!

Combien il vieillissait Louis le Gros! Il était inquiet, mécontent de ce ventre proéminent qui l'obligeait de rester couché sur son séant et de dormir debout; il pouvait à peine marcher quand il touchait les écrouelles à tous les pauvres dans son palais, ou bien quand il allait à Saint-Denis pour visiter les reliques ou entendre sonner la grande horloge, qu'on remontait trois fois par jour. Dans cette année la maladie vint; le roi fut pris d'une affreuse dyssenterie, et il maigrit tant qu'il n'était plus reconnaissable [1]; il vit bien dès lors que c'en était fait de lui et qu'il fallait recommander son âme à Dieu. Les chaleurs de l'été étaient étouffantes, elles brûlaient et accablaient; Louis se vit près de la mort; il désirait se faire transporter à l'église Saint-Denis, il n'en eut pas la force; de sa voix mourante il or-

1 *Voyez*, sur la fin de Louis VI, la biographie royale, si détaillée par Suger, *Vita Ludovic. Gross.*, chap. XXI.

donna de le déposer sur une croix de cendres, et c'est là qu'il rendit l'âme dans les calendes d'août 1137; il avait atteint la soixantième année de son âge[1]. Louis le Gros fut surtout un roi batailleur, qui constitua la royauté par de forts coups d'épée et de longs soucis; on a voulu voir en lui un légiste, un prince qui émancipa le peuple dans une vue d'équité et d'égalité politique. Si Louis le Gros donna la liberté aux paysans et aux serfs, ce fut surtout par un motif de guerre et de conquête; il avait à lutter contre les sires féodaux du Parisis et de la Normandie, contre les possesseurs de châteaux qui dévastaient le territoire de la cité; il avait à repousser la race germanique. Louis VI invoqua l'appui des serfs et des communaux; il fit marcher les paysans et les manans sous les bannières de leurs paroisses et de leurs curés. La cause première de l'émancipation communale est toute belliqueuse

1 Louis le Gros fut enseveli à Saint-Denis. A cette occasion, Suger s'écrie :

Felix qui potuit, mundi nutante ruinâ,
Quo jaceat præscisse loco.

Chap. XXI.

et intéressée; la source morale est dans la croisade, dans ce mouvement démocratique imprimé à tout un peuple par la prédication. Les masses s'émurent, on invoqua leurs armes; Pierre l'Ermite, saint Bernard s'adressèrent à tous sans distinction, et de cette égalité devait résulter naturellement une organisation de ce peuple dont on invoquait le bras; le fort ne pouvait pas rester longtemps serf. Tant que les populations de la campagne fuirent éperdues devant les barbares, tant qu'elles se cachèrent dans les souterrains des châteaux, sous l'épée des barons et des châtelains, elles furent réduites au servage, et cela devait être; dès qu'elles prirent un peu d'énergie, elles secouèrent le joug : c'était leur droit, elles l'avaient conquis par les armes.

Les ordonnances du règne de Louis le Gros sont néanmoins nombreuses : une de ses premières chartres indique un bourgeois de Paris expert dans l'art géométrique pour arpenter toutes les terres de France [1]. L'abbaye de Saint-

1 Datée de Paris, 1115. Ordonn. du Louvre, tom. II, p. 381.

Denis, dit une autre chartre, pourra tenir un marché en son nom et à son profit[1]. Les serfs de l'église de Saint-Maur pourront désormais paraître en droit et être admis en témoignage contre les personnes franches[2]; les habitans de Saint-Germain, au diocèse de Chartres, sont tous affranchis de servage et exerceront toute la justice[3]. Une chartre reconnaît le droit de bourgeoisie à un serf du nom de Richard-des-Costes[4]; puis vint la commune de Laon avec ses priviléges et franchises. Toutes ces lettres, chartres et diplômes sont scellés de la main du digne roi Louis VI, « que Dieu ait reçu en son saint paradis », comme le dit la pieuse chronique de Saint-Denis en France!

1 Mai 1118, Ordonn. du Louvre, tom. XV, pag. 478.

2 *Ut servi sanctæ Fossatensis ecclesiæ adversùs omnes homines, habeant testificandi et bellandi licentiam.* Cod. Louv. tom. 1er, pag. 4.

3 Cod. du Louv. tom. XVI, pag. 321.

4 Lyon, 1126. *Gloss.* de Ducange, v° *Henrion de Pensey, Autorité judiciaire*, pag 38, note.

CHAPITRE XLVII.

PREMIÈRE ÉPOQUE DU RÈGNE DE LOUIS VII.

Sacre à Reims. — Voyage en Aquitaine. — Races méridionales. — Aliénor de Guyenne. — Fiançailles de Louis VII. — Avénement à la couronne. — Guerres féodales. — Prise et dévastation de Vitry-le-Brûlé.

1131 — 1145.

Il faut maintenant vous parler de l'enfance et gestes de Louis VII de la noble lignée, et revenir un peu sur les temps. Quand la mort implacable eut enlevé le fils aîné dans la race de Louis le Gros, du nom de Philippe, le roi s'empressa de couronner le second des fils de

son lignage, Louis, jeune varlet de belles espérances. Qui peut répondre du temps dans la vie de l'homme? Or, tous les barons s'étaient rendus, sur l'avis et semonce de leur suzerain, dans la belle cité de Reims; la loi féodale leur en faisait un devoir, et nul tenancier n'eût manqué aux cérémonies des cours plénières quand ils étaient mandés pour un grand plaid. Dans cette circonstance surtout, le pape Innocent II, exilé de Rome, devait présider au sacre et couronnement de Louis VII; sainte sanction que cette main du pape se reposant sur le front d'un prince[1]!

La cérémonie du sacre eut lieu à Reims avec les pompes royales; il fallait imprimer un peu d'éclat sur l'enfance de l'héritier du suzerain, afin d'éviter les révoltes et séditions! Le pape visita d'abord Saint-Denis en France pour adorer les saintes châsses; qui aurait pu ne point saluer monseigneur saint Denis? Suger a raconté lui-même toutes les pompes pontificales qui accompagnèrent la visite d'Innocent II à son abbaye. « Le pape, dit-il, suivi de plu-

1 *Voyez* dans Marlot, *Hist. Rem. metrop.*, tous les détails sur cette cérémonie, liv. II, pag. 348.

sieurs cardinaux, sortit de grand matin de l'abbaye, et se retira au prieuré de Lettrée; là tous se parèrent de leurs plus riches ornemens, comme ils ont coutume de faire à Rome dans les grandes cérémonies; on mit sur la tête du pape un diadème composé d'une mitre couronnée par le haut d'un cercle d'or en manière de casque. Le Saint-Père étant monté ensuite sur une mule blanche caparaçonnée, tous les cardinaux, couverts de longs manteaux et montés sur des chevaux de couleur différente, dont toutes les housses étaient blanches, allaient devant lui deux à deux en chantant des hymnes. Les barons et autres feudataires de l'abbaye marchaient à pied, conduisant la mule du pape par la bride; d'autres précédaient et jetaient quantité de pièces de monnaie pour écarter la foule. Toutes les rues étaient tendues de riches tapisseries et jonchées de verdure. Outre plusieurs batailles de chevalerie qui vinrent par honneur au-devant du pape, il y eut un concours prodigieux de peuple[1]; les juifs mêmes de Paris

1 SUGER, *de Vitâ Ludovic. Gross.*, cap. XXI.

accoururent à ce spectacle, et présentèrent au pape le livre et la loi en un rouleau couvert d'un voile. A cet hommage le Saint-Père répondit par ces paroles pleines d'une tendresse compatissante : « Que le Dieu tout-puissant daigne ôter le voile qui couvre les yeux de votre cœur ! » Enfin le pape arrive à la basilique des Saints-Martyrs, toute brillante de l'éclat des couronnes d'or et des pierreries beaucoup plus précieuses que l'or et l'argent. Il célébra les divins mystères avec nous, et nous immolâmes ensemble le véritable agneau pascal ; après quoi, on descendit dans le cloître tout couvert de tapis sur lesquels on avait dressé des tables ; là le pape et toute sa suite, couchés à l'antique, mangèrent d'abord l'agneau matériel ; on s'assit, et le reste du festin, qui fut très-splendide, se fit comme à l'ordinaire [1]. » Les chartres et diplômes ont ainsi précieusement conservé la visite du pape à Saint-Denis ; cet honneur était si mémorable !

Louis le Gros salua lui-même son fils comme

1 Comparez SUGER, chap. XXI, et BARONIUS continué par PAGI, ad ann. 1130-1140.

son seul héritier, et le fit reconnaître en ce titre par tous les comtes et féodaux de France. Louis, fils du roi, lors de son sacre, avait dix ans à peine ; élevé dans le monastère de Saint-Denis, il s'était instruit comme son père dans les arts de la grande chevalerie, qui formaient l'éducation des varlets. On vient de dire que le pape Innocent II, qui alors visitait les monastères de France, versa sur son jeune front l'huile de la sainte Ampoule, et l'enfant promit à son tour de maintenir les priviléges de l'Église et les franchises des féodaux et du peuple [1]. Cet empressement à faire sacrer l'héritier de la couronne s'expliquait par l'esprit hautain des vassaux ; rien n'était moins ferme et constant que la coutume de l'hérédité ; il fallait faire reconnaître et saluer l'hoir présomptif du vivant de son père ; autrement le pauvre orphelin pouvait être abandonné par les vassaux ; les acclamations des barons devaient retentir sous les voûtes de la cathédrale pour reconnaître le successeur du roi, comme la framée des Francs, bruissant sur le

1 *Chronique de Saint-Denis*, ad ann. 1130-1135.

champ de guerre, saluait les fils de Clovis. Louis, l'enfant du suzerain, revint en la cour plénière de Paris sous l'aile de son père; il le suivit dans quelques-unes de ses prouesses de chevalerie, et quand il fut arrivé à l'âge d'amour et de fiançailles, Louis le Gros, le roi de France, se hâta de lui choisir une femme. Quelle noble demoiselle allait-il donner à son fils, l'héritier de la couronne? Les feudataires n'avaient pas grand lignage, on était en guerre avec le comte de Champagne; le duché de Normandie était en litige et exposé à mille hostilités; la Bourgogne était unie par famille à la couronne, de sorte que les prohibitions de mariage empêchaient toute union du roi et d'une fille de la féodalité du Nord[1]. Tant de grands vassaux étaient à la croisade! L'Angleterre et la Germanie étaient livrées à des hostilités de chevalerie interminables; les prud'hommes répétaient donc : « Quelle noble épouse choisirons-nous pour le jeune Louis, l'héritier de la couronne de France? »

La Loire séparait d'une manière inflexible

1 *Art de vérifier les Dates*, tom. III, in-4°.

la Langue d'oc de la Langue d'oil; il y avait au Midi le beau et puissant duché d'Aquitaine, terre vaste, autrefois royaume sous les races franque et visigothe, et alors encore la plus riche terre de la Gaule. Quand on avait passé Blois et Tours, en laissant le Maine et la Bretagne sur la droite, on trouvait là une population gaie, chanteuse, toujours disposée aux plaisirs; elle avait plus d'une fois excité les vives plaintes des vieux chroniqueurs. Quand les Francs portaient les cheveux rasés, les Aquitains laissaient pendre leurs longues boucles noires sur les épaules; ils les parfumaient d'essences aussi odorantes que les fleurs qui s'épanouissaient sous leur soleil; ils ne portaient pas de barbe, tandis que les Francs austères la laissaient pendre longue et crépue jusque sur leurs poitrines; leurs vêtemens étaient serrés de taille, courts et collans sur leurs membres, pour mieux les dessiner et les laisser paraître. Hélas! ces vêtemens courts avaient fait l'indignation du moine Glabert, le cénobite du Parisis, lors de l'arrivée de la reine Constance[1]!

1 *Voir* le texte de Glabert, tel que je l'ai cité chap. XIII de cet ouvrage.

Le chroniqueur indigné loue les barons francs de leurs longues robes ; ceux-là ne se distinguaient, l'hiver de l'été, que par les fourrures d'hermine et la dépouille des forêts qui couvraient leurs corps. Tout était plaisant et de galante avenance parmi les méridionaux ; ils venaient d'inventer les chaussures longues retroussées, nommées plus tard *à la poulaine*[1], tellement pointues, qu'elles s'élançaient comme des cornes de cerf jusqu'au genou. Que dire des femmes du grand fief méridional? elles n'avaient pas non plus ces robes pudiques et à longs plis qui tombaient jusque sur les pieds des châtelaines de France et de Normandie, comme un souvenir des chastes druidesses de la race germanique : les femmes du Midi se dégageaient de taille ; leurs vêtemens étaient courts, leurs figures étaient au vent, comme le disent les sévères légendaires ; elles aimaient les chants des troubadours. Les châtelaines du Midi présidaient aux cours plénières et aux jeux d'amour

1 Bénédictins, *Art de vérifier les Dates*, tom. III, règne de Louis VII, in-4°.

chantés par les jongleurs de la Langue d'oc [1].

Que de belles escarboucles ne rayonnaient pas dans la couronne ducale d'Aquitaine! que de duchés et de comtés ne relevaient-ils pas de Bordeaux sur la Garonne? Le Limosin, d'abord avec ses vicomtes, sa cathédrale de Limoges dédiée à saint Martial, sa chevalerie brillante et courageuse avec ses cris d'armes! le Quercy, de si antique race, où chaque tourelle avait son seigneur, chaque manoir ses faucons et ses lévriers, chaque comte mille traits d'arbalète pour décocher à tout venant! Parlerons-nous du comté de Toulouse ou de la vicomté de Béziers? puis toutes ces cités plantureuses et brillantes, où la vigne croît avec ses pampres jaunis et déployés, quand le soleil rayonne sur les coteaux : Alby, Nismes, Montpellier, quelles cités joyeuses, à la science gaie, quand on les comparait à Orléans aux noires murailles, à Blois même, sous ces forêts de la Loire, où s'abritaient les moines de saint Benoît! Au Midi, le feu était à la tête et

1 *Collect.*, pièces des troubadours, par M. Raynouard, tom. 1er. Dissertations sur ces cours d'amour.

au cœur de toute la population ; nobles et troubadours disaient l'amour des cours plénières[1] !

Le duché d'Aquitaine était sous la suzeraineté de Guillaume IX, issu d'une des grandes lignées de la race méridionale, noble homme, pieux à la fin de ses jours, et qui avait brisé de sa dure main, dans sa jeunesse, plus d'une crosse épiscopale au milieu des conciles. Quand les années vinrent, et avec elles le repentir, Guillaume résolut de faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, lieu vénéré en Espagne comme l'était le tombeau du Christ pour les pèlerins de Jérusalem. Guillaume n'avait pas d'enfans mâles, mais seulement deux filles : l'aînée, Aliénor, était l'héritière de son fief, car dans les coutumes du Midi, femmes et filles héritaient féodalement; la seconde dans la lignée de Guillaume se nommait Alix; comme Aliénor, ardente et légère dans les tensons, dires d'amour aux légendes du Poitou[2].

1 J'ai déjà dit que le plus beau travail sur la race méridionale a été fait par les deux modestes bénédictins dom Vaissète et dom Levic ; *voy.*, sur cette époque, le 2e vol. in-fol. Depuis on a publié un lourd et fastidieux travail sur la *Gaule méridionale;* il n'apprend pas un fait nouveau.

2 Comparez AIMOIN, *continuat.*, chap. LII, *Gest. Ludov. VII*,

Depuis longues années Louis convoitait le duché d'Aquitaine comme la perle du bel état de France; Suger lui conseilla de l'obtenir par noces et fiançailles : une négociation pour le mariage s'engagea par le conseil de l'abbé de Saint-Denis; or Louis VI, se sentant près de sa fin, envoya son fils bien-aimé dans la terre d'Aquitaine pour accomplir les royales noces. On venait d'apprendre que Guillaume, en s'acheminant vers le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, avait été saisi de maladie, et la malemort s'était emparée de lui avant d'arriver au saint lieu; le fougueux baron, contempteur de l'Église en son jeune âge, avait fermé les yeux couché sur la cendre de la pénitence[1].

Aliénor héritant du fief d'Aquitaine, n'était-ce pas le cas de hâter le mariage, afin d'obtenir cet immense héritage pour la couronne de France? Voilà donc le fils du roi Louis le Gros,

cap. 1; DUCHESNE, tom. IV, pag. 390; *Hist. glorios. Ludovic.*, DUCHESNE, tom. IV, p. 412.

1 *Cum apud castrum Bestisiacum rex Ludovicus Grossus pervenisset, celeriter subsecuti sunt eum nuncii Guillelmi, ducis Aquitaniæ, denuntiantes eumdem ducem ad sanctum Jacobum peregrè profectum in viâ demigrâsse* SUGER, *de Vitâ Ludovic.* DUCHESNE, tom. IV, p. 390.

accompagné du sage Suger, vêtu de sa chape abbatiale et suivi d'une belle et grande chevalerie sous les ordres de Thibaud, comte de Blois, et du comte de Vermandois, qui s'achemine vers les terres d'Aquitaine. Le temps printanier rayonnait; c'étaient tout à la fois une pompe féodale et une armée pour la conquête. Était-on bien sûr des Aquitains, si hostiles aux Francs? Les châtelains du Midi voudraient-ils se soumettre à la souveraineté du roi? Les corps de bataille s'avançaient donc les gonfanons déployés, traversant les villes, les campagnes jusqu'à Bordeaux sur la Garonne, qui était la cité où les ducs d'Aquitaine tenaient leur cour plénière.

Quelle plaisance il y eut dans ce voyage pour les chevaliers qui quittaient la pouilleuse Champagne ou la Brie fangeuse! Toutes les tours brillaient pour eux d'un éclat inaccoutumé! toutes les cités resplendissaient de leurs pierres blanchâtres! on vit bien des terres belles et plantureuses! tout cela était du duché d'Aquitaine! Aliénor fut fiancée par Suger lui-même au jeune prince Louis, et puis cette noble chevalerie se remit en marche, chevauchant par

voies et par chemins sous leurs bannières éblouissantes. Ce fut, ma foi, une belle route dont parlent toutes les chroniques avec ravissement : mais lorsqu'on arriva vers Poitiers, un messager vint de Paris en toute hâte; il était vêtu de deuil, et annonça la triste nouvelle que le roi Louis VI était mort en sa cour. Les joies se changèrent en tristesse; Suger, dans sa prévoyance, fut fort inquiet des résolutions qu'allaient prendre les féodaux du royaume. Que pourrait-on résoudre[1]? Le jeune prince, fils de Louis le Gros, qui venait avec une suite d'Aquitains et de méridionaux, serait-il salué roi avec Aliénor sa nouvelle épouse, déjà en haine à la race franque, comme Constance, la femme de Robert? La transmission de la couronne aurait été simple et naturelle, si la loi de l'hérédité avait été incontestablement admise; mais cette loi n'était point assez vieille : les clercs et les abbés la soutenaient invariablement, en invoquant les saintes Écritures; il n'en était pas ainsi des féodaux, toujours prêts à heurter dans les batailles les poitrails de leurs

1 *Voyez* le savant Besli, *Preuves de l'Histoire des comtes de Poitou*, pag. 490.

forts coursiers et à briser une lance [1]. C'était dans cette crainte d'une résistance que Louis le Gros avait fait sacrer son fils encore enfant, dans la basilique de Reims, par le pape Innocent II; on l'avait reconnu roi et son successeur à la couronne. Néanmoins, tant l'habitude de batailler était grande parmi ces hommes d'armes, qu'il y eut encore une résistance des barons et des comtes féodaux; et tandis que le jeune roi entrait bannière déployée dans les murs de Paris la cité, une ligue de châtellenie se formait contre lui pour ne pas reconnaître son droit.

Cette révolte fut rapide et se répandit dans le Parisis et la Bourgogne. Le roi Louis VII cherchait à se faire saluer comme suzerain naturel; il ne visitait pas une seule abbaye, il n'assistait pas à une seule des cérémonies catholiques, sans qu'un évêque ou un abbé ne lui posât la couronne au front. Il fallait matérialiser pour ainsi dire la puissance royale, et montrer à tous que l'Église reconnaissait comme sainte l'onction que Louis VII

1 *Cartulaire* de l'abbé de Camps (art. *Louis VII*), portefeuilles Fontanieu, mss. Biblioth. royale.

avait reçue des mains d'Innocent II dans la cathédrale de Reims. Les clercs suivirent les intentions de Suger, et les évêques reconnurent Louis VII pour le roi successeur de Louis le Gros [1]. Tous les féodaux n'en tinrent compte; il y eut des rébellions en Champagne; les barons et les communaux prirent les armes, et, sur l'avis de Suger, le roi courut les réprimer. Ces batailles de lances vinrent tumultueusement jusqu'à Troyes; et comme tous se disposaient à une vigoureuse résistance, Louis VII assiégea Vitry. Cette guerre contre les Champenois se liait aussi à une cause en dehors des prétentions féodales contre le suzerain. Dans son voyage aux provinces du Midi, le roi s'était fait accompagner par Thibaud, le comte de Champagne; l'aspect de ces beaux fiefs au milieu des eaux et des prairies, ce ciel bleu et ces femmes du Midi avaient tourné la tête à la plupart des chevaliers; le comte de Vermandois, le cousin de Louis VII, s'était épris d'Alix de Guienne en même temps que le comte de Champagne; cette circonstance amena une de ces haines et

1 *Chronique de Saint-Denis*, ad ann. 1137-1140.

rivalités de chevalerie qui ne se pardonnaient pas dans ces âmes bouillantes. Le comte de Vermandois fut préféré; ainsi les deux parens épousèrent les deux sœurs, Aliénor et Alix. Le comte de Champagne n'oublia pas cet outrage, il se déclara l'ennemi du roi; on le vit en toutes circonstances [1] : si le pape jette l'interdit sur la cour du suzerain à cause d'un débat avec l'évêque de Bourg, s'il fulmine l'excommunication par suite du mariage incestueux du comte de Vermandois avec Alix, sœur d'Aliénor, c'est Thibaud de Champagne qui se fait le défenseur du saint-siége, et il paraît en champ clos avec ses batailles de lances. Le roi Louis VII quitta sa cour plénière afin de punir Thibaud; la Champagne fut envahie, et les hommes du roi assiégèrent Vitry.

Ce fut une exécution barbare, car Louis VII avait juré d'être seigneur inexorable envers les communaux de Vitry. Louis VII monta, l'épée au poing, jusque sur le haut des remparts; sa colère fut si grande, que nul ne fut épargné :

1 SUGER, *Vita Ludovic. VII.* Comparez avec les propres épitres de saint Bernard dans l'édition de Chifflet, ad ann. 1667.

pauvres communaux, qui vous fera donc éviter les yeux flamboyans du suzerain[1] ! Le bourg de Vitry fut ars et brûlé; on voyait briller les flammes des lieux lointains. En vain les pauvres serfs se réfugient dans l'église, Louis VII y pénètre : quand le suzerain est lancé, il est comme le sanglier furieux qui fracasse tout devant lui. Tout fut en effet brisé, sans respect pour les autels et le sanctuaire; le sang coula sur le marche-pied des châsses, et sortait à grands flots par les portes de l'église. Ces marques de la colère inexorable du seigneur restèrent longtemps indélébiles sur les murailles, et le bourg fut appelé Vitry-le-Brûlé, en commémoration de ce sanglant massacre.

Un cri lamentable fut poussé par les communaux quand on apprit la cruauté du seigneur roi; les clercs firent entendre des paroles éclatantes contre le monarque cruel qui n'avait rien respecté dans sa colère ! saint Bernard surtout appela les grands repentirs pour expier ce forfait inouï de l'autel du Christ baigné dans le

1 Saint Bernard dénonce avec sa puissance de parole la barbare conduite du roi au siége de Vitry. *Epist.* 67, *apud* Chifflet.

sang [1]. Pénitence ! pénitence [2] ! ce fut ce cri qui brisa le cœur de Louis VII; le massacre de Vitry le suivait partout comme un spectre affreux qui lui apparaissait dans ses rêves; il voyait devant lui la multitude teinte de sang. Les clercs ne portaient jamais la parole sans rappeler ce massacre à la pensée du roi; sa passion ardente pour la reine Aliénor ne l'arrêtait pas dans ces accès de repentir, qui éclataient par la macération et les prières. Louis VII fut dès lors un roi pénitent, un prince de douleurs. Aliénor, princesse légère, sentit naître une sorte d'antipathie pour un roi si péniblement distrait; Aliénor s'attendait à voir en France les cours plénières, les dignes chevaliers brisant des lances dans les tournois pour elle, les trouvères et les jongleurs chantant des vers à sa louange; elle se vit entourée de macérations, de jeûnes et de pénitence. Les filles du Midi,

1 *Epist.* 67, *apud* Chifflet.

2 La croisade fut la grande pénitence. Cependant Othon de Frisingue donne une autre origine au pèlerinage : *Ludovicus dum occultè Jerusalem eundi desiderium habebat, eo quod frater suus Philippus eodem voto astrictus, morte prœventus fuerat.* (Otto Freising, lib. 1, cap. 34).

comme la Madeleine, se repentent plus vivement, mais il faut pour cela que la passion soit usée, et que les déceptions de la vie arrivent par la tristesse et le désabusement!

CHAPITRE XLVIII.

LES COLONIES CHRÉTIENNES D'ORIENT.

Royaume de Jérusalem. — Principauté d'Antioche. — Comtés d'Édesse, — de Tripoli. — Services féodaux. — Assises de Jérusalem. — Les Hospitaliers. — Les Templiers. — Baronnage de Palestine. — Populations chrétiennes. — Zengui et les émirs de la Syrie.

1102 — 1140.

Faut-il vous délaisser, nobles pèlerins, dans vos courses lointaines en Palestine, vous dévouant au service du Christ? N'êtes-vous plus les fils de la race franque, normande, bourguignonne ou d'Aquitaine? Vous avez quitté vos manoirs héréditaires, mais vos émaux brillent

encore sur les portes de fer! de grandes terres s'étendent devant vous! vous avez de beaux fiefs dans la Syrie, dans la Mésopotamie et sur les rivages de la Méditerranée; un roi de race lorraine règne à Jérusalem, et le front de Godefroy s'abaisse sous une pesante couronne! Dignes chevaliers, colons issus des châtellenies de France, je dois narrer votre belle chronique d'Orient. La génération ne fut-elle pas alors remplie par la croisade? Historien des vieux temps, pourrais-je oublier les fils des nobles lignées, quand ils ont fait tant d'héroïques exploits et de lointaines conquêtes?

Le gonfanon de chevalerie pendait depuis quelques années sur les tours de Jérusalem; Godefroy de Bouillon, élu roi, avait distribué les fiefs et réparti les propriétés entre ses compagnons; c'était la coutume dans les conquêtes féodales. Tout possesseur du sol était obligé à un service de corps et en armes dans les batailles; dès que vous receviez une tour, une châtellenie, un champ, un moulin, un péage, vous deviez vous engager à défendre la terre commune : comment ne pas payer l'impôt du sang, quand on avait acquis par le

sang? On était incessamment menacé par les populations hostiles; ainsi avaient fait les Normands dans la Pouille et en Sicile, après l'occupation armée! ainsi Guillaume le Bâtard l'avait imposé à tous ses compagnons en Angleterre, et le *dom's Book* est le grand livre de partage pour la terre conquise[1].

En Palestine, théâtre des croisades, l'obligation des tenanciers devait être plus impérative encore : la terre était entourée de mécréans, elle avait à se défendre contre des nuées de Turcomans qui fondaient à toute bride de leurs chevaux tartares, sur le royaume de Jérusalem et les fiefs qui environnaient la Terre-Sainte. Godefroy, le roi franc, établit donc un système de service excessivement rigoureux : les chevaliers étaient commis à un poste militaire avancé; il y eut des obligations de service même pour les bourgeois de Jérusalem, chose nouvelle dans le droit féodal. Toutes les conquêtes de la Palestine furent divisées en baronnies; les vieux noms des localités et des cités, transmis pas les traditions

1 Sur les services féodaux, *voyez* DUCANGE, *Glossaire*, v° *Feudum militiæ*.

hébraïques, se mêlèrent d'une façon étrange aux titres de la féodalité [1]; il y eut des baronnies de Jaffa, d'Ascalon et de Galilée, chacune devant un nombre de chevaliers toujours prêts à porter la lance haute au service de la colonie. D'après les vieux documens, la Galilée devait fournir cinq cents lances, Ramla quarante, Césarée vingt-cinq, Nazareth six, et la sainte cité de Jérusalem, les bourgeois compris, devait mettre sur pied trois cent vingt-huit hommes d'armes quand le gonfanon municipal était levé contre les infidèles : ne fallait-il pas veiller à la défense commune [2] ?

Le grand baronnage de la Terre-Sainte, toujours appelé à la défense du territoire, se trouva presque immédiatement en lutte avec les clercs. Cette dispute de barons avec les évêques et les abbés se produisait partout où la féodalité élevait son blason; la crosse épiscopale se plaçait à côté de la bannière des féodaux pour discuter la prééminence. Il arriva que Daimbert, le patriarche de Jérusalem et

1 A la suite des assises de Jérusalem, on trouve la notice exacte des services féodaux, liv. III.

2 *Assises de Jérusalem*, liv. III.

légat du pape, fut constamment en discorde avec les successeurs de Godefroy et le baronnage de Palestine; le donjon du château n'avait pas cessé d'être en face du beffroi de l'église; la lutte se produisait en Orient comme en Occident, autour de Jérusalem comme dans le Parisis, partout où il y avait mitre et casque en présence. Godefroy de Lorraine, le roi du saint sépulcre, mourut sur la cendre plein de repentance, avec la même douleur et le même désir de macération qu'il avait apportés dans son pèlerinage depuis son départ des bords du Rhin [1]. Au lit de mort, il légua sa couronne au pape; il portait dans son cœur brisé le lamentable souvenir des guerres qu'il avait faites au saint-siége dans la fougue de ses passions de chevalerie. Après sa mort, l'Église et les féodaux se trouvèrent encore en présence; le patriarche soutint que nul autre que le pape ne devait gouverner le royaume du Christ; n'en était-il pas le représentant sur la terre? Les barons répondirent en élisant Baudouin, comte d'Édesse, le propre frère de Godefroy. Le patriar-

1 Guillaume de Tyr a écrit la plus exacte histoire du royaume de Jérusalem, liv. IX et suivans.

che se retira sur le mont solitaire de Sion, tandis que Baudouin, fier chevalier, le comte féodal, recevait la couronne de Jérusalem. Il y eut en Palestine des guerres et des faits de batailles considérables, et plus d'une fois on apprenait dans les châteaux de la Langue d'oc et de la Langue d'oil les admirables prouesses des dignes chevaliers. Que fut le règne de Baudouin, si ce n'est une longue suite de batailles? Il ne reposa pas un seul jour sa tête sur un lit mollet. Les barons élurent pour lui succéder son cousin Baudouin du Bourg, qui défendait le comté d'Édesse sur la montagne; les hommes d'armes triomphaient, et la puissance des clercs s'en allait en s'affaiblissant, car avant tout la colonie militaire avait besoin de se protéger [1].

Tous ces noms de chevalerie n'étaient-ils pas connus en Occident et dans les grandes châtellenies? A Antioche régnait toujours la race normande sous Bohémond, le valeureux comte. Une rivalité profonde s'était déjà établie entre

1 Comparez, sur le royaume de Jérusalem, GUILLAUME DE TYR, liv. IX, et ALBERT D'AIX, liv. VII. C'est la plus curieuse histoire de la féodalité dans le moyen âge.

Bohémond et les rois de Jérusalem; les Normands ne désiraient point en fief la Palestine avec ses terres sèches et dévorées par un soleil ardent; les rives de l'Oronte convenaient mieux aux fils des verts herbages du Cotentin et des admirables coteaux de la Sicile, où les fleurs sont si odorantes et les fruits si beaux. Tancrède avait levé sa bannière sur le sommet des montagnes d'Arménie, vers Édesse; mais ce qui excitait au plus haut point la répugnance des Normands, c'était de reconnaître la suzeraineté de Godefroy le Lorrain ou de ses successeurs, Baudouin le Flamand et Baudouin du Bourg. Les Normands voulaient tenir leurs terres librement comme seigneurs suzerains, et sans devoirs féodaux. Bohémond, captif des Sarrasins, délivré par les amours chevaleresques de la fille d'un émir [1], avait quitté sa principauté pour aller en Europe solliciter le secours des Normands et des Francs. Il échappa par ruse aux embûches des Grecs, tandis que Tancrède luttait corps à corps contre les infidèles de la Palestine [2].

1 *Voyez* ORDERIC VITAL, liv. III, en le comparant à ALBERT D'AIX, liv. VII.

2 Bohémond visita la France, et ce fut dans ce voyage qu'il

Quant aux Provençaux, ils étaient toujours dans le comté de Tripoli et sur les rivages de la Méditerranée avec leurs comptoirs et leurs consuls municipaux pour la marchandise; ils accueillaient toutes les flottes qui abordaient la Syrie sous les banderoles à mille couleurs; tantôt les Gênois, tantôt les Pisans, puis les Provençaux de Cette et de Marseille, joyeux compagnons avec lesquels ils parlaient leur langue et buvaient le vin de Chypre et de Chio. Le comte Raymond de Toulouse mourut à Tripoli même, dans la gaieté des cours plénières, et l'on vit en son testament, fait en présence d'Aycard de Marseille, de Pons de Fos, de Bertrand Porcelet, qu'il s'occupait de Maguelonne, au beau diocèse de Nismes[1], où il avait passé la fougue de sa jeunesse : la patrie avait laissé d'impérissables souvenirs au cœur des Provençaux!

épousa la sœur du roi; il obtint également des secours des Normands d'Angleterre. Anne Comnène se sert de l'expression ἀπὸ Θούλης. Ducange dit que ceci ne peut s'appliquer qu'à l'Angleterre. *Alexiade*, liv. XIII.

1 Ce testament était aux archives d'Arles; il a été publié par les bénédictins dom Vaissète et dom Levic, aux preuves du tom. II de l'*Histoire du Languedoc*.

Les races étaient ainsi demeurées distinctes dans la Palestine comme elles l'étaient dans l'Occident; toutes avaient conservé leur caractère, et une des causes de la décadence rapide des colonies d'Orient, ce fut précisément cette distinction de nationalité qui ne permettait pas de combattre toujours ensemble sous une même bannière. Cependant les assises de Jérusalem, ce monument de jurisprudence féodale, avaient pour but de fondre toutes les rivalités sous le besoin d'une défense commune; ne devait-on pas en éprouver la nécessité impérative? Ce grand code de la terre[1] se développait successivement; les services militaires, premier devoir de la conquête, s'étaient organisés presque aussitôt que Jérusalem était tombée au pouvoir des Francs. Il y avait des règles de police féodale qui s'établissaient partout où dominait le gonfanon. Voulez-vous connaître l'organisation de la cour du suzerain? Sénéchal, faites

1 La première publication des *Assises* a été faite par La Thaumassière, dans ses *Coutumes du Beauvoisis*, Paris, 1690. Canciani, *Leges barbar.*, en a donné un texte très-complet. Les *Assises* furent définitivement promulguées par l'ordre de Jean d'Ibelin, comte de Jaffa, en 1266.

votre office et veillez au service du roi, rendez justice, comme le veulent l'us et les coutumes, par les baillis de la cour. Connétable, sachez aussi ordonner les batailles du roi, car vous êtes le chef de l'armée. Maréchal, obéissez au connétable, vous êtes son premier homme de corps et d'armes. Chambellan, vous servirez la table du roi et tiendrez sa coupe aux quatre grandes fêtes de l'année. Sachez encore, vous tous, qu'il y a deux cours dans l'organisation féodale du royaume de Jérusalem : cour de barons, cour de bourgeois; la première se compose de tous ceux qui tiennent fief direct relevant de la couronne; la seconde de tous les hommes qui possèdent maison ou état à Jérusalem. Devoir de fief est rigoureux en ce royaume; il faut sans cesse se défendre contre le mécréant; le fief est la propriété de l'aîné mâle en héritage; quand l'enfant a quinze ans, il réclame sa terre, et le suzerain ne peut la lui refuser. A douze ans, si demoiselle prend époux, elle doit également requérir son fief du suzerain; si elle devient veuve, alors elle doit se remarier dans l'an et jour jusqu'à soixante ans[1] :

1 « Il était d'us qu'à douze ans damoiselle pouvait requerre

qui peut défendre la terre, si ce n'est un homme d'armes fort et puissant? Toute la loi féodale se résume dans le combat à fer tranchant et bien acéré. S'il s'agit d'un bourgeois, comme il n'a pas toujours le cœur haut et la main sûre, qu'il soit soumis à l'épreuve par l'eau et par le feu. Chaque classe, au royaume de Jérusalem, a ses droits, chaque corporation ses statuts; or, que chacun sache que les assises sont la première base de la jurisprudence au moyen âge. On verra plus tard ces assises servir à la rédaction des coutumes dans les provinces d'Occident; elles furent un mélange des lois franques et visigothes, des souvenirs déposés par les lois romaines, et des statuts commerciaux que les Pisans, les Gênois, les Marseillais avaient apportés avec eux en Palestine, en déployant leurs bannières municipales sur Berrithe, Sidon, Tyr, Ptolémaïs et Ascalon[1].

son fief. La veuve avait la moitié du fief pour douaire; elle venait à son seigneur et lui disait : « Sire, Dieu a fait commandement de mon seigneur, et je dois avoir la moitié du fief en douaire. » (*Assises de Jérusalem*, § 22.)

1 Je regrette bien vivement qu'il n'ait pas été fait un travail spécial sur les établissemens des Provençaux et des Italiens dans la Syrie. Il reste tant de vestiges de cette domination consulaire,

Jamais peut-être colonie n'avait présenté une diversité aussi grande de souverainetés et de priviléges; sur chaque acre de terre il y avait une tour où pendaient les couleurs d'un baron ou d'un chevalier, avec le signe distinctif de sa justice. Dans Jérusalem même on comptait des seigneuries diverses; c'était l'image de la féodalité dans la patrie; chacun réclamait son pouvoir et sa juridiction; nul ne voulait reconnaître la souveraineté d'un autre[1]; chaque maison avait sa tour et sa justice. Les ordres religieux étaient même indépendans de toute espèce de suprématie dans le territoire de la Palestine : et qui aurait osé imposer des lois à l'irrésistible puissance des Hospitaliers et des Templiers? les uns et les autres avaient secoué les devoirs monastiques de leur institution première, pour s'en tenir exclusivement à leur obligation de guerre; les Hospitaliers laissaient à quelques frères servans le soin et le

dont le souvenir protége encore nos intérêts commerciaux! (Les *Statuts de Marseille* furent publiés au onzième siècle.)

1 *Voyez* les *Services militaires* à la suite des *Assises* : « Gille, la femme de Jean, doit un homme, Laurent quatre, Foulques Lenoir un. » Ce sont là des propriétaires de maisons dans Jérusalem.

souci de soigner les malades et d'abriter les pauvres pèlerins; ils ne faisaient plus consister leurs devoirs qu'en une seule et grande obligation, la guerre à outrance contre les mécréans, c'est-à-dire la défense des lieux saints, toujours menacés par les infidèles. Les institutions chevaleresques avaient pris la supériorité sur toutes les autres; le devoir de combattre l'épée haute convenait mieux à ces nobles hommes! Les Hospitaliers avaient fortifié leur maison à Jérusalem, de sorte que nul ne pouvait en franchir le seuil; leur république ne reconnaissait de supérieur que le grand-maître qu'ils avaient élu, et quand il paraissait sur le pont-levis, la bannière de suzeraineté pendait sur la plus haute tour comme celle du roi de Jérusalem même [1].

Les Templiers avaient un caractère de chevalerie plus altier peut-être que les Hospitaliers; qui eût osé franchir les portes de la tour des frères du Temple et commander la milice de Salomon, s'il n'avait porté sur la poitrine la

1 Sur les usurpations des Hospitaliers, on peut lire les bulles d'Innocent II et d'Adrien IV dans Baronius et son continuateur le Père Pagi, ad ann. 1140-1154-1159.

croix blanche sur bande rouge, s'il n'avait fait serment au grand maître de mourir pour la défense de l'ordre? Les Templiers n'observaient plus de leurs vœux que l'impérieux devoir de combattre et de mourir pour le saint sépulcre; leurs richesses étaient si considérables! ils avaient partout des fiefs, des revenus immenses; ne vivaient-ils pas sans souci, sans passé, sans avenir? Il n'y avait plus là d'austères que quelques vieux chevaliers de la primitive institution! Boire à longs traits dans la coupe féodale, au sein des plaisirs et de la dissipation, était le passe-temps des gardiens du Temple. Au douzième siècle, au milieu de leurs riches commanderies et de leurs fiefs opulens, ils étaient déjà renommés pour leur vie dissolue; un vieux dicton populaire, retenu dans la mémoire des générations, disait « boire comme un Templier », pour exprimer les dissipations abandonnées de cette chevalerie indomptable [1]. Quels fiers hommes d'ail-

1 Mathieu Pâris est le plus grand ennemi de l'ordre du Temple, liv. III. C'est dans le siècle suivant surtout que les accusations s'accumulèrent sur eux. J'ai déjà cité des vers d'une chronique mss. à la suite du *Roman* de Fauvel, chap. XLI de cet ouvrage.

leurs! combien leur aspect inspirait de terreur! combien leurs lances en bois de frêne et de fer étaient pesantes! qui aurait pu supporter le poids de leur armure ou braver leur regard menaçant! Sous ce climat brûlant de la Palestine, quand l'imagination n'était pas distraite par les batailles et la conquête, est-ce que les plaisirs des sens, la vie de douces émotions ne dominaient pas toute l'existence de ces chevaliers dormant le ventre au soleil de Palestine, ou le corps plongé dans les bains de Syrie parfumés de rose! Sous les voûtes larges et sous les piliers du Temple on entendait les chants des courtisanes juives et syriennes, aux yeux noirs, à la chair grasse et rebondie, et le choc des coupes où coulaient à pleins bords les vins les plus exquis de la Grèce! Nul n'aurait osé exercer juridiction sur les Templiers; ils formaient un ordre à part, et leurs statuts étaient la seule loi qu'ils reconnaissaient comme antique privilége [1].

Ces divisions infinies au sein des colonies chrétiennes, ces séparations de suzeraineté,

1 Il y a d'étranges accusations contre les Templiers dans Guillaume de Tyr, liv. IX et X.

lorsque tant de races diverses, normande, bourguignonne, provençale, germanique, syriaque, arménienne, se partageaient les terres d'Orient, expliquent les rapides invasions et les successives conquêtes des enfans du prophète pour se débarrasser des envahisseurs. Les populations nomades de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte avaient été un moment surprises par ce soulèvement immense de l'Europe contre l'Asie. Les conquêtes de Godefroy de Bouillon et de ses braves compagnons avaient jeté la terreur au sein des populations musulmanes; une fois la première impression de crainte et de douleur passée, les infidèles durent examiner avec plus d'attention l'état de faiblesse et le principe de décadence des établissemens chrétiens en Orient. Ces colonies s'étendaient au nord jusqu'à l'Euphrate et aux montagnes d'Édesse; là étaient[1] campés les Lorrains et quelques Normands; ils formaient comme une avant-garde pour défendre la principauté d'Antioche au nord; sur la côte

1 La meilleure topographie des établissemens chrétiens en Orient se trouve toujours dans Guillaume de Tyr, liv. IX à XII.

s'étendait le comté de Tripoli, qui avait pour limites au désert les ruines de Palmyre, ces immenses souvenirs de la civilisation, visités par les Arabes, et dont l'aspect mélancolique plonge l'âme dans les abîmes où les générations se perdent. Puis venait la Syrie proprement dite : Damas, Jérusalem, qui avaient pour confins les déserts d'Arabie et l'Égypte avec ses sphinx et ses pyramides mystérieuses.

Ainsi les colonies chrétiennes étaient menacées tout à la fois : au Midi, par les Égyptiens, myriades d'esclaves noircis au Delta ou dans les cataractes du Nil et jusque dans l'Abyssinie, terres si fantastiquement rêvées par l'imagination du poëte et du savant ; au Nord, par les populations musulmanes aguerries comme les races nomades campées sur les bords de l'Euphrate jusqu'à Alep et Damas, aux jardins de roses et à la pêche veloutée. Enfin, au centre, les colonies pouvaient être envahies par les Persans, couverts d'armures chevaleresques, et par les Arabes du désert, qu'une guerre religieuse allait réunir sous les drapeaux du prophète[1].

1 Aboulfeda (Ismaël), prince de Hamah, a écrit une belle

Indépendamment de toutes ces forces rassemblées, il y avait encore les émirs belliqueux, au large turban vert, gouverneurs des cités éparses dans la Syrie ; ils pouvaient appeler, sous leur étendard à la queue de cheval flottante, les populations nomades qui vivaient dans les plaines, toujours prêtes à se jeter sur les chrétiens, comme les Tartares des immenses steppes du plateau de l'Asie. Les Arabes du désert, les noirs Égyptiens, les Turcs brandissant leurs larges cimeterres, les Persans ou les Parthes à l'arc de corne et aux flèches aiguës, tels étaient les ennemis qu'avaient en face d'eux les dignes chevaliers en Palestine. Les populations étaient divisées, les Arméniens, les Syriaques, les Grecs étaient bien chrétiens sans doute, mais la légèreté chevaleresque des Occidentaux convenait-elle parfaitement à ces populations graves, de maintien et de formes austères[2] ? Souvent les Sy-

histoire des efforts de l'islamisme pour se débarrasser des chrétiens de Palestine. Reiska a publié une édition de ce livre avec une traduction latine sous le titre d'*Abulfedæ Annales muslemici*. Copenhague, 1789-1794.

2 Les travaux de M. Saint-Martin sur l'Arménie doivent être

riens favorisaient les musulmans, avec lesquels ils étaient habitués à vivre. Les peuples préfèrent toujours l'oppression à l'insulte moqueuse, le despotisme à la légèreté méprisante : les Francs et les Provençaux ne respectaient pas les femmes grecques qui enivraient les sens de toute cette chevalerie, et sous le ciel de l'Orient la jalousie prend une teinte sanglante, comme toutes les passions du cœur de l'homme sous le soleil. Les empereurs de Constantinople, d'ailleurs, n'avaient jamais été d'une bonne foi complète avec les Francs colonisés dans la Palestine, et cette puissance tout occidentale qui grandissait en Orient effrayait les Césars de Byzance pour l'avenir de l'empire. Il y avait donc des élémens de ruine dans les colonies naissantes de la Palestine, environnées de jalousies, de craintes et d'inimitiés!

Au milieu de ces causes de décadence pour les colonies chrétiennes, il s'éleva parmi les musulmans un émir d'une grande énergie

comparés avec les recherches de M. Et. Quatremère sur l'Egypte, pour se faire une idée de ces populations. Guillaume de Tyr est également plein de curiosités, liv. IX à XII.

et d'une puissante fortune; les hommes ne manquent jamais aux causes : son nom était Zengui[1]; il gouvernait les tribus nomades qui campaient sous les murs de Mossoul, la ville orientale; Zengui, l'élu de Dieu, comme le disent les chroniques arabes, résolut d'en finir avec les pèlerins qui occupaient la Palestine; il savait leurs divisions intestines, leur faiblesse, leurs jalousies, et il en profita. Le voilà qui envahit la Syrie, cité par cité de bourgeois, tourelle par tourelle de chevaliers; partout le cimeterre musulman étincelle; les chevaux tartares hennissent; le tambour de Syrie fait entendre ses roulemens lugubres; Zengui a promis la délivrance des enfans du prophète, et il refoule devant lui chevaliers et barons de Palestine[2]; la terre est labourée sous les pas des Turcomans; la flèche, faite du bois de figuier de Damas, siffle dans les airs. La grande invasion de Zengui se développa par la Mésopotamie, et l'émir, profitant habilement des an-

1 Les détails les plus curieux sur Zengui se trouvent dans l'historien arabe Ibn-Alatyr, à l'an de l'hégyre 532 (1137). Zengui est l'homme habile autant que fort. *Voyez les Extraits* de dom Berthereau (Biblioth. royale).

2 Ibn-Alatyr, an de l'hégyre 532-540.

tipathies qui séparaient les races, vint mettre le siége devant Édesse. Édesse, la vieille colonie chrétienne au milieu des Syriens de la montagne, serait-elle abandonnée? n'était-elle pas le boulevard de Jérusalem au nord? et nul pourtant ne vint à son secours, tant les divisions étaient grandes! Zengui entoura les murs de la cité d'une enceinte d'acier; partout les queues de chevaux pendaient sous le croissant du prophète, surmonté du turban vert de l'émir. Édesse fut prise! que de larmes versées! les fils, les parens, les beaux cousins des barons de France furent impitoyablement massacrés! Maintenant, nobles châtelains de la Langue d'oc et de la Langue d'oil, hommes au fier bras et à la bonne cotte de mailles, laisserez-vous ainsi massacrer votre noble lignée en Palestine? votre bras s'est-il ramolli? votre cœur n'est-il plus aussi haut et aussi fier? Allons, que vos dignes écuyers sellent vos grands coursiers de batailles; une nouvelle croisade vous appelle en Orient!

CHAPITRE XLIX.

PÈLERINAGE DE LOUIS VII.

Effet produit par la prise d'Édesse. — Douleur de Louis VII. — Pénitence par la croisade. — Saint Bernard. — Suger. — Assemblée de Vezelay. — Voyage de saint Bernard en Allemagne. — Actes et chartres de la royauté pour le départ d'Orient. — Plaid royal d'Étampes. — Constitution de la régence.

1146 — 1147.

Édesse est tombée au pouvoir des mécréans ! ce cri lamentable retentit bientôt dans toute la chevalerie. Édesse était considérée comme un poste avancé sur la montagne au nord des grandes colonies chrétiennes et destiné

à les défendre! Cette cité paraissait la tour fortifiée où la chevalerie venait protéger le sépulcre du Christ. Laisserait-on les frères d'Orient dans cet épouvantable danger? les conquêtes seraient-elles abandonnées? n'y avait-il plus parmi les fidèles du sang assez chaud et des âmes assez exaltées pour repousser Zengui et les émirs sarrasins qui campaient en Mésopotamie? Jérusalem, la ville sainte, n'aurait-elle plus de défenseurs[1]?

Lorsqu'une sinistre nouvelle arrive à un peuple fortement ému, lorsqu'une cité est prise, un boulevard de la patrie renversé, ce peuple saisit les armes avec ardeur, le cri d'alarme produit dans toutes les imaginations généreuses une impatience de combattre et de mourir pour une grande cause. Ainsi, quand les chartres de Palestine annoncèrent la chute d'Édesse, il se fit comme une prise d'armes spontanée dans toute la chevalerie; on voulut venger les malheurs des barons de la Terre-Sainte, des frères d'Orient, des parens

1 *Voyez Chronique* d'Odon de Deuil, sur l'effet produit par la prise d'Edesse, chap. 1er.

de noble lignage menacés par des ennemis implacables[1].

Louis VII, après le terrible incendie de Vitry-le-Brûlé, avait éprouvé une douleur vive et profonde, un de ces repentirs qui jetaient les barons dans l'ermitage solitaire ; son front était sillonné de marques indélébiles, ses yeux versaient d'abondantes larmes, et rien ne pouvait le consoler, ni les charmes d'Aliénor de Guienne, ni les plaisirs des cours plénières, ni le champ clos à fer émolu : le roi visitait Saint-Denis en se brisant la poitrine de contrition ; il priait au pied de la châsse des martyrs, afin d'obtenir son pardon. Hélas ! qui pouvait lui rendre la paix de l'âme ? les taches de sang paraissaient sur ses mains et sur son anneau royal ; en vain saint Bernard cherchait à raffermir son imagination et à lui dire : « Que si son crime était grand, la miséricorde de Dieu était plus magnifique encore, et que le repentir effaçait les larmes[2]. » Il fallait à Louis VII une grande distraction ; le pèlerinage d'Orient,

1 *Voyez Chronicon Morigniacense*, ab ann. 1108, ad ann. 1147. DUCHESNE, tom. IV, pag. 359.

2 *Epist.* LXVII dans Chifflet et Mabillon.

en créant autour de lui mille émotions nouvelles, pouvait jeter sa vie sous un ciel brillant et de merveilleuses aventures qui lui feraient oublier les pauvres martyrs de Vitry-le-Brûlé.

La puissance morale de saint Bernard était dans toute sa magnificence ; du fond de son monastère de Clairvaux, dans la retraite, le solitaire réglait les destinées de l'Église et du monde : il y a ainsi des hommes éminens, qui du doigt marquent la marche des siècles. Saint Bernard avait les trois qualités de l'âme qui dominent les générations : une volonté hardie, la parole entraînante, et l'activité brûlante du zèle ; il était d'ailleurs la tête et le sommet de l'ordre de Saint-Benoît, hiérarchie énergique qui enlaçait les forces de la société. Saint Bernard n'avait plus de rivaux dans l'ordre de l'intelligence et de l'action ; Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui lui disputait un moment la prééminence dans la constitution monastique, avait été vaincu. Abélard le scolastique s'était posé également comme son adversaire dans la controverse, et le voilà condamné par un concile à demander pardon et pénitence, agenouillé devant le solitaire au front

chauve[1]. Il ne manquait plus à la suprématie absolue de l'abbé de Clairvaux, que de dominer la papauté elle-même, et il se trouva qu'à l'aide de quelques épîtres le saint abbé était parvenu à faire saluer comme pontife suprême Eugène III, son ami, son protégé, qui abaissait son front devant la parole de Bernard le solitaire[2]. Ainsi l'abbé de Clairvaux restait entièrement maître des idées et de l'action, l'Église retrouvait en lui son unité active, il disposait de toutes ses forces, et quand le solitaire se chargea de prêcher la croisade, on devait s'attendre à voir l'Europe en masse se lever à son exhortation et l'écouter comme un oracle. Pierre l'Ermite fut le prédicateur d'une époque agreste et sombre; il correspond au bas peuple, à la forêt, à l'an mil avec son triste cortége de terreur et de famine. Saint Bernard eut une mission plus élevée, sa parole remue les rois et les chevaliers pour les précipiter sur l'Orient. Ce fut la foi chrétienne dans une enveloppe plus brillante.

1 *Sanct. Bernard. genus illustre assertum*, à CHIFFLET. Dijon, 1660, in-4°.

2 *De Sanct. Bernard. Vitâ*, liv. VII, pag. 1062 des œuvres de saint Bernard.

Dès ce moment l'abbé de Clairvaux n'est plus préoccupé que de sa pensée sur la croisade, ses pathétiques épîtres sont destinées à remuer les âmes. Si Louis VII pleure le massacre de Vitry, il l'exhorte avec un magnifique accent de conviction à venger les chrétiens d'Orient, seul moyen de laver sa faute : « qu'il n'hésite point dans cette sainte entreprise, car là il trouvera des palmes glorieuses à cueillir et le pardon céleste pour les fautes de ses bouillantes passions. » Jérusalem et pénitence sont les deux idées corrélatives dans la pensée de la génération; en vain Suger, l'esprit administratif, veut empêcher Louis VII de suivre la grande pensée de saint Bernard[1]; le bon ménager, le précautionneux ministre ne comprend pas la vaste idée d'une conquête d'Orient, elle coûtera trop de sacrifices, elle ruinera le royaume; tel est son langage. Quand un génie d'une certaine hauteur a conçu une pensée immense comme le monde, il y a des esprits à vues exactes et plus étroites qui l'arrêtent, le lient par de petits fils, et tuent le

1 *Sugerii Vita*, liv. II, et *Ludovici VII Vita*. DUCHESNE, tom. IV.

colosse à coups d'épingles; ils empêchent ainsi le développement de toute puissante idée, comme si Dieu n'avait jamais rien permis de complet dans la vie de l'homme. Saint Bernard avait le dessein d'une vaste colonisation chrétienne en Orient. Il voulait porter secours à toute une opinion; Suger ne vit que les revenus de Saint-Denis et des châtellenies du royaume amoindris par toutes ces dépenses; ce fut le bon économe à côté de celui qui se pose comme le type admirable de la pensée universelle et catholique.

Tout marchait ainsi aux exhortations de saint Bernard, et une assemblée pour délibérer sur la croisade fut réunie à Vezelay en Bourgogne. Vezelay, petit bourg soumis au comte de Nevers et aux moines de l'abbaye, était encore tout ému de sa dispute communale avec son abbé[1]; les habitans avaient voulu conquérir leur chartre municipale, ils avaient pris les armes violemment, et Louis VII

1 Vezelay a conservé sa chronique spéciale sur les troubles de la commune et du comte de Nevers. Dans DUCHESNE, tom. IV, comparez avec *Gesta Ludovici VII, regis, filii Ludovici Grossi.* DUCHESNE, tom. IV, pag. 390.

s'était fait un devoir de comprimer la vive émotion des bourgeois. Vezelay fut donc le lieu choisi pour la prédication de la croisade ; sa position était centrale, il était situé entre la Langue d'oil, la Langue d'oc, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Saint Bernard sortit de sa cellule revêtu du modeste habit de son ordre, maigre de corps, la physionomie altérée par la maladie et la prière, l'œil vif et ardent ; mais il portait avec lui la foi des grandes choses, une parole entraînante et la croyance dans la puissance de Dieu. Louis VII se plaça à son côté dans l'assemblée de Vezelay, mais lui était revêtu des ornemens royaux, et il tenait à la main le sceptre de sa puissance, que bientôt il devait abaisser devant l'Église. Il avait amené avec lui Aliénor de Guienne; l'empire de la femme commençait à se consacrer avec les habitudes des cours plénières et les idées chevaleresques. L'assemblée était nombreuse, la présence du roi et de l'abbé de Clairvaux avait entraîné à Vezelay tous les barons de France : ici l'on voyait se déployer le gonfanon d'Alphonse comte de Saint-Gilles; là les couleurs de Henri, fils de Thibaut dans le

lignage de Champagne; plus loin, sur ce fort cheval de bataille, est Thierry comte de Flandre; voici Renaud comte de Tonnerre, Ives comte de Soissons, et vous, nobles hommes, Archambaud de Bourbon, Enguerrand de Coucy, et Hugues de Lusignan, poétique trinité féodale, dont les armoiries sont si belles dans les chroniques de France! Quand toutes les bannières furent dressées, saint Bernard parcourut des yeux cette foule assemblée, et sa parole ardente s'empara de toutes les émotions de la chevalerie pour remuer ses entrailles[1]. Il représenta les malheurs des frères d'Orient, le terrible tableau de la prise d'Édesse: Jérusalem allait tomber peut-être au pouvoir des infidèles, les mécréans allaient souiller les églises, et d'ailleurs toute cette chevalerie qui l'écoutait n'avait-elle pas ses parens, ses cousins de lignage en Palestine, tous ne sortaient-ils pas d'une commune patrie? et l'idée chré-

1 *Voyez* le bel ouvrage d'Odon de Deuil, *de Ludovici VII, Francorum regis, cognomento Junioris profectione in Orientem, cui ipse interfuit, opus septem libellis distinctum.* Duchesne ne l'a point publié, il se trouve dans Chifflet, *Sanct. Bernard. Genus illustre assertum.* Je n'ai pas besoin d'ajouter que Chifflet appartenait à l'ordre des jésuites.

tienne qu'ils allaient défendre n'était-elle pas aussi le principe et la vie de tous? La croix fut arborée par saint Bernard comme le signe commun de la victoire! la parole austère du cénobite fit une impression si profonde, que tous, par un mouvement spontané, demandèrent à coudre sur leurs poitrines ou sur leurs épaules le signe de la rédemption. Saint Bernard devint le dictateur de cette prise d'armes de la chevalerie de France : rois, barons, comtes féodaux, possesseurs de grands fiefs, évêques et clercs, tous abaissaient leurs fronts devant quelques exhortations prononcées avec enthousiasme, tous s'agenouillaient devant saint Bernard pour lui demander le signe du pèlerinage. Louis VII fut tellement pénétré par les discours de l'abbé de Clairvaux, qu'il voulut exprimer lui-même sa foi et la vive croyance de son cœur; il parla avec une certaine énergie; la chronique de Morigny nous a conservé le texte de ses paroles[1]. « Quelle honte pour nous, dit le roi, si le Philistin l'em-

1 *Chronicon Morigniacense*, DUCHESNE, t. IV, p. 359. Le texte est traduit mot à mot. Le discours qu'on a pu prêter à saint Bernard à l'occasion de la croisade n'existe pas. Il n'y en a

porte sur la famille de David, si le peuple des démons possède ce que les amis du vrai culte ont possédé longtemps, si des chiens morts se jouent du courage vivant, s'ils insultent à ces Français en particulier, dont la vertu reste libre même dans les fers, à qui aucune circonstance, si pesante qu'elle soit, ne permet de supporter une injure, qui sont prêts à voler au secours de leurs amis, et poursuivent leurs ennemis jusqu'au delà du tombeau! Qu'elle éclate donc cette vertu! allons offrir à nos amis, aux amis de Dieu, à ces chrétiens que les mers séparent de nous, allons leur offrir un appui vigoureux, attaquons sans relâche ces vils ennemis, qui ne méritent pas même le nom d'hommes; marchons, guerriers courageux, marchons contre l'adorateur des idoles, partons pour cette terre que les pieds d'un Dieu foulèrent autrefois, où il souffrit, pour une terre à laquelle il daigna communiquer sa présence; l'Éternel se lèvera avec nous, nos ennemis seront dispersés; ceux qui l'ont méconnu

aucune trace dans la chronique; je regrette que des historiens graves aient cru nécessaire d'inventer des discours dans la bouche de saint Bernard.

fuiront devant nos regards; ils seront confondus, tous ceux pour qui Sion est un objet de haine, si notre courage est inébranlable ainsi que notre confiance en Dieu. Je pars, la piété m'appelle; rangez-vous autour de moi, secondez mes desseins, fortifiez ma volonté par votre association et votre appui. » Ainsi parla Louis VII aux féodaux. Ces paroles rappelaient autant le clerc de Saint-Denis que le roi des Francs. C'était un mélange de piété et de guerre comme l'expédition qu'on allait entreprendre. Un tel langage dans la bouche du roi produisit de l'enthousiasme dans l'assemblée de Vezelay; tout ce peuple de barons voulut prendre le signe de pèlerinage, et l'on en vint jusqu'à déchirer les vêtemens de saint Bernard pour les découper en croix, afin de témoigner l'ardeur de tous. Les expéditions d'Orient allaient être marquées d'un esprit plus profondément chevaleresque. Aliénor de Guienne quittait son manoir, et cet exemple fut suivi par bien des nobles châtelaines du midi et du nord de la France [1]. L'influence du culte de

1 *Gesta Ludovici VII*, DUCHESNE, tom. IV.

la Vierge et des femmes commence à se manifester au douzième siècle; les nobles dames ne veulent point rester dans les châteaux, tandis que leurs époux et leurs varlets d'amour allaient courir les périls de la guerre. Tout ce qu'on avait conté de poétique et de romanesque sur la Palestine au retour du pèlerinage frappait vivement ces imaginations de femmes; les conciles avaient en vain recommandé de n'apporter aucun luxe dans une expédition toute de pénitence; ils avaient défendu d'amener les chiens en laisse et les faucons sur le poing; on devait laisser en Occident les plaisirs d'amour et les délassemens de la chasse; on allait à une entreprise religieuse et militaire pour délivrer les frères opprimés. Hélas! l'esprit aventureux dominait tout; comment priver les chevaliers de leurs lévriers fidèles, de leurs coursiers de bataille, de leurs épées bien trempées[1]! L'ardeur de la croisade fut grande, et comme la présence d'Aliénor et des nobles châtelaines imprimait un caractère plus national, plus galant encore à la croisade,

1 *Epistol. Sanct. Bernard. Oper.*, dans la collection publiée par Mabillon. *Parisiens.*, 1690, 2 vol. in-fol.

on envoya des quenouilles en signe de moquerie et mépris à tous les pusillanimes châtelains qui refusaient de suivre les dames en ce pèlerinage d'outre-mer.

Saint Bernard, le puissant dictateur de la croisade, embrasse dès ce moment par sa correspondance le monde chrétien; il a soulevé à Vezelay tous les barons par la parole, maintenant il multiplie les épîtres, afin de donner une sorte d'unité au vaste mouvement qui se prépare. Il écrit en Angleterre, en Allemagne; il règle tout, il décide tout avec une active précision. Si un prédicateur trop zélé veut soulever tumultueusement le peuple des bords du Rhin, et donner au pèlerinage un caractère désordonné contre les juifs, saint Bernard les sauve du massacre. Ici l'homme de la parole doit combattre le zèle attiédi, là il doit comprimer le peuple qui déborde tumultueusement; il voyage, il prêche, il exhorte; partout sa réputation le précède, et la foule accourt abaisser son front à ses pieds. Les hommes qui exercent ainsi sur les multitudes un si grand prestige sortent de l'ordre vulgaire; ils apparaissent dans l'histoire

avec une couronne d'étoiles immortelles. Il faut lire dans la chronique du voyage de saint Bernard, par l'humble frère Geoffroi, religieux de Clairvaux[1], le compagnon du saint abbé, les merveilles de cette prédication infatigable; partout les miracles venaient à lui, il guérissait les malades par l'imposition des mains; il répondait aux souffrances du corps et de l'âme; la philosophie moqueuse peut bien contester le témoignage d'un humble campagnon enthousiaste, mais vous tous qui portez des plaies saignantes au cœur, souvent la parole ne vous les a-t-elle pas cicatrisées? vous tous qui avez au fond de l'âme un mélancolique désabusement qui brise le corps et l'esprit, est-ce que la parole vive et saisissante n'a pas réveillé un peu de vie pour vos émotions trompées? Les miracles ne sont souvent que de ces guérisons qui ramènent la paix dans la conscience troublée. J'aime cet humble frère Geoffroi, pauvre moine sans chaussure, qui suit avec un enthousiasme naïf tous les pas de son ami et de son abbé. Est-ce que les hommes de foi sont

1 Il y a plus de vingt vies de saint Bernard; *voyez* Mabillon, dans les œuvres de saint Bernard, déjà cité.

aujourd'hui si communs et si méprisables qu'on doive les dédaigner en histoire? A côté d'un homme à pensée forte, il est besoin d'imaginations qui croient en lui; c'est alors seulement qu'on peut faire de grandes choses. Frère Geoffroi nous dit les stations, les pèlerinages à travers la France et l'Allemagne [1]; comment saint Bernard, s'élevant dans une humble chaire, entraînait des populations entières par la parole. Tous le suivaient comme le torrent qui emporte les cailloux; il faisait un désert des villes les plus peuplées; on ne voyait partout que veuves et orphelins, et comme le dit le saint moine, on trouvait sept femmes pour un seul homme. Jamais puissance d'orateur ne s'était exercée dans un si magnifique enthousiasme pour une cause aussi populaire.

Saint Bernard parcourut la France et la Lorraine ainsi prêchant, puis il passa le Rhin pour

1 Mabillon et Chifflet, expression des bénédictins et des jésuites, envisagent saint Bernard chacun sous un aspect particulier. M. Daunou est venu après, et malheureusement l'esprit philosophique a dominé sa notice. Ainsi chaque époque est empreinte de son préjugé. *Voyez* tom. XIII, in-4° de *l'Histoire littéraire*.

continuer sa prédication en Allemagne; il visita Cologne l'antique, Mayence la carlovingienne, toujours précédé de son porte-croix, le pauvre frère Geoffroi. Il vint jusqu'à la diète de Spire; il vit là Conrad III [1], que la diète venait de revêtir de la pourpre romaine. Bernard s'adressa directement à l'empereur dans des conférences intimes; mais Conrad repoussa d'abord toutes ses sollicitations : les troubles de l'empire pouvaient-ils permettre une prise d'armes aussi universelle? la nation germanique pouvait-elle se soulever quand elle était livrée à tant de dissensions? Saint Bernard vit bien qu'il fallait recourir au grand moyen de la parole, c'est toujours ainsi qu'il remuait les peuples : un jour à Spire, quand il célébrait la messe, au moment même où le sacrifice du Christ était commencé, en présence des princes et du peuple, le cénobite se tourna subitement vers la multitude, puis de sa voix retentissante il traça la lugubre peinture du jugement dernier, « ce jour de frémissement où vous tous,

1 Ici commence à devenir intéressant le récit d'Othon de Frisingue, *De Gestis Friderici Cleobarbi*. La plus ancienne édition est celle de Jean Cuspinien. Strasbourg, 1515.

grands et petits, passerez sous le niveau de l'égalité au delà de la tombe. » Saint Bernard parla de l'ingratitude de Conrad : lui qui devait tout à Dieu, se montrerait-il parjure devant sa grande providence? le Christ souffrait, et le Christ ne serait pas délivré! A ce moment la foule fut si grande, que saint Bernard fut obligé de se réfugier au pied de la statue de la Vierge; quand la benoîte mère de Dieu le vit ainsi s'approcher, elle remua ses lèvres roses et lui dit en langue romane : *Ben venia, mi fra Bernharde* (soyez le bienvenu, frère Bernard); et le saint agenouillé, trempé de sueur, lui répondit : *Gran merce, mi domnra* (grand merci, Madame)[1]. Ainsi la foi lève les générations!

La parole de saint Bernard produisit le même effet à Worms, à Cologne qu'à Vezelay : rien dans les temps modernes ne peut se comparer à cette puissance d'un orateur, à ce tribunitiat chrétien, à cette dictature intellectuelle d'un pauvre moine qui remue le monde, miracle plus grand que la guérison des malades ra-

1 *Chronique* de CORNERIUS HARMANN, ad ann. 1146.

contée par frère Geoffroi en son pieux voyage. Toute l'assemblée demanda la croisade à grands cris; Conrad le Germanique, le féodal intraitable, n'opposa plus de résistance; il s'agenouilla pour soumettre la force à l'esprit, la brutalité à l'intelligence catholique; le drapeau de la croisade fut levé, et la trompette retentit pour annoncer le départ [1].

Pendant ce temps Louis VII n'était plus occupé que des préparatifs de son pieux itinéraire; après l'assemblée de Vezelay, le roi et Aliénor de Guienne s'étaient rendus à la cour plénière d'Étampes pour achever leur œuvre de pénitence. A Vezelay c'était l'enthousiasme entraînant de la parole qui avait dominé les résolutions; par un mouvement spontané irrésistible, tout un peuple de barons et de chevaliers avait pris la croix : ne fallait-il pas maintenant régulariser les moyens de la croisade, et surtout laisser dans des mains attentives l'administration du royaume? Tel fut le but de l'assemblée d'Étampes; saint Bernard y parut encore avec son vêtement d'abbé, la

1 Odon de Deuil, liv. Ier.

mitre en tête, le visage pâle et amaigri, avec ses deux doigts raides et serrés comme pour bénir la foule, ainsi qu'on le voyait en marbre blanc, couché sur sa tombe, dans l'abbaye de Clairvaux, avant qu'elle n'eût été ravagée! Quelle était alors la réunion d'hommes où saint Bernard ne dominait pas! Ce fut donc l'abbé de Clairvaux qui désigna Suger et le comte de Nevers pour la régence et l'administration du royaume de France [1] pendant l'absence du roi. Suger fut comme le régent civil et ecclésiastique, le clerc désigné pour suivre toutes les affaires royales, gérer les revenus du trésor, le patrimoine, les fermes du domaine; Suger fut l'économe de la bonne huche; il dut maintenir l'ordre dans les fiefs avec son impérieuse volonté. Le comte de Nevers fut le régent féodal, l'homme des batailles qui dut défendre, la lance au poing, les prérogatives du suzerain et ses terres attaquées. Il fallait que tout marchât dans le royaume en l'absence de Louis VII et des principaux féodaux; d'ailleurs qu'avaient-ils à craindre, le roi et les barons, en

1 Comparez *Vita Sugerii*, chap. VII. *Ludovic. VII, fil. Ludovic. Gross.*, DUCHESNE, tom. IV.

quittant leurs terres pour le pèlerinage lointain? n'étaient-ils pas tous sous la protection spéciale des excommunications de l'Église? tous de plein droit ne devenaient-ils pas les protégés du pape, à ce point que nul ne pouvait toucher leurs fiefs sous peine de l'interdit mérité par l'impie et mécréant.

Quelle bonne aubaine pour le domaine royal que le départ pour la Palestine! D'abord comme il s'agissait d'une guerre sacrée, les rois pouvaient imposer leurs vassaux et les églises elles-mêmes! Que de plaintes dans les riches abbayes pressurées par les officiers du fisc! les unes vendaient leurs vases d'or, leurs plus beaux reliquaires pour en payer le produit au roi qui s'en allait en pèlerinage[1]; les autres étaient obligées de fouiller jusqu'au fond de leur escarcelle pour y trouver leurs derniers marcs d'argent et leurs pièces d'or bien cachées en leur huche depuis la terrible invasion des Normands!

1 Il y a une chronique spéciale sur la levée d'argent qui fut faite au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, sous ce titre: *Fragmentum historicum ex veteri membrana de tributo Floriacensibus imposito*. DUCHESNE, tom. IV, pag. 423.

Quelques autres s'adressaient aux juifs pour leur imposer de lourdes charges de guerre quand la foule ne menaçait pas de les massacrer! « Chien de juif, disait le baron, mécréant du Christ et de la Vierge, où est ton trésor en ta juiverie? » et si l'Israélite marmotant abaissait la tête avec humilité pour protester de sa pauvreté et de son innocence, montrant ses vêtemens sales et en lambeaux : « Allons donc, disait encore le baron, qu'on lui arrache une dent, puis deux, jusqu'à ce que ce maudit chien dise où est sa huche bien garnie. » Le croirez-vous! plus d'un de ces juifs, fins et avares, se laissa arracher dix ou douze dents et trois ou quatre cents poils de la barbe avant de livrer son trésor sacré[1]! C'était bonne prise pour le baron; car de quoi se composait la richesse du juif, si ce n'est de l'usure sur le populaire! à ce point de lui demander six deniers par livre pour une semaine, et encore en recevant en gage le vêtement du pauvre, la

1 J'ai rapporté, dans mon travail *sur les Juifs au moyen âge*, couronné par l'Institut, plusieurs fragmens de chroniques, et particulièrement de Mathieu Pâris sur cette manière de procéder des barons à l'égard des juifs.

charrue du laboureur, la toque du baron ou l'épée du chevalier. Maudits juifs, vous faisiez la guerre aux communaux par ruse et par finesse; le féodal vous la rendait bien en ses jours de besoin, de passions et de colère! Telle était la pensée des contemporains, quand les idées de la société civile et régulière n'étaient point dominantes encore dans le monde!

CHAPITRE L.

CONRAD ET LOUIS VII EN ORIENT.

Les pèlerins allemands. — Diète de Ratisbonne. — L'empereur Manuel et les Grecs. — Pèlerins francs. — Cour plénière de Metz. — Louis VII à Constantinople. — Itinéraire à travers l'Asie mineure. — Gloire et malheurs du pèlerinage. — Louis VII et Aliénor de Guienne à Antioche. — Voyage à Jérusalem.

1147 — 1148.

Si vous avez vécu au sein de l'Allemagne, dans les vieilles villes qui s'étendent du Rhin au Danube depuis Cologne, la cité impériale, jusqu'à Nuremberg et Ratisbonne, vous avez dû être vivement frappé de l'esprit de ce peuple réfléchi et enthousiaste tout à la fois, apa-

thique et ardent, matériel et rêveur; quand une idée le saisit fortement, il se lève comme un seul homme, et lui si grave, il jette sa fortune à tous les hasards. Ainsi avaient fait les Allemands à la prédication de saint Bernard; toute la chevalerie avait pris la croix; les grafs et les barons du saint-empire avaient levé leurs bannières où se peignaient le casque, les lions, les griffons et la merlette. Tous allaient suivre Conrad l'empereur, dont le bras était fort et l'esprit si naïf que, selon le chroniqueur Odon de Deuil, on l'aurait pris pour une jeune fille qui sortait pour la première fois de son manoir [1].

Une diète fut fixée à Ratisbonne, la gothique cité où coule le grand fleuve. Nul ne peut voir Ratisbonne sans être profondément ému : c'est le moyen âge des grafs et des barons, comme Nuremberg est le moyen âge des métiers, et Heidelberg le moyen âge de la vie sensuelle des moines de l'époque de Luther, car, vieille ruine de la colline, Heidelberg n'est encore qu'une vaste tonne toute remplie des

1 *Voyez* aussi le portrait que fait de l'empereur Conrad Othon de Frisingue, *de Gest. Frideric.*, chap. XXXIX.

vins du Rhin et des flots rouges du raisin de Hongrie. A Ratisbonne fut convoquée la diète du pèlerinage, et tous les seigneurs qui avaient pris la croix dans l'Autriche, la Bavière, la Souabe, se rendirent à l'appel solennel de saint Bernard et de Conrad. Là tous les préparatifs furent arrêtés, on jura de délivrer les frères d'Orient, et au milieu de l'enthousiasme qu'avait excité en Germanie la présence de Louis VII, on vit arriver, humbles et abaissés, les envoyés de l'empereur Manuel, qui régnait alors à Constantinople. Le chroniqueur Odon de Deuil remarque que ces envoyés grecs portaient des vêtemens serrés et courts avec des boutons d'or sur les manches, et un petit bonnet rouge comme les baladins et les esclaves [1].

Manuel, successeur d'Alexis, était de la même race active intelligente, avec le même caractère de duplicité et de finesse. L'empire de Byzance, sauvé d'un grand désastre par les pèlerins de la première croisade, reprenait quel-

1 Odon de Deuil est le témoin oculaire le plus curieux à consulter, liv. 1er, toujours en le comparant avec Othon de Frisingue, chap. XXXIV-XLV-LIX, et Nicétas, *Vie de l'empereur Manuel*, liv. 1er, chap. IV.

que chose de sa vieille splendeur; les Turcs, naguère si menaçans pour les tours dorées de Constantinople, furent alors refoulés par les barons d'Occident jusque sur les montagnes de la Mésopotamie. Alexis avait profité de la diversion faite par la première croisade pour s'emparer des villes grecques de l'Asie : Éphèse, Pergame, Smyrne, Laodicée, Magnésie étaient délivrées du croissant. Quand les pèlerins s'avançaient vers Jérusalem, Alexis s'assurait de la possession des villes d'Asie; comme le chacal, il allait sur les pas des lions pour profiter des dépouilles [1]. Manuel devait suivre la même politique; les Occidentaux pourraient lui servir d'auxiliaires, et, dans ce but, il députait des ambassadeurs à la diète de Ratisbonne; ceux-ci, destinés à surveiller les Allemands, portaient une lettre si humble pour Louis VII, que les grossiers barons en rougissaient pour l'empereur grec. Ici je ne trouve plus, pour me dire les faits et gestes des empereurs de Byzance, la jeune fille des Comnènes, fière et orgueilleuse en écrivant la vie de son père, qu'elle inti-

1 On peut voir les conquêtes des Grecs à la suite des croisades dans ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, liv. X.

tula l'*Alexiade*, comme Homère avait appelé l'*Iliade* sa grande épopée. Mes guides sont désormais les graves historiens Cinnam [1], l'annaliste de l'empire, et Nicétas, enfant alors, et qui plus tard assista, triste témoin, aux funérailles de Constantinople livrée aux barbares. La lettre de Manuel à Louis VII était si rampante, dit Odon de Deuil, que l'évêque de Langres, alors présent, s'écria : « Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire et de la majesté du roi, il se connaît et nous nous connaissons; dites-nous promptement ce que vous voulez [2]. » Les Grecs renouvelèrent leurs instances pour implorer du secours.

Cependant les préparatifs se continuaient en Allemagne, et les grafs sous l'empereur se mirent en marche à travers la Hongrie pour Constantinople; c'étaient de fiers hommes à la haute taille qui suivaient la bannière déployée de l'empire; tous étaient simples, mais colères comme la race germanique [3]; ils mar-

1 Cinnam a été publié dans la collection byzantine; il était contemporain de Manuel. L'histoire de Nicétas commence au règne d'Alexis, 1118, et finit à celui de Baudouin en 1205.

2 Odon de Deuil, liv. 1er.

3 Leur nombre était considérable; il effrayait déjà l'imagi-

chaient de ville en ville, toujours prêts à se prendre de fureur contre les Grecs, qu'ils traitaient de saltimbanques et de magiciens; à la moindre résistance, ils se montaient la tête, et comme ils ne s'épargnaient pas le vin et la bière fermentée, ils se livrèrent partout à des excès fatals. L'Allemand était confiant et terrible, naïf et emporté; le Grec avait au cœur un grand orgueil et à la bouche une soumission d'esclave; il avait le désir de se venger et la peur de s'attirer des violences de cette chevalerie si hautaine. Il arriva qu'un jour les crédules Allemands brûlèrent une ville parce qu'ils avaient vu un Grec qui jouait avec un serpent apprivoisé! Ils s'imaginèrent que cet enchanteur jetait un sort sur leur pèlerinage. Ainsi les premiers croisés du Rhin s'étaient laissé conduire par une chèvre et une oie, et les fiers hommes de l'Autriche et de la Bavière brisaient les portes d'une cité parce qu'un bateleur se jouait de la morsure d'un serpent [1]. A Constantinople

nation des Grecs. Cinnam dit Ἐννενήκοντα μυριάδες. Godfred de Viterbe s'écrie :

..... *Numerum si poscere quæras,*
Millia millena milites agmen erat.

1 Odon de Deuil, liv. III.

ce fut une dispute de préséance plus vive encore; Manuel et Conrad portaient tous les deux le titre d'empereur des Romains : l'un comme le représentant de Constantin, l'autre comme l'image de ce grand Charlemagne qui brillait dans les palais de Mayence et de Francfort-sur-le-Mein. Les deux empereurs se virent peu, chacun garda la fierté de sa position, et plus d'une fois Conrad exprima sa colère dans sa sincérité brutale; Manuel, avec une douceur jouée, la garda au fond de son âme pour se venger plus sûrement [1].

Ainsi arrivait à Constantinople Conrad, tandis que les barons francs réunis à Metz se décidaient à traverser l'Allemagne et la Bulgarie pour la même destinée. Louis VII était à la tête de vingt mille lances, ce qui portait à peu près le nombre des pèlerins à cent mille; il se dirigea vers la Hongrie, comme les Allemands qui l'avaient précédé. A chaque station on rencontrait des ambassadeurs grecs qui se prosternaient la face contre terre devant Louis VII; les Français arrivèrent

1 Cinnam dit que le titre d'Ἰμπεράτωρ équivaut à celui de Βασιλεὺς, pour excuser Manuel.

sans accident à Constantinople, dont les merveilles frappèrent vivement l'attention des chroniqueurs; Odon de Deuil, l'historien du pèlerinage, stupéfait à l'aspect de tant de richesses, à la face d'une ville si magnifique, se complaît à les décrire avec enthousiasme : « Constantinople, dit-il, la gloire des Grecs, riche par sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle; à l'angle intérieur est Sainte-Sophie et le palais de Constantin [1], où est une chapelle qui est honorée pour les saintes reliques qu'on y conserve; la ville est ceinte de deux côtés par la mer; en y arrivant on a sur sa droite le bras de Saint-Georges, et sur sa gauche une espèce de canal qui en sort et s'étend jusqu'à peu près quatre milles; là est le palais qu'on appelle Blaquerne, bâti sur un terrain bas, mais qui se fait remarquer par sa somptuosité, par son architecture et son élévation. Situé sur de triples limites, il offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la campagne et de la ville; sa beauté extérieure est

1 Odon de Deuil, liv. iv.

presque incomparable; sa beauté intérieure surpasse tout ce que j'en pourrais dire; l'or y brille partout et s'y mêle à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre et industrieusement arrangé; je ne sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau, de la perfection de l'art ou de la richesse de la matière. Sur le troisième côté du triangle de la ville est la campagne; mais ce côté est fortifié par un double mur garni de tours, lequel s'étend depuis la mer jusqu'au palais, sur un espace de deux milles. Ce n'est ni ce mur ni ces tours qui font la force de la ville, elle est je crois tout entière dans la multitude de ses habitans et dans sa longue paix[1]; au bas des murs est un espace vide où sont des jardins qui fournissent aux habitans toutes sortes de légumes. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces dans la ville, car celle que Constantinople renferme est salée, fétide; dans plusieurs endroits la cité est privée de courant d'air, car les riches, couvrant

1 Il faut comparer à ce récit la *Description de Constantinople* par Nicétas, surtout dans les fragmens donnés par Fabricius. *Biblioth. grecq.*, tom. VI, pag. 405-416. DUCANGE, *Notes à la Byzantine*.

les rues par leurs édifices, laissent aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres[1]. »

Les chevaliers de la croisade devaient avoir l'imagination vivement frappée par cet aspect de Constantinople; quelle ville d'Occident pouvait lui être comparée! il n'y avait pas de cité sur la Seine ou sur la Loire qui possédât plus de trente mille âmes; tout était bourg à murailles crénelées! la population était répandue aux champs. Dans cette grande ville de Constantinople, Louis VII visita l'empereur Manuel avec une certaine cordialité féodale; mais la rougeur monta au front de la chevalerie lorsqu'elle vit le siége d'or et de soie du roi de France placé au-dessous de celui de l'empereur. Cette humiliation excitait la bouillante colère des barons; les annalistes Cinnam et Nicétas ne donnent que le titre de prince à Louis VII, en opposition avec celui de César et d'empereur qu'ils prodiguent à Manuel[2]. « Ce traître d'empe-

1 Odon de Deuil, liv. IV.

2 Ducange fait observer que, dans ce manuscrit, le mot est même abrégé Ῥῆξ... Quant à la place occupée par Louis VII, Cinnam dit χθαμαλὴ ἕδρα, et plus tard, donnant le sens latin, il se sert de l'expression Σέλλιον.

reur, comme le disent encore les chroniques, n'avait-il pas tendu toutes sortes de piéges à la chevalerie chrétienne! On s'était aperçu déjà que dans la farine du pain fourni aux croisés on avait mêlé de la chaux vive pour brûler les entrailles des pauvres pèlerins [1]. Était-ce noire traîtrise de Manuel, ou bien le résultat de l'esprit mercantile des Grecs qui spéculaient sur la faim des nobles hommes qui allaient en Palestine? Quand les Allemands, si simples, si naïfs, eurent traversé le Bosphore, il n'y eut sortes de piéges qu'on ne leur tendît par les ordres de l'empereur. Ces bonnes faces d'Allemands roses et blondes, exposées au soleil de la Bithynie, faisaient peur à voir; il leur fallait des soins, des vivres en abondance, de la viande surtout; ils n'avaient plus leur bière fraîche de Schærding et de Passaw pour les rafraîchir dans leur long itinéraire; ou ils buvaient de l'eau saumâtre, ou bien de ce vin d'Orient qui chauffe les sens et la tête; ils passaient de l'ivresse brutale au désespoir languissant. Ce traître

1 Cinnam avoue tous les stratagèmes de ses compatriotes et de Manuel. *Voyes les Notes* de Ducange *sur Joinville*, Dissert. 27.

d'empereur avait, par des avis secrets, prévenu les Turcomans et le sultan d'Iconium de toutes les démarches des croisés; et lorsque les Allemands si simples s'y attendaient le moins, lorsque, assis sous quelques ombrages rares et verts, ils essuyaient leur front découlant de sueur sous leurs casques, tout à coup accourait, le cimeterre en main, une cavalerie nomade, massacrant sans pitié cette noble chevalerie des bords du Rhin; et ces hordes tartares, comme les messagers de la mort, emportaient, pendantes à la selle de leurs chevaux, les têtes des grafs et des barons du Danube[1]. Les plus grands malheurs arrivèrent aux Allemands dans les montagnes de la Cappadoce; le sultant d'Iconium avait brisé les batailles de lances pressées des Allemands; le soleil était trop brûlant, la terre trop stérile pour que la race germanique pût déployer les forces gigantesques de son corps, elle était épuisée; les Turcs d'Iconium les attaquèrent avec la per-

1 Dans les miniatures du moyen âge, où les Turcs sont reproduits, on les voit toujours emportant les têtes des chrétiens attachées à la selle de leurs chevaux. *Voyez* dans MONTFAUCON, *les Vitraux de Saint-Denis*, tom. 1er.

sistance des races tartares, et ces masses de fer furent abîmées sous le sable brûlant de l'Asie Mineure.

La nouvelle de cette triste défaite arriva sous les tentes des Français qui campaient autour de Nicée ; elle fit une douloureuse impression sans arrêter un instant la marche belliqueuse des pèlerins sous Louis VII ; cette noble troupe traversait des pays célèbres dans l'histoire du vieux paganisme et de l'Église chrétienne. En quittant Nicée, la ville des conciles, les Français saluaient le mont Olympe, où Jupiter et les dieux s'abreuvaient du nectar sur les tables couvertes de fleurs ; en descendant de la montagne divine, les chrétiens arrivèrent à Sardes, à Colosse, à Éphèse où les vieilles églises arborèrent la croix, lorsque saint Paul adressait de si éloquentes épîtres aux hommes de la foi primitive. Après on toucha les bords du Méandre que les poëtes ont chanté ; le Méandre, avec ses cygnes plus blancs que la neige, qui fendaient les eaux comme les voiles latines sur la Méditerranée. Là les Français vengèrent la race germanique par une victoire complète sur les Turcs d'Iconium ; les eaux du

Méandre furent rougies par le sang des infidèles [1]; Louis VII montra sa valeur prodigieuse dans ce combat corps à corps, armure contre armure; il faisait voler sa masse d'armes, ou il faisait briller son épée comme si c'était un léger bâton. Louis VII perça de sa main plus de cent Sarrazins, dignes exploits célébrés par *les chansons de Geste*. La route à travers ces montagnes était pénible et difficile; l'hiver arrivait, la neige couronnait tous les sommets où le Lycus bouillonne de rochers en rochers; l'armée des Francs traversa la Pamphylie, pays pauvre et montagneux; et comme il y avait de tristes contrées encore à parcourir [2], Louis VII, de l'avis de ses barons, résolut de s'embarquer dans le port d'Attalie, afin de se rapprocher d'Antioche : ce qui le détermina à cette résolution fut le triste échec qu'avaient éprouvé les Français par la faute du porte-oriflamme Geoffroi de Rancon, seigneur de

1 Comparez les *Gestes de Louis VII* (anonyme), et ODON DE DEUIL, liv. VI. Les Grecs désignent les Français souvent par l'expression Βρίττοι ou Βριτάννοι, ce qui devrait s'appliquer surtout aux Anglais. CINNAM, liv. Ier.

2 L'historien oriental Aboulféda est l'annaliste de ces événemens sous l'an de l'hégyre 343 (1148).

Taillebourg; il commandait l'avant-garde, et comme il s'était abrité avec Aliénor et les nobles châtelaines de France, s'esgayant et s'esbatant sous le frais ombrage d'un vallon, les Turcs fondirent sur les Français, et massacrèrent un bon nombre de chevaliers [1]. Voilà donc Louis VII embarqué pour Antioche sur de beaux navires aux vastes flancs, et bientôt les églises de la grande conquête de Bohémond sonnèrent à pleine volée pour annoncer l'arrivée du suzerain, des féodaux, et des hommes du haut lignage.

Quand, après une longue route semée de tristesse et de dangers, les pèlerins rencontraient une cité comme Antioche, qui pouvait résister au désir d'y fixer son séjour? Antioche était alors au pouvoir de Raymond de Poitiers, de la race méridionale, l'oncle d'Aliénor de Guienne, son beau parent du lignage d'Aquitaine; on venait de traverser de si affreux pays, de si misérables terres, et l'on arrivait au mois de mai dans la principauté d'Antioche, sur les bords fleuris de l'Oronte, dans ces bosquets

1 Odon de Deuil, liv. VII.

de Daphné que l'empereur Julien invoque pour raviver les forces éteintes du paganisme; on allait vivre au milieu d'une nature de jasmins, de roses et d'orangers, baignés par les flots argentés d'une eau murmurante, sous un magnifique ciel. La reine Aliénor trouvait à Antioche une cour plénière, des chevaliers, des tournois, de nobles châtelaines qui venaient vivre dans la joie des fêtes féodales[1]: Adèle, comtesse de Toulouse; Sibylle de Flandre; Berthe, comtesse de Blois; Maurille, comtesse de Roussy; toutes dignes d'exciter des joutes à fer émoulu et le bras courtois des chevaliers; Antioche voluptueuse appelait les jeux et l'amour; on se baignait dans l'Oronte, les essences les plus odorantes étaient prodiguées par des esclaves qui, selon les mœurs d'Orient, répandaient l'huile de rose de Damas sur les blondes et noires chevelures des dames de la Langue d'oc et de la Langue d'oil; les pieds des châtelaines foulaient les épais tapis de Perse; les repas les plus somptueux venaient

[1] Ici Guillaume de Tyr est fort curieux à consulter, parce qu'il a vécu au milieu des populations chrétiennes de la Palestine. *Voyez* liv. XVI.

distraire des jeux et des joutes; le vin de Chypre coulait à pleins bords dans les coupes d'améthyste ou d'émeraude; le doux sommeil dans les longues journées réparait les veilles du soir sous les orangers fleuris, à la face du ciel scintillant de mille étoiles, comme on le voit en Orient. Le comte Raymond, qui avait besoin de retenir Louis VII pour diriger les forces chrétiennes contre Édesse, multipliait les fêtes et les plaisirs pour gagner le cœur d'Aliénor de Guienne. Mais le massacre de Vitry-le-Brûlé avait jeté sur l'âme du roi une teinte sombre[1]; il avait besoin d'accomplir un pèlerinage à Jérusalem, parce que le sépulcre seul du Christ et le linceul sanglant de la passion pouvaient répondre à la douleur de son âme couverte de crêpe. Ainsi Louis VII voulait quitter Antioche; les distractions ne détournèrent point son cœur du saint but du pèlerinage, et ici la vie austère du roi franc se séparait encore des mœurs galantes et dissolues d'Aliénor, la noble fille

1 Odon de Deuil, le célèbre chroniqueur, rappelle souvent au roi le massacre de Vitry comme pour l'inviter à la pénitence. Ad ann. 1147-1148.

de la race méridionale! Quoi! quitter Antioche pour le stérile pays de la Palestine, visiter des sables, passer le Liban sur des chameaux solitaires, quand on avait l'Oronte ombragé et les doux parfums du rivage de la mer[1]? Raymond, prince d'Antioche, agissait sur l'esprit d'Aliénor sa nièce, et Louis VII éprouva presqu'une rupture avec Raymond. Rien ne détourna pourtant le pieux et royal pèlerin de son but de repentance! il s'embarqua pour Jérusalem; le sépulcre du Christ était sa pensée, il voulait visiter le temple, arroser de ses pleurs la grande tombe. L'âme triste et flétrie du pénitent pouvait-elle plaire à cette folle fille du Midi, à cette Aliénor de Guienne, qui s'enivrait de sensualisme dans Antioche? La reine, qui se réjouisssait au milieu des tournois et des devises, aurait-elle pris le bourdon et l'escarcelle de voyage à travers le désert? Aliénor laissait la tristesse au roi; Jérusalem ne devait avoir de charmes que pour une âme douloureusement affectée! Jérusalem avec ses

1 Comparez anonyme *Gest. Ludovic. VII*, DUCHESNE, tom. IV, ODON DE DEUIL, liv. VII, et GUILLAUME DE TYR, liv. XVI.

murailles, son tombeau vide, ses cérémonies lugubres, ressemblait à ces ciels grisâtres et mélancoliques qui ne plaisent qu'aux cœurs profondément frappés. Les existences joyeuses ne recherchent que le soleil réjouissant, les fêtes et les plaisirs ! Quand on porte avec soi une plaie profonde, on est importun à qui la vie sourit !

CHAPITRE LI.

RÉGENCE DE SUGER. — ADMINISTRATION DU ROYAUME FÉODAL.

Renonciation du comte de Nevers à la régence. — Suger seul régent. — Puissance des abbés. — Unité et hiérarchie monastique. — Saint-Denis en France. — Esprit des vassaux. — Suger et Eugène III. — Guerre féodale. — Rivalité. — Actes de la régence. — Lettres de Suger. — Exhortation pour le retour du roi.

1147 — 1148.

L'assemblée d'Étampes, où naguère flottaient unies les banderoles des chevaliers et les simples bannières des clercs, avait désigné une double régence pour le gouvernement du royaume pendant l'absence du roi, pèlerin en Palestine. Le comte de Nevers, le baron de

la féodalité, devait représenter les intérêts des hommes d'armes; Suger, l'abbé de Saint-Denis, était le symbole des clercs [1]. On trouvait ainsi le balancement des deux puissances, l'image des deux glaives, telle que le reproduisaient alors les légendes. Il arriva que, par un serrement de cœur, par une touchante et profonde tristesse, le comte de Nevers renonça tout à coup à la vie des armes. Quand le front se dépouillait de la chevelure bouclée, lorsque les rides se montraient à la face, comme les marques indélébiles de l'âge qui vient, les barons n'avaient d'autre vœu que la pénitence dans l'ermitage. Le comte de Nevers se jeta tout entier dans l'ordre de Saint-Bruno; il courut à la Chartreuse au sein de la montagne pour se consacrer au repentir. Ce silence du désert plaisait après l'épuisement d'une vie trop agitée. Quand le vent des passions a soufflé violemment sur les âmes, elles ont besoin de voir les années s'écouler dans les bruyères silencieuses [2].

1 Odon de Deuil, liv. 1er.

2 Comparez anonyme *Vie de Louis VII* (Duchesne, t. iv, et Odon de Deuil, liv. 1er).

Suger demeura donc seul chargé de l'administration du royaume; le clerc dominait, parce que l'époque était monastique et que la puissance de la crosse s'élevait au-dessus de l'épée et de la masse d'armes. La croisade avait tout empreint d'un caractère religieux, elle avait fortifié la puissance des hommes de méditation et de parole. C'était alors une tête immense qu'un abbé; les ordres se tenaient par tous les liens; on voyageait de monastère en monastère; la correspondance la plus intime faisait de toute l'Église un corps qui n'avait qu'une âme, qu'une seule vie, l'unité en un mot qu'on cherche en vain dans les sociétés modernes. Lorsque les besoins de la communauté exigeaient qu'un abbé se mît en marche pour un long voyage, il trouvait partout aide et protection; il visitait les solitudes sur la montagne, les riches manses dans la plaine; partout il était accueilli avec vénération. Suger, à l'époque où il visita Rome, coucha chaque soir dans une cellule de l'ordre de Saint-Benoît, depuis le Mont-Cassin jusque sur les Alpes et le Jura [1]. L'abbé d'un monastère était armé

1 Guillelmus de Saint-Denis, *Vita Sugerii*, lib. II.

de toute la force d'une grande hiérarchie dans l'Église ; il agissait avec le secours de cette milice couverte de bure qui sortait du peuple et parlait au peuple.

Le monastère dont Suger portait la mitre était celui de Saint-Denis en France, la vieille fondation religieuse des rois francs! Quelle immense renommée que celle de Saint-Denis! sa juridiction était vaste, l'abbaye avait fondé partout des colonies, on en trouvait même dans la Bourgogne qui payaient redevances au clocher de Saint-Denis ; il avait des peuples de serfs, des foires instituées dans sa banlieue, des fours banaux, des étangs empoissonnés de belles carpes. L'abbaye était un vaste gouvernement qui s'étendait à tout [1]. Que de fois j'ai parcouru avec bonheur ses antiques cartulaires! j'ai lu ses chroniques avec tout l'amour que m'inspirent les vieux âges et les beaux manuscrits en vélin des siècles passés : j'ai joie à vous voir, chartres parcheminées avec vos lettres gothiques enluminées d'or et de bleu

1 L'histoire du monastère de Saint-Denis a été écrite par dom Félibien (*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, Paris, 1706).

céleste; et vous encore, naïves chroniques de Saint-Denis en France avec vos *incidences*, pieux épisodes que le chroniqueur ajoute avec sa consciencieuse vérité aux annales du monastère. Qu'elles sont belles et réjouissantes vos miniatures où apparaissent mille oiseaux bizarres : le chien à la queue pendante, le renard (le matois Isengrin) du moyen âge et des fabliaux des trouvères, le petit oiseau chatoyant, le hibou à l'œil rond et fixe; puis, sur les beaux parchemins enluminés, le monastère avec ses tours surmontées de la Vierge : mille figures étranges et fantastiques sont semées d'or, de bleu céleste, et de ce rouge carmin que nul ne peut imiter[1]. Là j'aperçois le religieux aux couleurs pâles de jeûne, l'œil fixe, les doigts raides, et la physionomie tellement vivante, qu'on dirait que la parole coule goutte à goutte de ses lèvres vermillonnées. Ici c'est l'empereur Charles avec sa barbe longue et bleuâtre, tenant la boule du monde en sa main, image du roi David. Plus loin

1 Il y a eu bon nombre d'éditions des *Chroniques de Saint-Denis*. MM. P. Pâris et Terrebasse en ont tout récemment publié des éditions fort exactes. Paris et Lyon, 1837.

c'est un pieux évêque qui processionne devant des bourgeois dévotement agenouillés; et ce paysage de maisons détachées et lointaines avec ses naïves règles de la peinture que l'école a gardées jusqu'au quinzième siècle; car je les aime aussi ces lignes primitives de la perspective grossière, ces foules groupées et plaquées sur un fond bleu, ces arbres si loin, si loin, puis se rapprochant comme s'ils venaient à vous, tant ils se détachent! règle de perspective que le grand Sanzio a conservée plus d'une fois dans ses divines peintures pour relever ses vierges célestes. Je les aime ces bergers de la nativité qui descendent de la montagne, ces anges qui apparaissent sous le ciel pur avec leurs trompettes retentissantes; et tout cela les chroniques de Saint-Denis parcheminées nous le reproduisent dans leurs belles enluminures. Je les ai sous les yeux sans pouvoir détacher mes pensées des générations qui dorment au sépulcre et se reproduisent ainsi dans les monumens impérissables des arts[1].

1 La bibliothèque royale possède plusieurs beaux mss. en vélin de la *Chronique de Saint-Denis*. *Voyez* le catalogue des mss.

La puissance des abbés de Saint-Denis devait donc être grande sur la société du moyen âge; chevaliers, dames et varlets parlaient de la sainte abbaye dont les actes servaient de règles; elle était connue des extrémités du monde chrétien, et l'on venait de bien loin pour la voir. Rien d'étonnant que Suger exerçât dès lors une absolue puissance, revêtu comme il l'était de la chape et de la mitre de Saint-Denis, la cathédrale des sépultures. Cette autorité était bien nécessaire, car le départ de Louis VII avait jeté de la fermentation parmi quelques vassaux de la couronne. La croisade avait sans doute attiré en Orient la multitude belliqueuse de la féodalité; les races franque et germanique avaient pris la croix du pèlerinage avec ardeur; mais il restait encore sur le sol des élémens d'un sourd et profond mécontentement[1]; la féodalité était blessée de la régence de Suger. Quoi! un simple abbé gouvernait le royaume! n'était-ce pas là un dédain pour les hommes d'Orient? ne fallait-il pas profiter de cette circonstance pour se soulever? n'y avait-il pas les

1 GUILLELMUS, *Vita Sugerii*. Anonyme, *Vie de Louis VII* (DUCHESNE, tom. IV).

Anglais et les Normands prêts à donner la main aux barons du royaume[1]?

Heureusement pour le roi Louis VII et la régence de Suger, la plus effroyable division agitait la Normandie, l'Angleterre et l'Anjou : que pouvait le roi d'Angleterre, Étienne, lorsque les Écossais envahissaient ses terres, et que la reine Mathilde, glorieuse héroïne, préparait le règne des Angevins et des Plantagenets. Ensuite la prise de la croix était une garantie pour le royaume ; quand un roi se faisait pèlerin, nul n'osait toucher ses terres, car il y avait contre le relaps et le mécréant la peine de l'excommunication. Il pouvait bien s'élever quelques violateurs de cette trêve, mais il était toujours facile de les comprimer; la tâche de Suger fut donc plus facile qu'on ne le croit; il avait pour lui la puissante parole de saint Bernard et le pouvoir incontesté du pape Eugène III. Il faut voir avec quelle supériorité saint Bernard traite Suger, sa parole est sou-

1 Je n'ai pas besoin de répéter que les éloges académiques de Suger, tout empreints de l'esprit de rhétorique, ne contiennent aucun fait nouveau. Je préfère l'humble ouvrage contemporain du frère Guillaume de Saint-Denis.

vent dure envers lui, il le mène dans les voies qu'il lui indique, il le pousse avec fermeté sans lui permettre de s'arrêter dans la mission de gouverner le royaume et de réprimer les passions des vassaux[1]. C'est saint Bernard qui réforme le monastère de Saint-Denis, il lui impose des règles austères, et en même temps Eugène III prête à Suger l'appui de la puissance pontificale; ce sont continuellement des conseils et des bulles sévères contre les rebelles pour les soumettre au pouvoir de l'abbé; on ne peut pas insulter les terres des pèlerins, la main doit se dessécher en présence d'un tel attentat. Dans un solennel concile où assistèrent mille évêques et abbés, Eugène III proclama la trève de Dieu; le roi était absent, et les chrétiens combattaient pour le saint sépulcre! Ce pape défend les joutes et tournois et toutes les habitudes guerrières; ceux-là seraient privés de la sépulture; tout devait être suspendu, même les procès, pour la possession de la terre[2].

1 *Epistol. sanct. Bernardi*, LXXVIII. Consultez toujours dom Félibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, pag. 52 et suiv.

2 Tenu à Reims en 1148. *Collect. concil.* LABBE, tom. VI.

Ces secours du pape Eugène III et de saint Bernard furent bien utiles à l'administration de Suger; elle ne fut plus dès lors qu'une sorte de gestion de deniers et de bons approvisionnemens pour le domaine. Suger est tracassier et processif, il ne passe pas une journée sans intenter une instance, sans revendiquer un fief, une manse; il lève des deniers de droite et de gauche, c'est l'esprit de la cléricature, la chicane qui se révèle; son administration est étroite et parcimonieuse; elle ne se rattache en rien aux larges pensées de saint Bernard. L'abbé de Saint-Denis avait grandement besoin d'argent! Louis VII lui fait d'incessantes demandes; dès qu'il arrive sur les frontières de la Hongrie, le roi écrit au régent: « J'ai été bien accueilli, mais j'ai mis beaucoup de deniers en dehors de mon escarcelle, envoyez-moi le plus de marcs que vous pourrez[1]. » Maintenant le voici à Constantinople, il écrit une seconde lettre à Suger, il lui parle de ses fatigues, de ses périls, et il finit par cette im-

1 *Epistolæ historicæ quæ ad res Ludovici Grossi, et ejus filii Ludovici Junioris regum illustrandas pertinent* (DUCHESNE, tom. IV, pag. 444-556).

périeuse et laconique demande : « Envoyez-moi quelques sommes de deniers, je n'en puis plus [1]. » D'Antioche, Louis VII adresse trois lettres au vénérable abbé régent du royaume, et il répète toujours ses paroles quêteuses dans la croisade : il a été obligé d'emprunter aux templiers, et il ne voudrait pas leur devoir de si fortes sommes; il prie donc le vénérable abbé de les rembourser; autrement, comment pourra-t-il marcher dans les voies de Dieu? il a tant dépensé en Palestine pour la sainte cause. Afin de répondre aux instantes prières de Louis VII, le régent du royaume multiplie les impôts, pressure les communes, les villes et les détenteurs des biens du domaine; il demande à chacun ce qu'il doit au fisc, il ménage les ressources, les fiefs, d'une manière parcimonieuse; et cette administration de Suger excite des plaintes, soulève des remontrances de la féodalité, des abbayes et des communaux; il ne donne plus aucune terre aux barons, il ne délègue plus aucune puissance, il prend l'argent de toutes mains pour les besoins du roi;

1 DUCHESNE, pag. 499.

une telle administration prépare des difficultés nouvelles; tantôt c'est un péage qui est augmenté, tantôt un droit sur les fours banaux et les moulins. Suger est peu favorable aux communes, à moins qu'elles ne se rachètent en bons deniers. On ne trouve qu'une chartre d'émancipation sous sa régence[1]; l'esprit qu'il avait apporté dans l'administration de Saint-Denis, il le conserve pour la gestion des affaires royales. S'il est habile et fort, c'est dans la compression de toutes les révoltes qui peuvent menacer la couronne; il est en rapport avec saint Bernard et Eugène III. Saint Bernard est pour lui la grande parole qui domine les peuples; une épître de l'abbé de Clairvaux suffit pour imposer à Suger les lois impératives de sa conduite politique. Eugène III le seconde avec tout l'ascendant que donnait l'unité pontificale; le royaume est ainsi garanti par la parole et la force d'unité; quiconque ose porter la main sur les domaines du pèlerin royal est aussitôt frappé d'excommunication; un féodal

1 C'est la confirmation de la commune de Mantes; les communaux sont qualifiés de pairs (*Collect. du Louvre*, tom. XI, pag. 197).

a-t-il la hardiesse de lever sa bannière contre le roi? Suger marche contre lui en vertu des bulles qui garantissent les terres du pèlerin, et presque toujours il dompte cette puissance hautaine, il abat les tours élevées, il brise les créneaux; si c'est une commune qui se soulève, le régent comprime les bourgeois avec le secours des abbés et des comtes [1].

Une fermentation sourde et profonde se fait néanmoins sentir; un grand nombre de barons s'en revenaient de la Terre-Sainte; ils n'avaient pas été contens de la conduite de leur sire; les uns l'avaient vu s'embarquer en murmurant dans le port d'Attalie pour Antioche; les autres l'avaient quitté en Syrie même; de longues plaintes étaient portées contre Louis VII; les féodaux voulaient abandonner le suzerain qui n'avait pas su les conduire dans une expédition glorieuse [2]. Cette agitation des esprits à peine calmée, Suger écrit à Louis VII pour

1 Guillaume, liv. II et III; dom Félibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*. Il existe une vie fort développée de Suger en trois volumes in-12; elle est attribuée à dom Gervaise.

2 Comparez Odon de Deuil, ad ann. 1148, et anonyme, *Vie de Louis VII* (Duchesne, tom. IV).

l'engager à revenir au plus tôt dans ses domaines : « Les perturbateurs du repos public, lui dit-il, sont de retour, tandis qu'obligé de défendre vos sujets vous demeurez dans une terre étrangère : à quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi les brebis qui vous sont confiées à la merci des loups? comment pouvez-vous vous dissimuler le péril dont les ravisseurs qui vous ont devancé menacent vos États? Non, il ne vous est pas permis de vous tenir plus longtemps éloigné de nous. Tout réclame ici votre présence. Nous supplions donc votre altesse, nous exhortons votre piété, nous interpellons la bonté de votre cœur, enfin nous vous conjurons, par la foi qui lie réciproquement le prince et les sujets, de ne pas prolonger votre séjour en Syrie au delà des fêtes de Pâques, de peur qu'un plus long délai ne vous rende coupable aux yeux du Seigneur d'avoir manqué au serment que vous avez fait en recevant la couronne. Pour nous, impatiens de vous revoir, nous vous attendons comme un ange de Dieu. Vous aurez lieu, je pense, d'être satisfait de notre conduite [1]. Nous

1 SUGER, *Epistol.* LVII.

avons remis entre les mains des chevaliers du Temple l'argent que nous avions résolu de vous envoyer; nous avons de plus remboursé au comte de Vermandois les trois mille livres qu'il nous avait prêtées pour votre service. Votre terre et vos hommes jouissent quant à présent d'une heureuse paix; nous réservons pour votre retour les reliefs des fiefs mouvans de vous, les tailles et les provisions de bouche que nous levons sur vos domaines; vous trouverez vos maisons et vos palais en bon état, par le soin que nous avons pris d'en faire les réparations. Me voilà présentement sur le déclin de l'âge, mais j'ose croire que les occupations où je me suis engagé par l'amour de Dieu et par attachement pour votre personne, sans aucun retour sur moi-même, ont beaucoup avancé ma vieillesse. A l'égard de la reine votre épouse, je suis d'avis que vous dissimuliez le mécontentement qu'elle vous cause jusqu'à ce que, rendu en vos États, vous puissiez tranquillement délibérer sur cela et sur d'autres objets [1]. »

1 SUGER, *Epistol.* LVII. Les bénédictins ont consacré un long article à Suger (*Hist. littér. de France*, tom. XII).

On voit ici le bon ménager, le ministre fidèle gardien des fiefs du roi. Suger appelle de tous ses vœux le retour de Louis VII; ses conseils sont graves, le faix de l'administration du royaume lui pèse, il n'en peut plus. L'absence du suzerain avait réveillé bien des espérances; un parti de féodaux considérables entourait Robert de Dreux, frère du roi, qui avait quitté la Palestine fort mécontent. Les barons altiers souffraient avec impatience un sire pénitent comme Louis VII, et un ministre clerc comme l'abbé de Saint-Denis. Pourquoi n'élèverait-on pas à la couronne Robert, comte de Dreux [1], le propre frère du roi? Vaillant féodal, celui-là pourrait satisfaire les hommes d'armes, leur répartir les fiefs et ne point pressurer les vassaux, comme le faisait le vieil avare de Saint-Denis. Suger consulte sur ce point saint Bernard : que faut-il faire? quelle résolution prendre pour résister à ce soulèvement des vassaux? L'abbé de Clairvaux lui conseille de préparer un concile ou assemblée, afin de consolider le lien monarchique; Suger écrit

1 Guillelmus, *Vita Sugerii*. Odon de Deuil, 1148.

au puissant orateur : « Mon frère, j'ai fixé l'assemblée à Soissons. » — « Je vous en félicite », répond saint Bernard; et aussitôt des épîtres partent pour tous les évêques et les vassaux, afin qu'ils se rendent à Soissons [1].

Suger développe une grande activité; il s'assure la fidélité incertaine de quelques vassaux importans, et surtout de Geoffroy, comte d'Anjou. Dans l'assemblée de Soissons, l'abbé de Saint-Denis fait renouveler le serment féodal à Louis VII : serait-il bien d'abandonner un royal pèlerin [2]? la guerre sainte ne couvre-t-elle pas de son égide même les plus faibles, les femmes, les veuves, les absens? comment laisserait-on sans protection le suzerain qui combat pour une sainte cause? La royauté triomphe dans l'assemblée de Soissons, et l'abbé de Saint-Denis n'a pas de repos qu'il n'apprenne le retour du roi : « Revenez! revenez! » écrit-il sans cesse, et il reçoit enfin

1 Il subsiste encore une lettre de convocation écrite par Suger à l'archevêque de Reims qu'il appelle : *Tanquam pretiosam de capite coronæ regni gemmam.*

2 Suger félicite aussi le comte d'Anjou qui a plus de zèle que si le roi était présent : *Et multò diligentiùs quàm si rex præsens adesset.*

une chartre revêtue du scel du roi : « Je te remercie, illustre abbé, dit le suzerain, de ton zèle désintéressé; je serai promptement auprès de toi; surveille mes ennemis; Baudouin, mon chancelier, me précède; il m'a été fidèle et le sera comme un aide digne de ta foi[1]. » Ce fut à la fin de l'assemblée de Soissons que l'abbé de Saint-Denis récita l'épître du roi sur son prochain retour, et les vassaux attendirent leur suzerain pour célébrer avec lui les cours plénières. Il y avait si longtemps que son absence se prolongeait, et que le palais de Paris en l'Ile était vide!

1 *Epistol. Ludovic. VII* (DUCHESNE, tom. IV).

CHAPITRE LII.

DÉPART D'ORIENT. — DIVORCE DE LOUIS VII ET D'ALIÉNOR DE GUIENNE.

Mauvaises mœurs des Francs en Palestine. — Aliénor de Guienne et les nobles dames à Antioche. — Sombre caractère de Louis VII. — Récit des chroniques franques sur les amours d'Aliénor. — Départ du roi. — Visite à Rome. — Question du divorce. — Lignage et parenté. — Les barons francs triomphent. — Renvoi d'Aliénor.

1148 — 1152.

Les colonies d'Orient offraient à l'esprit austère et maladif de Louis VII un affligeant spectacle de dissolution. Que devait dire le roi pieux comme un cénobite, à l'aspect de la cour de Raymond d'Antioche? Le mélange des mœurs orientales et de l'esprit léger de la chevalerie de

France, la douceur du climat, jointe à la galanterie des barons, avaient produit une corruption profonde [1]. Ces têtes ardentes de chevalerie, transportées sous un soleil brûlant, éprouvaient toutes les passions du corps et du cœur; il régnait une vie libertine, une mollesse de coutumes bien capable de froisser et d'indigner l'âme flétrie et pieuse d'un monarque pèlerin aussi sévère que le triste Louis VII, repentant des massacres de Vitry. Quand on veut connaître les habitudes mauvaises d'un peuple, il faut parcourir ses lois pénales, et le plus sincère tableau qu'on puisse trouver des mœurs épouvantables des pèlerins francs en Palestine, se rencontre dans les dispositions du concile de Naplouse, assemblée religieuse et politique tenue sous le patriarche Guaramond [2]. On frissonne à l'aspect de ce désordre, car la dureté du châtiment indique la fréquence du délit qu'on veut réprimer : l'adultère est le

1 Guillaume de Tyr est l'historien le plus sévère sur les mœurs dissolues de l'Orient. *Voyez* liv. XVI.

2 Ce concile de discipline se trouve dans BARONIUS, ad ann. 1120; et Guillaume de Tyr en a rapporté les dispositions expresses, liv. XII, chap. XIII.

crime le plus habituel dans la Palestine, et la mort était infligée à l'épouse qui s'oubliait sur cette terre où le Christ même avait demandé aux anciens de la loi pour la femme adultère, « que celui qui n'avait pas péché lui jetât la première pierre. » Si le chrétien osait imiter les mœurs affreuses de Sodome et les désordres des patriciens et des esclaves sous les palais de marbre de Rome, il devait être brûlé[1]; l'amour sensuel avec une Sarrasine était frappé de la fatale peine qui flétrit Abélard[2]; et si une chrétienne se livrait à un fils de l'ardente race de Palestine, elle devait être fustigée nue sur la place publique[3]. Le concile de Naplouse, dans ses dispositions nombreuses, prévoit toutes les faiblesses humaines, et les proscrit comme des crimes par des peines terribles; preuve évidente qu'il était besoin d'arrêter ces entraînans appétits des sens sous un tel ciel; car c'est dans une société corrompue que les peines sont implacables. Tarse,

1 *Tam faciens, quam patiens* (dit le concile).

2 Le concile se sert de deux expressions, *emasculetur, extestificabitur.*

3 Canon XIV.

Antioche, Tripoli n'étaient-elles pas des cités de plaisir et de dissipation? C'étaient toujours fêtes et cours plénières quand la trompette retentissante n'appelait pas les chrétiens au combat pour la foi [1].

Au milieu des séductions brillantes d'Antioche, la reine Aliénor avait d'abord refusé de suivre Louis VII dans son voyage de Palestine; elle était si heureuse, la gaie Angevine, au milieu de ces fêtes et de ces plaisirs, alors que Sibylle de Flandre, Maurille de Roussy, les comtesses de Toulouse et de Blois, et la duchesse de Bouillon prenaient leurs distractions et passe-temps dans les nobles jeux de chevalerie! Pourquoi l'entraîner en dehors de de ces belles joutes d'Antioche et de ces bains parfumés de rose? Cependant le sévère Louis VII avait ordonné à Aliénor de le suivre; il l'avait arrachée à la cour de Raymond, et la reine vint joindre le royal pèlerin dans la cité de Jérusalem, mais avec un mauvais vouloir dont chacun s'aperçut bien sous la tente [2].

Toute la chevalerie était en armes; les Hospi-

1 Guillaume de Tyr, liv. xii, chap. xiii.
2 Guillaume de Tyr, liv. xvi.

taliers et les Templiers tiraient le glaive du fourreau pour aller dans une expédition lointaine; il n'était plus qu'un cri dans les rangs pressés de la chevalerie; on allait marcher sur Damas, la ville aux beaux vergers [1], qui s'étendait jusque sur l'Anti-Liban. Là se firent des exploits d'une grande renommée; l'empereur Conrad, comme les grands barons de Charlemagne, pourfendit d'un coup de son épée un Sarrasin gigantesque qui ressemblait à une tour; Louis VII fut digne de son nom de suzerain des Francs; il portait des coups de masse d'armes à ce point de briser les casques et les cuirasses : Damas se racheta par des présens secrets. Déjà commençaient à se manifester les jalousies profondes entre la chevalerie d'Occident et les barons établis en Terre-Sainte; il n'y avait plus cette noble fraternité des premiers jours de la croisade [2]. Les barons de Palestine craignaient que les chevaliers d'Occident ne prissent trop de

1 Le siége de Damas est longuement raconté dans le *Gesta Ludovici VII*, et dans Guillaume de Tyr, liv. x, § 13.

2 Les chroniques orientales présentent un grand intérêt pour le siége de Damas. On peut comparer la *Chronique syriaque* d'Aboulfarage, 1148; Aboulfeda, an de l'hégyre 543, et Ibn Alatyr, *ibid.*

goût pour leurs fiefs, et qu'ils ne devinssent ainsi les possesseurs des domaines dans les cités de la Syrie; ils les appelaient à leur aide quand ils craignaient l'invasion; mais une fois à l'abri des armées sarrasinoises, ils étaient impatiens de les voir s'éloigner de Palestine. Il y eut donc une certaine manifestation de joie lorsque, parmi les Francs établis en Orient, Louis VII annonça son départ et la fin de son pèlerinage [1]. Le roi de France fit un marché avec les Génois et les Pisans pour le passage; il préféra la traversée de mer : qui aurait pu lutter de force et de grandeur maritime avec ces républiques d'Italie, puissantes de leurs mille galères pavoisées? Le retour par la voie de terre offrait des périls inouïs; en s'embarquant au port d'Acre, on pouvait être rendu en quelques jours dans l'île de Chypre, et de là dans la Sicile. Le roi ne voulait pas s'exposer aux humiliations que Conrad avait éprouvées à Constantinople; Louis VII s'était montré vaillant et fort en Palestine, mais il en revenait sans armée, sans ressources, comme un pauvre

1 *Gesta Ludovici VII*, ad ann 1148.

pèlerin; mieux valait donc faire un bon marché d'argent avec les Italiens pour être transporté sur-le-champ en Europe par la voie de mer, si facile.

Lorsque les voiles latines des galères furent livrées aux vents, les barons remarquèrent qu'Aliénor ne s'embarqua pas sur le même navire que Louis VII; la reine suivait la galère royale à l'étendard pisan, mais sur un petit bâtiment à part; elle vivait déjà séparée du mari qu'elle n'avait jamais aimé[1]. De vives querelles s'étaient manifestées en Palestine entre le roi et la reine; Louis VII avait violemment entraîné Aliénor d'Antioche à Jérusalem, et jamais l'altière et joyeuse princesse n'avait pardonné cette contrainte. Si nous croyons les chroniques franques et normandes, haineuses contre la race méridionale, il se serait passé des faits étranges dans la conduite de la reine; cette folle fille du Midi, selon Mathieu Pâris, l'austère chroniqueur de la race normande, «cette folle fille s'était diffamée par l'adultère avec un infidèle fils du diable[2].»

1 Guillaume de Tyr, liv. xvi, chap. xxvii.

2 *Eodem anno celebratum est divortium inter Ludovicum*,

Le moine franc Albéric dit : « Que l'incontinence de cette femme fut publique, et qu'elle se conduisit, non comme une reine, mais comme une fille commune[1] »; et la chronique de Sens ajoute : « Que pendant son voyage en Palestine, Aliénor voulut quitter le roi pour suivre un Turc, et c'est ce qui détermina Louis VII à la ramener violemment dans son royaume[2]. » Ces témoignages, tous émanés des chroniqueurs de la race du Nord, sont peut-être empreints de la vive partialité qui séparait deux populations jalouses : des divisions profondes partageaient toujours les deux races; Aliénor de Guienne avait été reçue avec le même sentiment de répugnance que Constance, lors du mariage avec le roi Robert; jamais son origine ne fut pardonnée! on dési-

regem Francorum, et Alienoram, reginam suam, propterea quod diffamata esset de adulterio, etiam cum infideli, et qui degenere fuit diaboli. Erat ei consanguinea in quarto gradu. MATH. Paris, ad ann. 1151, pag. 59. Ex edit. Paris. an 1644.

1 *Hanc (Alienoram) reliquit rex Ludovicus, propter incontinentiam ipsius mulieris, quæ non ut regina se habebat, sed ferè se communem exhibebat.* ALBERICI, *Chronic.* ad ann. 1152, pag. 322.

2 *Chroniq. Suenonens. Besli*, preuve de l'histoire des comtes de Poitou, pag. 495.

rait son divorce : Aliénor fut-elle coupable en Palestine, sous un ciel si chaud, aux bords enchantés de l'Oronte, ou bien fut-elle seulement distraite par cette cour d'Antioche sous les frais ombrages, les ruisseaux murmurant aux pieds et le beau soleil sur la tête? La vie triste et chagrine du roi, cette contrition de pèlerin qui en faisait plutôt un moine qu'un prince de chevalerie, tout cela put dégoûter Aliénor et la séparer de Louis VII par une répugnance invincible; il n'y a que quelques âmes d'élite qui comprennent les profondes douleurs et les empreintes qu'elles laissent sur l'existence; quand une vie porte sa croix, qui veut consentir à la partager et à la suivre? La reine avait de trop vives distractions pour s'occuper de repentance et des pleurs versés dans le saint voyage au tombeau!

En s'embarquant à Acre, on remarqua donc que Louis VII ne montait pas le même vaisseau qu'Aliénor; elle le suivait dans une galère de Pise et de Gênes, et le roi ne voulait plus la voir, alors même qu'elle se montrait sur le pont du vaisseau. Louis VII débarqua en Sicile, d'où il écrivit à Suger pour lui annoncer

son prochain retour; puis, traversant la Calabre, les monts agrestes et parfumés qui s'étendent depuis Tarente jusqu'à Naples, il visita Rome[1], la ville sainte; il y fut accueilli par le pape avec une haute distinction, comme le défenseur de l'Église : à Rome, le roi de France fut glorifié. L'abbé de Saint-Denis lui avait écrit l'agitation et les troubles occasionnés par les féodaux, et comme il lui disait les sinistres projets qu'avaient les barons de briser sa couronne et son sceptre[2], Louis VII se mit sous la protection du pape; il obtint toutes les immunités des pèlerins, sa terre fut placée sous les priviléges des croisés; tout baron infracteur des droits de la couronne fut frappé de l'inflexible excommunication, et ses fiefs durent être mis en interdit. Ces peines violentes, lancées contre les rebelles, étaient de nature à arrêter les féodaux qui auraient voulu méconnaître la puissance royale.

Louis VII laissa Aliénor malade en Sicile; on la disait enceinte; et plus que jamais décidé

1 *Gesta Ludovici VII.*

2 SUGER, *Epistol.* LXXXIX-XCIV-XCVI. DUCHESNE, tom. IV, pag. 524-525.

à demander son divorce, le roi consulta le pape sur la question de la parenté. On avait fouillé la généalogie des lignages, et on avait trouvé que le roi et Aliénor étaient unis au degré prohibé, d'après le droit canon[1]. C'était une cause de nullité radicale que la parenté jusqu'au huitième degré; le mariage était alors considéré comme incestueux; le pape conseilla au roi ce divorce, qui n'était pas seulement une affaire personnelle, mais encore une question de race; on se rappelle avec quel enthousiasme Louis VII partit afin de quérir sa jeune fiancée quand elle quitta la Guienne et Bordeaux sa capitale; comme le roi Robert pour Constance, il s'était épris de cette enfant du Midi qui arrivait avec sa cour joyeuse, ses troubadours, ses chanteurs, ses baladins. Cette cour magnifique et légère avait vivement excité la colère et le mépris des clercs et des barons du Nord; les chroniqueurs des monastères de la France et de Normandie avaient plus d'une fois exprimé leur haine contre Aliénor, et une

1 Continat. d'Aymoin, liv. v, chap. iv. *Gesta Ludovici VII*, chap. xxix. L'abbé de Camps et M. de Fontanieu se sont faits les champions de la vertu de la reine Aliénor, tom. xi et xii.

des causes qui avaient le plus servi l'agitation du royaume, fut évidemment le mariage de Louis VII et son pèlerinage intime avec Aliénor; la présence et la domination de cette reine excitaient la plus vive opposition. Le divorce était tant désiré dans les châtellenies de la France, de la Champagne et de la Normandie! la race du Midi, aux noirs cheveux, était insuportable aux barons qui habitaient les bords de la Seine, de la Meuse et du Rhin; les femmes du Midi n'avaient-elles pas des vêtemens courts, des manières légères et moqueuses? Quand Louis VII exprima le désir d'un divorce, il fut secondé par tous ses vassaux de la Langue d'oil[1]; ce fut une satisfaction que le roi leur donnait; il devint populaire quand il leur eut sacrifié la jeune Aliénor de Guienne, la souveraine de Bordeaux.

Dans ce but, Louis VII fixa une grande assemblée à Beaugency; il s'agissait de prononcer la nullité de mariage à cause de parenté; Aliénor ne mit aucun obstacle à la poursuite que le roi faisait devant les clercs; la folle femme

1 Guillaume de Neubrige, *Chronic.* 1149.

répétait sans cesse qu'elle avait cru épouser un roi et non pas un moine [1]; elle n'avait pas compris que les entrailles du monarque se brisaient de douleur au souvenir du sang versé au siége de Vitry; il n'y avait plus rien de gai dans cette âme abandonnée, et le séjour d'Antioche, les conseils de Raymond avaient laissé dans le cœur d'Aliénor d'ineffaçables traces. Ce fut une grave assemblée que celle de Beaugency; on y vit siéger les archevêques mitrés, les barons couverts de leur hermine, et quand la demande du roi eut été écoutée, les clercs examinèrent la généalogie [2]; il se trouva que Robert, duc de Bourgogne,

1 Comparez le continuateur d'Aymoin, liv. v, chap. iv, *Gesta Ludovici VII*, chap. xxix, Duchesne, t. iv, pag. 374 et 411.

2 Voici l'arbre généalogique dressé pour le divorce. On voit que la parenté était très-éloignée.

Robert, roi de France.

Henri Ier,	Robert, duc de Bourgogne.
Philippe Ier,	Hildegarde, femme de Guillaume VII d'Aquitaine.
Louis VI,	Guillaume VIII.
Louis VII,	Guillaume IX.
	Aliénor.

frère de Henri Ier, avait eu pour fille Hildegarde, laquelle épousa Guillaume VII, duc d'Aquitaine; un fils naquit de cette union, et se trouvait par conséquent cousin de Louis VII; Aliénor était parente au septième degré dans le lignage, et cela suffit pour la nullité du mariage : le divorce n'était au reste que la séparation de deux races personnifiées.

Les archevêques prononcèrent d'une voix solennelle qu'il n'y avait plus aucun lien entre Aliénor et Louis VII; tout cela se fit froidement, sans regrets et sans retour. La belle suzeraine d'Aquitaine recouvra ses riches États des mains du chancelier royal; elle reprit ainsi les magnifiques fiefs de ses aïeux, et avec la Guienne la Gascogne, le comté de Poitou, et presque toutes les terres au delà de la Loire. La race des barons francs fut satisfaite; la haine put se manifester; la fille du Midi s'éloigna des cours plénières du Nord, pour habiter de nouveau ses belles châtellenies de Poitiers et de Bordeaux sur la Garonne; elle eut ses banderoles flottant de nouveau sur les plus hautes tours de la Langue d'oc, et la monarchie, qui avait tant acquis par le mariage d'Aliénor et de

Louis VII, se vit réduite au plus triste morcellement par le divorce [1]. Ce fut ici encore une réaction de races contre races; on l'avait tentée sous Robert contre Constance, on l'accomplit sous Louis VII contre Aliénor.

Ces terres plantureuses, ces belles seigneuries d'Aquitaine, du Poitou, du Limousin, dans quelles mains allaient-elles tomber? Les dignes barons de haute race ne manqueraient point pour époux à Aliénor : qui pouvait ne pas souhaiter un si bel héritage, un si magnifique patrimoine, un fleuron si éclatant pour la couronne? le duché d'Aquitaine comprenait la plus riche partie des Gaules. Toute la chevalerie méridionale s'offrit à Aliénor; elle choisit parmi eux un époux de la race poitevine, Henri, fils de Mathilde et de Geoffroi, comte d'Anjou et duc de Normandie. Il y avait là conformité de mœurs, d'origine et de sang. Henri était gai, magnifique, comme il le fut depuis roi d'Angleterre; il aimait les

1 Ce morcellement inquiète à peine les chroniqueurs francs; ils sont trop heureux de voir la reine méridionale s'éloigner d'eux et des cours plénières du Parisis. *Voyez Gesta Ludovici VII.*

troubadours et encourageait les chants de Geste dans les batailles. A seize ans il avait hérité du duché de Normandie, à vingt du comté d'Anjou, et le nom de Plantagenet rayonnait sur son front et sur le blason de ses armes[1]. Son mariage avec Aliénor en faisait le plus puissant vassal de la couronne; il réunissait sous son bâton de duc et de comte toute la race méridionale; puis enfin la Normandie, soumise au comté d'Anjou; et bientôt Henri, élevé à la couronne d'Angleterre, devait devenir le plus formidable rival de Louis VII et de ses successeurs. Les haines de races pouvaient librement se manifester : la Guienne devait fournir les bons archers à l'armée anglaise; la Normandie la pesante cavalerie, avec ses coursiers au beau poitrail, à la forte encolure; les Poitevins étaient bons tireurs d'arc; les Gascons serraient leurs rangs dans la montagne ou bondissaient de rocher en rocher! Le divorce d'Aliénor et de Louis VII allait donner tous ces auxiliaires à la race

1 *Chroniq. de Normandie*, et BROMPTON dans la *Collect. des historiens anglais*, pag. 1043.

anglaise et saxonne[1]; ce fut moins un acte de jalousie domestique qu'une répugnance des barons francs, qui craignaient de voir envahir les cours plénières par les hommes du Poitou, de l'Anjou et de la Gascogne; les antipathies étaient si vivaces, les haines si profondes! Les barons n'avaient pas une politique assez raffinée pour envisager les conséquences du divorce; ils n'y voyaient qu'un seul résultat: ils pouvaient dire que les méridionaux ne seraient plus les maîtres de la cour de leur suzeraine, et c'était pour eux un triomphe. Tous ces hommes aux habits courts, à la chevelure noire, au teint bruni, à la mine rieuse, ne viendraient plus insulter la noble race des sévères et hauts barons de France, la Langue d'oc devait rester séparée de la Langue d'oil, les histrions demeureraient éloignés des clercs austères; la gaie science d'amour ne viendrait plus dominer les épopées et les graves chants de Geste.

Le divorce d'Aliénor et de Lous VII fut

1 Une étude curieuse serait l'histoire militaire des races par les rôles féodaux qui existent encore dans les cartulaires. *Voyez* l'abbé DE CAMPS, *Cartul. de Louis VII.*

ainsi comme le symbolisme de la haine des deux races; Aliénor la Poitevine épousa un Angevin; ce qui était de la race méridionale demeurait avec son caractère indélébile d'origine. Aliénor se montra une suzeraine digne de son beau duché; elle se retira dans le grand fief d'Aquitaine; elle affranchit ses sujets des mauvaises coutumes, et le vieux code de la mer, les *lois d'Oléron*[1], furent son ouvrage. Aliénor, en visitant l'Orient, avait étudié les *basiliques* des empereurs, les lois de Rhodes; et de retour en sa bonne ville de Bordeaux, la suzeraine promulgua les lois d'Oléron, les grandes coutumes de la mer!

1 SELDEN, *Mare clausum*, soutient que les lois d'Oléron sont anglaises, liv. II, chap. IV. M. de Pastoret a fort bien établi qu'Aliénor a rédigé ces lois. *Continuat. Hist. littér.*, tom. XIII, pag. 96, in-4o.

CHAPITRE LIII.

DÉVELOPPEMENT DE L'INTELLIGENCE AU DOUZIÈME SIÈCLE.

Philosophie. — Opposition contre saint Bernard. — Fin et mort d'Abélard et d'Héloïse. — Disciples d'Abélard. — Bérenger. — Mort de saint Bernard. — Principes d'hérésie. — *Histoire.* — Les chroniques. — Impulsion donnée par la croisade. — Chroniques sur le pèlerinage. — Orderic Vital. — Suger historien. — Odon de Deuil. — Légendaires.

1130 — 1163.

Lorsqu'une vaste entreprise échoue, même par des causes extraordinaires ou fatales, le génie qui l'a conçue en supporte la triste responsabilité; on ne tient compte ni des accidens ni des fautes qui ne sont pas les siennes; on va

droit à lui, et comme il excite naturellement beaucoup de jalousie, toutes les petites passions s'agitent pour le perdre. Ainsi fut saint Bernard [1]; la croisade n'avait point réussi, elle avait entraîné des malheurs incalculables; bien des châtellenies de France étaient veuves, tant de familles portaient le deuil du lointain pèlerinage! Alors éclata une aigre et violente opposition contre saint Bernard; n'était-ce pas lui qui avait excité les barons à prendre la croix? n'avait-il pas entraîné la génération en dehors de la patrie? n'avait-il pas dépeuplé les villes, les hameaux, les bourgs par la puissance de sa parole? Ce cri fut immense, il frappa toutes les oreilles, et saint Bernard se vit obligé de se justifier à la face de tous : il le fit avec sa supériorité habituelle. « Si la grande expédition n'a point réussi, à qui la faute? s'écrie-t-il ; à qui faut-il imputer ce malheur? n'est-ce pas aux barons eux-mêmes, à leurs péchés, à leurs déréglemens, à leur insouciance pour les grandes pre-

1 Comparez Otto Freising, *Gest. Frideric.*, lib. I, cap. LX; Guillaume de Neubrige, liv. Ier, chap. XX; et Gaufrid, *Vita Bernard.*, lib. III, cap. IV.

scriptions catholiques? Pouvait-il répondre d'un pèlerinage dissolu, où tant de péchés avaient été commis? il s'était passé tant de désordres! Ce n'était pas lui qui avait mené les chiens en laisse, porté le faucon sur le poing et savouré le vin au milieu des courtisanes [1]. »

A l'époque où saint Bernard se manifesta d'une manière si hautaine en réponse aux plaintes qui de toutes parts s'élevaient contre lui, l'abbé de Clairvaux s'était placé à un degré de puissance telle que rien désormais ne pouvait l'ébranler, et cette circonstance l'aida fortement à briser les ennemis qui l'accusaient. La lutte avait été longue, difficile contre les esprits rebelles; mais après d'incroyables efforts, saint Bernard était resté maître de l'école scolastique, la seule qui réellement pût lutter avec lui; ici j'ai besoin de revenir sur les temps et de reprendre la longue lutte intellectuelle d'Abélard et de l'abbé de Clairvaux : dans le concile de Soissons, où les doctrines d'Abélard furent ouvertement condamnées, saint Bernard, avec cette supériorité d'es-

1 Dom Brial a lu à l'Institut, le 29 août 1806, une curieuse dissertation sur toute cette époque de saint Bernard.

prit et cette puissance d'autorité qui commandaient à tout, lui avait dit : « Abélard, abaisse ton front devant les vérités de l'Église ! » Abélard, l'intelligence rebelle, s'était agenouillé! l'abbé de Clairvaux le flétrit et le condamna par ces grandes paroles[1] : « Abélard est un dragon qui dresse des embûches en secret; que dis-je? il ne craint plus aujourd'hui de se montrer; et plût à Dieu que ses écrits fussent renfermés dans des coffres au lieu d'être débités et lus dans les places publiques! Ils volent malheureusement par le monde, ces fruits empestés de l'erreur; prenant pour ténèbres la lumière qu'ils haïssent, leur poison funeste a pénétré dans les châteaux et dans les villes; ils ont passé de nation en nation, d'un royaume à un autre : à quels temps sommes-nous arrivés! on fabrique un autre Évangile, on propose une foi nouvelle aux peuples, on bâtit sur un autre fondement que celui qui a été posé; on traite des vertus et des vices contre les règles de la saine morale, des sacremens d'une manière qui n'est rien moins que sûre

1 *Epistol.* CLXXXIX, pag. 182.

du mystère d'un Dieu en trois personnes avec une téméraire curiosité. Abélard, nouveau Goliath, s'avance avec tout son appareil de guerre, précédé de son écuyer Arnaud de Brescia; l'union de ces deux hommes ne saurait être plus étroite, semblable à celle des deux écailles d'une huître qui ne laisse aucune entrée à l'air pour les séparer; imitateurs de celui qui se transforme en ange de lumière, ils présentent les apparences de la piété dans leur extérieur sans en avoir ni l'esprit ni la réalité. C'est à la faveur de ces dehors imposans qu'ils surprennent la religion de ceux qui prêtent avec sécurité l'oreille à leurs discours..... [1]. Jugez maintenant, ô successeur de Pierre, si celui qui attaque la foi de ce prince des apôtres doit trouver un asile auprès du saint-siége! »

Ainsi donc, poursuivi partout en France, dans les conciles, à Rome auprès du pape, Abélard se soumit à saint Bernard, qu'il alla humblement visiter à Clairvaux, comme la pensée devant laquelle il fallait abaisser le front. Dès ce moment sa vie fut paisible, et saint Bernard lui

1 Cette longue épître a été conservée tout entière dans les éditions de Mabillon. Elle porte le n° 189.

tend une main secourable; le grand abbé ne voulait que sa soumission à l'unité catholique, et il s'en félicite comme d'une victoire, car il estime l'intelligence d'Abélard; il aime à le voir à ses côtés. Le vigoureux scolastique, l'esprit impétueux et sensuel, parvenu à sa soixante-troisième année, mourut au prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saône [1]. Après le concile de Soissons, Abélard n'est plus un maître de sciences rebelle à l'Église, c'est un théologien qui soumet sa pensée à saint Bernard et au pape. Son corps fut inhumé sous les pierres froides. Jamais monument ne fut élevé à sa mémoire, jamais cénotaphe ne fit briller après sa mort l'histoire de ses malheurs, comme une fausse science a voulu le démontrer. Il commença son existence sur le mont Sainte-Geneviève, et il la finit dans une abbaye silencieuse. Telle était la vie scientifique à cette époque; son origine était dans quelques cellules, elle

1 La véritable tombe d'Abélard portait ces deux vers :

Est satis in tumulo, Petrus hìc jacet Abœlardus,
Cui soli patuit scibile quidquid erat.

Voyez PET. Clun., liv. IV, épist. 4.

finissait au désert. Héloïse, qui s'était attachée au docte Abélard par un dévouement absolu, vécut encore quelques années dans sa retraite du Paraclet : femme aux passions vives, aux idées extraordinaires, elle fut pour les devoirs de la vie plus hardie peut-être encore qu'Abélard ; elle a haine des institutions sociales, elle ne veut que l'amour; Héloïse considère l'union sainte de l'homme et de la femme comme un fardeau et une gêne pour les études philosophiques; l'amour tout naturel, tout seul, voilà sa vie. La philosophie est son culte; jeune fille encore, elle déclame avec violence, chose inouïe, contre le mariage. « Je vois, dit-elle, le motif qui vous engage à m'épouser; vous cherchez à satisfaire mon oncle et à mettre vos jours en sûreté, vous n'y réussirez pas; je connais son caractère, il sait dissimuler une injure lorsqu'il ne peut se venger, mais il n'a pas l'âme assez noble pour pardonner. C'est donc un piége tendu à votre simplicité que ces beaux semblans d'amitié qu'il étale à vos yeux; mais quand même la réconciliation serait sincère entre vous de part et d'autre, songez-vous à l'infamie qui doit rejaillir sur vous et sur moi

de l'engagement que vous me proposez? Je vous le demande, de quel œil le monde, l'Église et les philosophes regarderont-ils une femme qui les aura privés d'une lumière destinée à les éclairer? quelles imprécations ne lancera-t-on pas contre moi pour m'être asservi et rendu propre celui que la nature avait formé pour le bien public[1]? Y songez-vous? encore une fois, vous, me parler de mariage! ignorez-vous donc ce qu'en ont dit tous les sages de l'antiquité? consultez l'apôtre, il vous le représentera comme un joug dont une âme élevée au dessus des sens doit toujours se préserver, et qu'il n'est jamais avantageux de reprendre après en avoir été délivré. Interrogez vos oracles les philosophes, ils vous prouveront par les plus fortes raisons que cet état ne peut compatir avec la recherche de la vérité. En effet, comment pourrez-vous accorder les devoirs de votre chaire avec les embarras du ménage? quelles

1 Cette épitre extraordinaire pour une femme chaste porte le nº XXIV. Aussi Héloïse avait-elle quelque chose des vertus mâles de l'homme : *Et quod excellentius est omnibus, muliebrem mollitiem exsuperasti, et in virile robur indurasti*, lui écrit le moine Hugues Métel. *Voyez* HUGO, *S. Ant. mon*, tom II, pag. 348.

convenances entre des écoliers et des servantes, entre des écritoires et des berceaux, entre des livres et des quenouilles, entre des plumes et des fuseaux? Un savant, absorbé dans des méditations philosophiques ou théologiques, entendra-t-il paisiblement les cris des enfans, les chansons des nourrices, et tout le tracas bruyant d'une famille occupée de divers soins? Aussi remarquons-nous que sous le paganisme, comme parmi les juifs et les chrétiens, les personnes les plus éminentes en sagesse n'ont pas balancé à préférer le célibat au mariage [1]. »

Après ces incroyables paroles d'une fille séduite et mère qui appelle le célibat auprès de son amant et le provoque au déshonneur pour elle et pour son fils, n'est-il pas permis de dire qu'on ne trouve rien dans Héloïse de la femme: ni timidité, ni pudeur, ni bienséance? Son caractère s'empreint de je ne sais quoi de mâle, de pédant et de philosophique qui la fait disserter sur les idées que les femmes se contentent de sentir [2]. J'ai toujours éprouvé une certaine

1 *Epitre*, nº XXIV.

2 *Major est prudentia vestra*, lui écrit encore le même moine Hugues, *calamus vester calamis doctorum supereminet aut æqua-*

répugnance pour ces caractères d'Abélard et d'Héloïse, pour cette union d'un scolastique charnel et d'une femme qui raisonne moins par ses instincts que par ses études. Il faut parcourir cette légende sensualiste du moyen âge, en la dépouillant de tout le prestige mensonger dont on l'a vainement entourée. Il y a au fond de ces deux âmes je ne sais quoi de sec, de dialecticien qui les enlève à leur douce mission sur la terre. Héloïse vécut vingt ans après Abélard; les dernières traces de sa vie sont une lettre que l'abbesse du Paraclet adresse à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny; elle lui recommande son fils Astralabe, clerc du diocèse de Paris, afin qu'il puisse obtenir un bénéfice [1]. Le cartulaire de l'église de Saint-Marcel de Châlons fixe la mort d'Héloïse en 1163, dans les calendes de juin [2]. Elle fut un des disciples

tur. Héloïse avait inventé une nouvelle méthode pour faire les vers : *Dictando, versificando, novâ junctura verba notando*. Hugo, *S. Ant. mon.*, tom. II, pag. 348.

1 Abélard, *Opuscul.*, pag. 302.

2 L'épitaphe porte l'empreinte de toute cette histoire doctorale d'Héloïse : *Obiit, magnus ille doctor XI kalend. Maii, anno MCXLII, anno suo climacterico; Heloissa verò XVII kalend. Junii, anno MCLXIII. Creditur enim XX annis et ampliùs marito supervixisse.*

les plus ardens d'Abélard, elle exalta ses doctrines, elle-même devint quelque temps comme la pensée et la tête de l'école scolastique au moyen âge.

La doctrine d'Abélard ne mourut pas en lui, et l'école voulut une fois encore dominer l'Église. Parmi les disciples d'Abélard, et le plus ardent ennemi de saint Bernard, se trouve Pierre Bérenger, le hardi prosateur du douzième siècle; il était de Poitiers, l'ami de cet Arnaud de Brescia dont l'histoire a gardé le souvenir. Pierre Bérenger a écrit l'apologie d'Abélard son maître contre les vives attaques de l'abbé de Clairvaux, à l'époque où la scolastique se trouvait séparée de la puissante intelligence; il va droit à la grande renommée de saint Bernard pour le braver de face, il n'hésite pas à la flétrir. « Ne voilà-t-il pas, s'écrie-t-il, une parole bien puissante pour attaquer notre maître à tous, Abélard! et pourquoi cela? parce que vous avez beaucoup écrit, fécondité d'autant plus admirable aux yeux de la multitude, que vous passez pour n'avoir point étudié les arts libéraux. Mais il n'y a rien en cela qui doive surprendre ceux dont vous êtes plus particu-

lièrement connu ; vous voir au contraire embarrassé pour parler et pour écrire serait un phénomène bien plus étrange pour nous, instruit comme nous le sommes des exercices de votre première jeunesse. Ne sait-on pas en effet que votre principale étude était alors de composer des chansons bouffonnes et d'autres poésies propres à divertir le public? Ce que j'avance n'est point fondé sur un bruit incertain, j'en atteste votre patrie, où vous avez reçu votre éducation ; je vous interpelle vous-même là-dessus et vous cite à votre propre conscience. Hé quoi ! ne vous souvient-il pas des efforts que vous faisiez pour surpasser vos frères dans ce genre d'escrime? avez-vous oublié combien vous vous trouviez blessé de rencontrer quelque rival dont la verve pétulente pouvait aller de pair avec la vôtre? Je pourrais, sur le rapport de témoins respectables, insérer ici quelques traits de ces jeux licencieux, mais je crains de salir le parchemin par de pareilles citations ; au reste, des choses si connues n'ont pas besoin de preuves. Exercé de la sorte au style badin et satirique, vous ne rougissez point aujourd'hui de le faire passer

dans des matières toutes divines, et cette espèce d'éloquence, aussi peu sensée que diffuse, est regardée par les sots comme une manière grave et noble de s'exprimer [1]; mais les personnes sages et éclairées ne prennent pas ainsi le change, c'est aux choses et non pas aux mots qu'elles s'attachent, persuadées que la vérité peut se rencontrer sous l'écorce grossière d'un discours sans art, et que des ornemens étudiés ne servent souvent qu'à prêter un voile spécieux à l'erreur [2]. » Saint Bernard éprouvait ici le sort de toutes les destinées un peu hautes, de toutes les intelligences un peu élevées; il était attaqué dans sa vie, dans sa personne, parce que la supériorité importune. La voix de Pierre Bérenger n'avait pas assez de retentissement dans le peuple pour qu'il pût lutter longtemps contre saint Bernard; c'était de ces critiques qui s'attachent à un grand nom, le piquent, mais ne le tuent jamais. Qu'arriva-t-il? Pierre Bérenger, l'expression de la scolastique, s'abaissa devant l'abbé

1 On a inséré dans les œuvres d'Abélard cette violente diatribe contre saint Bernard. *Voyez* édition de Paris, 1616.

2 Abœlard. *Oper.*, pag. 302.

de Clairvaux, comme l'avait fait Abélard son maître[1]. Sans doute le mauvais succès de la croisade avait fait douter de l'infaillibilité de saint Bernard, mais il n'avait qu'à parler pour réveiller les mêmes sympathies et la même obéissance, car il était l'organe de l'Église. Que pouvait être auprès de lui le scolastique Bérenger, à peine connu en dehors de la montagne Sainte-Geneviève? L'abbé de Clairvaux avait encore une influence assez magique pour imposer partout la loi de sa parole, et l'idée de croisade était si peu affaiblie, que le vieux Suger voulut lui-même tenter une expédition dans la Palestine, au milieu des reproches qui de toutes parts s'élevaient contre le pèlerinage de Louis VII.

Cependant l'esprit d'hérésie se manifestait sur quelques points de l'Église catholique; l'examen éclatait dans sa force. En lisant avec attention les écrits de Gilbert de la Porrée, on

1 Pierre Bérenger avoue plus tard qu'il a volontairement adopté les opinions de l'abbé de Clairvaux. *Processu temporis meum sapere crevit, et in sententiam Abbatis pedibus, ut dicitur, ivi. Nolui esse patronus capitulorum objectorum Abœlardo; quia etsi sanum saperent, non sanè sonabant. Apud* ABŒLARD. *Oper.*, pag. 322.

aperçoit un mouvement hardi de pensée et de critique dans quelques esprits avides de nouveautés. L'enseignement sur la Trinité n'existe plus dans son origine primitive et pure; on personnifie les mystères, on les matérialise dans des figures, on les explique par des symboles divins, par des mythes empruntés aux systèmes de Platon et d'Aristote. Les études philosophiques des vieilles écoles grecques et d'Alexandrie mènent à l'hérésie, tandis qu'Arnaud de Brescia tente une réforme populaire dans les mœurs et les habitudes du clergé. Dans la lutte contre ces nouveautés, saint Bernard sent se réveiller son intelligence puissante; il est l'homme de l'unité et de l'Église; quand une école s'élève, on le voit défendre avec énergie le catholicisme et les principes inaltérables! Et qu'importe la haine des scolastiques? il marche toujours droit dans sa voie jusqu'à sa mort qui arrive le 20 août 1153[1]. Plus tard il fut canonisé, c'est-à-dire élevé à la grandeur et à la puissance du

1 Les épitaphes de saint Bernard sont très-nombreuses; on peut les trouver dans les éditions des œuvres de saint Bernard de 1601, 1609, 1632, pag. 2053-2054.

Panthéon catholique. La justice de la postérité envers une grande renommée arrive après le tombeau; les défauts s'effacent sur le bronze qui s'élève au sommet de la colonne triomphale[1]! et saint Bernard, qu'on accusait d'avoir dépeuplé son siècle, fut placé dans toute la force de sa renommée; l'Église ne fit que confirmer ce témoignage du peuple. Le pieux moine qui a suivi pas à pas l'histoire de saint Bernard, rapporte avec douleur ses derniers momens : « Il fut, dit-il, regretté des nobles et du commun, mais il fut surtout pleuré par les femmes. » C'était en effet l'éloquence qui allait à leurs émotions et à leur cœur, et mieux que les hommes elles sentent la gloire. Saint Bernard était tout esprit, il idéalisait la vie, il la faisait sortir de ce caractère matériel qui la rapetisse en ne la faisant plus que chair et sang. Rien de merveilleux comme cette parole qui soulevait les générations pour la croisade, et entraînait des familles entières dans la solitude; quoi de comparable à cette force d'un orateur? Les temps modernes se font de fausses

2 Il fut canonisé en 1174. *Voyez* les Bollandistes, *Act. Sanct.* 20, *aug.*, tom. IV, pag. 243.

idées sur les époques finies; ce qu'on appelle fanatisme n'est qu'un héroïsme de cœur, et la postérité salue ces hommes qui, avec quelques harangues, remuent les peuples et les portent à d'immenses choses! La croisade fut malheureuse sans doute, elle n'eut pas pour résultat de préserver les colonies chrétiennes; qu'importe? les siècles actuels n'ont-ils pas vu de grandes entreprises qui aboutissent à des catastrophes? et faut-il pour cela nier les génies qui les avaient conçues et les capitaines qui les avaient dirigées? Je n'aime pas qu'on brise la valeur des hommes qui, en secouant le pan de leur robe, traînent après eux les peuples dans les immenses voies de la postérité [1].

La philosophie est une suite de systèmes qui passent avec les siècles et se transforment dans leur formule; les idées succèdent aux

1 Je fais remarquer que toutes les épîtres de saint Bernard qui touchent à l'histoire de France ont été parfaitement classées par dom Brial, *Recueil des Hist. des Gaules*, tom. XV, pag. 541-625. Mais Mabillon et Martenne sont les véritables éditeurs de saint Bernard. Ils ont recueilli du saint 480 lettres. *Voyez Hist. litt. de France*, tom. XIII, art. *Saint Bernard*, pag. 144-178.

idées comme les feuilles aux feuilles; mais ce qui survit dans cette entraînante mobilité des temps, c'est le récit de l'histoire, la narration des faits simples et enchaînés les uns aux autres; aussi j'abandonne volontiers les écoles de Sainte-Geneviève avec leurs bruyantes disputes; je me hâte de descendre la montagne scientifique qui retentit du *Quadrivium* d'Aristote, tant j'ai besoin de soulager mon esprit dans le récit de la naïve chronique. Les croisades sont le grand événement qui anime les chroniqueurs, et cela devait être : des populations entières ont vu l'Orient; on a quitté le clocher, l'ermitage, la cité sombre et obscure pour les voies de la Palestine! on a salué la vague bleue et ondulée, les terres lointaines, les oiseaux aux étranges plumages, la gazelle qui a fui, le maigre chameau des déserts, et la merlette qui traverse la mer à tire-d'aile, les villes au marbre blanc, les débris de l'architecture grecque et romaine. Que d'émotions nouvelles pour les chroniqueurs, qui naguère restaient reclus dans leurs monastères ! Ici c'est Robert le moine, abbé de Saint-Remy de Reims, qu'il a quitté pour suivre les

pèlerins francs à la croisade; n'est-il pas témoin oculaire? Après le concile de Clermont, Robert le moine a suivi les croisés en Palestine; il a vu Constantinople, Nicée, Antioche et Jérusalem, ces villes orientales. Le chroniqueur ne dira « ni mensonges, ni choses frivoles, mais la vérité pure»; et cette vérité a pour lui un attrait indicible, car il s'agit de la Palestine et de ce grand poëme de la conquête[1]. L'archevêque Baudri[2] n'a point fait le pèlerinage; il n'a pas vu de ses yeux, mais il a écouté tous les récits de ceux qui sont revenus du saint tombeau; il a consulté les vieux barons, les nobles chevaliers, les plus sincères : comment voulez-vous qu'il n'ait pas beaucoup appris et beaucoup retenu? Maintenant c'est Raymond d'Agiles, le Provençal, le chanoine de l'église de Puy; lui, le chroniqueur à l'imagination ardente, a conservé le cachet de la race méridionale : il est diseur d'aventures merveilleuses, crédule au dernier point,

1 *Roberti Monachi Historia hierosolymitana.* Il a été publié dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars, pag. 31, in-fol.

2 *Historia hierosolymitana Baldrici, archiepiscopi.* Bongars, *ibid.*, pag. 85.

vantard des hauts faits de son comte de Saint-Gilles. On dirait, à l'ouïr, que les Provençaux ont tout fait dans le glorieux pèlerinage, et que les Francs austères, les hommes du Nord, se sont entièrement effacés devant les chevaliers de Provence et les barons de la Langue d'oc[1]! Albert d'Aix est l'historien du long pèlerinage, il apporte une sorte d'examen et de critique sur tous les récits des pèlerins; il étudie et compare, il est étendu, développé, c'est l'histoire la plus complète, c'est le chanoine qui dans les loisirs de sa cathédrale a tout vu, tout écouté; il n'a pas la vive couleur de Raymond le Provençal, mais il est exact comme les esprits du nord de l'Europe; il peut se tromper, mais il n'invente pas[2].

Ces vives impressions du pèlerinage en terre sainte donnèrent une grande impulsion à la chronique, même à celle qui, ne quittant pas le clocher, reste purement nationale. Qui

1 *Raimondi de Agiles, canonici Podiensis, historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.* BONGARS, pag. 139.

2 *Historia Hierosolymitanæ expeditionis, edita ab Alberto, canonico ac custode Aquensis ecclesiæ super passagio Godefridi de Bullione et aliorum principum.* BONGARS, pag. 184.

ne se sent vivement entraîné vers l'histoire des vieux temps, lorsqu'on lit par exemple la chronique d'Orderic Vital, moine de Saint-Évroul, la plus belle œuvre historique du douzième siècle pour la race normande! Elle porte le titre d'*Histoire ecclésiastique*[1]; mais les annales d'Orderic embrassent tous les grands faits depuis Guillaume le Conquérant. Orderic le Normand est le conteur d'anecdotes, il règne dans toutes ses pages un esprit romanesque qui se ressent déjà de l'influence des trouvères et de la poésie; et dans cet étalage immense de faits il se trouve surtout une admirable peinture des mœurs normandes et anglaises. Je me suis plus d'une fois retrouvé dans les villes de Normandie, à Caen, à Rouen, à Évreux, avec Orderic Vital à la main; c'était mon guide et mon compagnon des vieilles mœurs, et quand j'apercevais les traces des âges passés et ces femmes du pays de Caux à la coiffure du douzième siècle, il me semblait voir reparaître le vieux moine Orderic

1 *Orderici Vitalis, Angligenæ cœnobii, Uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ, libri XIII in III partes divisi.* DUCHESNE, *Collect. des Hist. normands.*

reprochant à son siècle les mœurs nouvelles et la dissolution de la société : Orderic raconte-t-il la mort d'un roi, mille réflexions morales surgissent sous sa plume. Guillaume le Conquérant descend au tombeau, et Orderic Vital s'écrie : « Hommes sensuels et voluptueux, qui fûtes présens à cette scène, vous apprîtes par là quelle estime on doit faire de cette félicité passagère et charnelle dont vous êtes épris. Qui ne dut en effet se convaincre, en voyant ce cadavre hideux et corrompu, de la nécessité d'acquérir au prix d'une salutaire mortification des plaisirs infiniment meilleurs et plus durables que ceux d'une chair qui, n'étant que poudre, doit bientôt retourner en poudre[1] ? » Orderic Vital, l'historien sévère comme tous les clercs du Nord, s'élève avec énergie contre la dissolution des mœurs ; la société lui échappe, il le sent, et il s'en plaint comme si on lui arrachait les habitudes de sa vie. Il faut voir avec quelle douleur mélancolique Orderic Vital se lamente

1 Je considère Orderic Vital comme le chroniqueur le plus important du douzième siècle. Il offre autant d'intérêt que Walter Scott dans la peinture d'une époque.

sur les coutumes nouvelles. A toutes les époques il y a des vieillards qui pleurent le temps qui fuit, ils regrettent les mœurs d'un autre âge comme les souvenirs brillans de leur jeunesse; pour eux les roses n'ont plus leurs fraîches couleurs, le ciel n'a plus le même reflet, les brouillards s'épaississent, le vent qui fit bruire la feuillée dans leur jeune vie, souffle comme le vent d'automne qui jaunit et emporte la feuille morte. Hélas! les années viennent et les sociétés se renouvellent! ce n'est pas la nature qui change, mais le corps qui devient plus débile pour la sentir, les yeux qui s'affaiblissent, le cœur qui tremble, les pas qui chancellent.

Ce chagrin et ce souci de la vie qui s'en va, Orderic Vital l'apporte dans ses plaintes sur le changement et les coutumes nouvelles. Son indignation pour ce qui est neuf se manifeste contre les modes, contre les coutumes; le vieux chroniqueur s'indigne des plus petites innovations. «Foulques, comte d'Anjou, dit-il, pour couvrir la difformité de ses pieds, imagina une espèce de souliers dont la mode en peu de temps se répandit dans toute l'Europe:

on les nomma *pigaces*[1]; leur forme était extrêmement longue et se terminait en une grande pointe recourbée en manière de queue de scorpion. Un certain Robert, courtisan futile du roi Guillaume le Roux, fut le premier qui introduisit à la cour de ce prince cette sorte de chaussure; il y ajouta un nouveau raffinement, en portant plus larges que de coutume ses souliers, qu'il garnissait d'étoupes en dedans, et dont il contournait la pointe en forme de corne de bélier. Cette bizarre invention, qui lui fit donner le sobriquet de *cornard*, fut adoptée par toute la noblesse, chez qui elle passa pour une marque de distinction. Le goût était alors entièrement dépravé, suite de la licence des mœurs, qui ne connaissait plus de bornes. On abandonne les traces des héros pour se livrer à la dissolution la plus effrénée; on méprisa les remontrances des prêtres, et on ne voulut plus suivre que des usages barbares, soit dans la façon de vivre, soit dans celle de s'habiller, car on

1 Plus tard ces souliers nommés *à la poulaine* furent à la mode jusqu'à Charles VII. *Voyez* DUCANGE, *Gloss.*, v° *Pigacia*, *Poulaina*.

portait, à la manière des femmes, de longues chevelures que l'on entretenait avec grand soin; on se servait de chemises et de tuniques fort étroites, mais en récompense très-longues et traînantes jusqu'à terre [1], on ne faisait plus aucune différence des jours consacrés à la piété, et l'on se permettait toutes sortes de divertissemens en tout temps; le jour se passait à dormir et la nuit à boire et à manger avec excès, à jouer aux jeux de hasard, à folâtrer et à quelque chose de pis. C'est ainsi qu'ont été abolies, depuis la mort du pape Grégoire VII, du roi Guillaume le Conquérant, et des autres princes religieux, les bonnes coutumes de nos pères; car les habits de ceux-là étaient modestes et proportionnés à leur taille. Par là ils avaient la liberté de monter à cheval et de faire tous les exercices du corps que la raison et l'occasion pouvaient exiger; mais de nos jours tout est changé: une jeunesse débauchée adopte la mollesse des femmes, et les courtisans cherchent à plaire au sexe en imitant les vices qui lui sont propres.

1 C'est la même plainte que celle de Guibert de Nogent. *De Vitâ suâ*, lib. I.

Ils mettent à l'extrémité de leurs pieds des figures de serpens, qu'ils admirent en marchant comme quelque chose de beau ; ils balaient la poussière avec les longues queues de leurs tuniques et de leurs manteaux; leurs mains, instrumens destinés à servir le corps avec agilité, sont couvertes de longues et larges manches qui les empêchent d'agir; ils ont la tête rase par devant comme les voleurs, et par derrière une longue chevelure comme les femmes publiques [1]. Autrefois c'était la coutume des pénitens, des captifs et des pèlerins de laisser croître leurs cheveux et leur barbe, et par là ils faisaient connaître leur état; mais à présent, parmi tous les hommes, c'est à qui aura les plus longs cheveux et la plus longue barbe; vous les prendriez pour des boucs et à la figure et à l'odeur, et à la lasciveté des mœurs. Ces cheveux qui leur sont si chers, ils ne se contentent pas de les laisser croître, ils les frisent et les tordent en différentes manières; une coiffe leur couvre la tête sans bonnet; à peine voit-on quelques chevaliers paraître en public

1 Il y a dans une autre partie du texte, *Caput vittâ velant sine pileo*, pag. 682.

la tête découverte et tondue, suivant le précepte de l'apôtre. Leur habillement et leur démarche font assez connaître ce qu'ils sont au dedans, et comme ils observent les devoirs de la religion [1].» Ainsi, pauvre vieillard, Orderic Vital s'indigne contre les tendances au changement qui animent les générations nouvelles; il ne pardonne ni les cheveux longs ni les riches vêtemens. Il faut bien s'y soumettre à cette lamentable loi qui affaiblit nos yeux et brise notre chair; aucune de nos œuvres ne vit, la forme change, la coutume périt; que faire? faut-il pousser incessamment le cri déchirant de nos douleurs? faut-il prendre de nos deux mains les jeunes têtes pour crever les yeux qui brillent, imprimer sur leur front des rides et leur arracher leur chevelure flottante?

Suger, historien, est plus grave; sa chronique n'est point empreinte d'aussi vives couleurs, il ne décrit pas continuellement les mœurs contemporaines; il raconte avec l'exactitude des moines de Saint-Denis; il est sec, mais exact; rarement il se livre à des épisodes ou des *inci-*

1 Orderic Vital, pag. 682.

dens; c'est un biographe qui écrit la vie d'un roi ou les annales d'un règne; il s'attache aux faits et les dit en les accompagnant ici là d'une pieuse réflexion [1]. Odon de Deuil, qui succède à Suger dans l'abbaye de Saint-Denis, est bien plus vif, bien plus coloré; on sent qu'il a suivi Louis VII à la croisade; l'imagination déborde, car il revient de son pèlerinage avec les impressions d'Orient; son récit est plein de Constantinople et des merveilles qu'il a vues. Suger est resté sous les voûtes sombres de Saint-Denis; tout s'en ressent dans ce qu'il a écrit; il y a l'empreinte du ciel brumeux et de la Seine qui coule monotone au pied des tours. Odon de Deuil, au contraire, a vu tant de pays, étudié tant de coutumes, appris tant d'usages! Il décrit, il peint le Bosphore avec ses belles eaux, Constantinople et ses palais de marbre, Antioche et ses bosquets odorans. Suger est le froid administrateur qui conte les événemens un à un comme ils arrivent, avec leur empreinte austère. Odon de Deuil a l'imagination plus romanesque, il

1 La chronique écrite par Suger porte le titre : *Vita Ludovici VI, regis, Philippi filii, qui dictus Grossus, auctore Sugerio, abbate beati Areopagitæ Dionysii.* DUCHESNE, tom. IV.

sent, il éprouve autant qu'il raconte; il a des colères, de l'indignation, tandis que Suger réfléchit et fait de la politique, alors même qu'il dit les événemens de son monastère ou les annales de son administration [1].

Les véritables poëtes de l'histoire sont encore les légendaires; là se déploient l'imagination abondante et les sentimens de la plus haute morale! Le pieux moine qui écrit les chroniques d'un solitaire ou d'un saint prédicateur se propose toujours un but d'enseignement pour la génération; s'il dit la vie d'une vierge chaste et pure, c'est pour élever la grandeur de la femme et honorer la continence dans une société livrée à la brutalité féodale; s'il exalte un moine aux vêtemens déchirés, à la physionomie amaigrie, c'est pour le présenter en opposition avec ces hommes d'armes abrutis sous la venaison et passant leur vie au cliquetis des coupes [2]. La légende élève

1 C'est Odon de Deuil qui m'a paru le plus vivement se rapprocher par la couleur d'Orderic Vital, le peintre des ducs de Normandie; j'ai déjà dit que nous devions cette chronique au savant Père Chifflet, de l'ordre des jésuites.

2 Les Bénédictins ont publié, à la suite de l'*Hist. litt.*, XII^e^ et XIII^e^ vol. in-4°, un abrégé des légendes du douzième siècle.

le serf par l'égalité chrétienne; elle fait du faible le fort, du souffreteux un être privilégié qui trouvera sa récompense au ciel : la légende n'est pas faite pour les heureux; elle peut être dédaignée par l'homme puissant qui s'enivre de vin et d'amour; mais le pauvre, le cœur abîmé, que ne trouve-t-il pas dans la légende? quelle consolation pour sa vie, quelle fierté ne doit-il pas éprouver en voyant exalter les misères et les sacrifices? La légende est dans l'existence et l'imagination de l'homme ce qu'il y a de plus consolant; nous en portons tous une gravée au fond de notre cœur; elle se déroule dans nos jours de tristesse, et à mesure que la vie avance, nous en arrachons chaque soir une feuille, pour arriver ensuite au fatal désabusement, la véritable mort de l'homme : alors, hélas! il n'y a plus de légende!

Mais c'est dans les Bollandistes qu'il faut les lire. Les légendes des neuvième et dixième siècles sont très-sombres; celles du douzième ont quelque chose qui se ressent du mouvement imprimé par les croisades.

CHAPITRE LIV.

POÉTIQUES TRADITIONS DES RACES.

La Langue d'oc. — Les troubadours. — Guillaume IX, comte de Poitiers. — Ebble de Ventadour. — Azalais de Porçaraigues. — Rambaud d'Orange. — La Langue d'oil. — Trouvères. — Anglo-Normands. — Philippe de Thaun. — Geoffroy Gaimar. — Benoît de Sainte-Maure. — Robert Wace. — Trouvères français. — Traditions chevaleresques. — Charlemagne. — Roland. — Renaud. — Ogier le Danois. — Arthus et la Table ronde. — Les lignages romanesques — Les paladins. — Les coursiers. — Les épées. — Les cathédrales. — Mystères de l'architecture. — Légende de pierre. — Histoire chevaleresque de la croisade par les vitraux de Saint-Denis.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Le retour des pèlerins, après la grande croisade, avait jeté sur la société un esprit tout nouveau : que de sensations indicibles les

croisés n'avaient-ils pas éprouvées durant leur long voyage! Le souvenir de l'Orient était comme une légende d'or qu'ils rapportaient dans la patrie! Quelle différence entre les approches de l'an mil avec son sombre cortége de désolations, et ce douzième siècle qui s'ouvre pour une race toute voyageuse; elle a visité l'Italie, la Grèce, Constantinople et Jérusalem : les châteaux, les cités, les cathédrales mêmes changent de physionomie; la génération est pleine de gaieté! on rit, on folâtre en face des souvenirs du passé : de merveilleuses histoires viennent agiter les longues soirées; l'aspect des populations s'anime; les baladins, les troubadours et les trouvères apparaissent et viennent réciter, au son des instrumens et de la vielle des jongleurs, les mille aventures extraordinaires qu'ils ont ouïes dans leur pèlerinage. On ne voit plus que ménestrandies, troupes joyeuses qui vont de château en château pour égayer, par maints faits et gestes, les dames, seigneurs et varlets; c'est un mouvement simultané de poésie et de chants dans les deux langues d'oc et d'oil [1].

1 On n'a pas assez rendu de justice aux travaux de M. Ro-

Les troubadours et les trouvères, joyeux chanteurs, se font entendre en même temps, car les barons des contrées d'Europe sont allés en Palestine. Quel est ce noble comte qui nous apparaît dans les annales du Poitou et de l'Anjou? il est petit de taille, mais son œil est vif, spirituel; la plus gracieuse figure cache un extrême abandon de mœurs; enjoué, bouffon, comme toute la race méridionale, son origine est illustre; les chartres le désignent sous le nom de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, et c'est ainsi qu'il appose son scel[1]. Le voici en son couvent, impie et moqueur, qu'il a établi à Niort; il a construit des cellules d'amour, et en chacune d'icelles a établi une abbesse du plaisir[2]! Grand trompeur de dames que ce Guillaume, qui fit des vers pour célébrer toutes les jouissances de la vie! Pèlerin partant pour la croisade, il chante

quefort sur la poésie des douzième et treizième siècles. Tout le monde s'en est servi, et tout le monde l'a critiqué. *Voyez*, au reste, la préface des Bénédictins, *Hist. litt. de France*, continuée par une commission de l'Institut.

1 Plusieurs chartres le désignent sous le nom de *Coms de Peityeu*. Mss. cité par Besli.

2 Bénédictins, contin. par l'Institut, *Hist. litt. de France*, tom. XIII, pag. 42.

encore les plaisirs de son château et de ses fiefs. Lisez le *Doux Adieu* de Guillaume aux dames du Limousin et du Poitou, aux plaisirs et aux amours. « Je laisse tout ce que j'ai aimé, et ma noble chevalerie, et mes étoffes coloriées, et mes belles châtelaines[1]. » Il part, combat à outrance; de retour de la croisade, le digne seigneur est plein de gaieté, il conte mille prouesses, il remercie Dieu et saint Julien dans sa langue romane et provençale de ses bonnes fortunes. *Sanh Julia*, le patron de ses châtellenies, pourquoi ne protégerait-il pas ses amours[2]?

A côté du seigneur Guillaume, et comme son vassal, se place Ebble, vicomte de Ventadour; c'est encore de la digne et bonne chevalerie : quel opulent seigneur, quel riche féodal! gai, loyal, et se ruinant en folles dépenses; Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, est son supérieur; mais, plus splendide que lui, il rivalise dans ses fêtes. Je vous dois une belle

1 Aissy lays tot quant amar suelh — Et de drap de color me tuelh
Cavaleria et erguelh — E bel causar e sembeli.

2 Dieus en lau e sanh Julia. M. Raynouard a donné le texte de toutes les poésies des troubadours.

aventure. Il arriva qu'un jour le vicomte de Ventadour s'en vint au castel de son seigneur, suivi d'une dizaine de chevaliers, de varlets et d'écuyers de son hôtel. Quand ils arrivèrent, ledit seigneur allait s'asseoir au festin, et comme le dîner était un peu court pour le nouvel arrivant, on lui dit d'attendre; or il se passa une ou deux heures avant de les repaître de viande. Quelle pauvre fête on donna au vicomte de Ventadour! un festin sans paon féodal aux ailes dorées et sans hures de sangliers! quel avare seigneur que ce Guillaume d'Aquitaine, murmura le vicomte de Ventadour; il reçoit bien tristement son vassal! Or le seigneur Guillaume entendit ces propos et voulut surprendre Ebble de Ventadour. Que fit-il? Un beau jour il arrive chez son vassal avec cent chevaliers de sa suite : Eh bien! te voilà pris sans doute, magnifique seigneur de Ventadour; il t'arrive cent gros ventres à nourrir et à repaître! Laissez dire, laissez jaser[1]. A peine ledit duc

1 Cette belle histoire est rapportée par le chroniqueur Geoffroy de Vigeois, pag. 322, l'un des plus curieux annalistes du moyen âge, et par les Bénédictins, *Hist. litt.*, t. XIII, p. 120. Lisez aussi BALUZE, *Hist. de la maison d'Auvergne*, tom 1er, p. 284. Edit. Paris, 1708, in-fol.

d'Aquitaine est-il entré que cent varlets viennent avec des aiguières pour les laver et les parfumer; puis quelques minutes après le banquet féodal commence, et l'on y voyait se déployer vingt faisans dorés, dix hures de sangliers, de larges pâtés de venaison, et les écuyers servaient avec de belles escuelles d'or. Quand le festin fut étalé et mangé, le magnifique seigneur de Ventadour fit couler la cire et le miel de Narbonne à pleins tonneaux; le miel de Narbonne était aussi précieux que l'or, et chacun put en prendre tant qu'il en voulut. La splendide réception qu'il avait faite à son seigneur fut chantée par de nobles troubadours en des vers de la langue provençale.

A côté de ces dignes figures de chanteurs de la Langue d'oc, les chroniques placent encore Augier, le poëte des jeux de mots. Voici donc comment il parle le gai baladin : « Qui voudrait être le *serviteur* qui *dessert* en *servant* les riches dans leur *cour* de *courtoisie?* » Cependant Augier avoue « que le siècle ne peut pas *empirer* depuis que l'*empereur* Frédéric Ier a l'*empire*[1]. » Augier est le poëte ennemi des

1 *Voyez* l'article sur Augier ou Ogier, dans l'*Hist. litt. de*

vieilles femmes qui mettent du blanc sur leurs joues et du noir sur leurs yeux depuis le front jusqu'au-dessous de l'aisselle. Son ami Arnaud est le chantre des coursiers sellés et des chevaliers armés de belles lances et de bonnes épées; il fait des sirventes contre la lâcheté des barons. Quelquefois c'est un troubadour galant pénétré d'amour et de crainte pour sa dame. Qu'elle est gracieuse la noble Provençale Azalaïs de Porçaraigues, née d'une bonne race de Montpellier; elle aimait tendrement Guy, le vicomte [1]! elle fit pour lui des chansons plaintives où elle dit ses amours; elle s'élève contre l'infidélité des amans : une de ses plus tendres amies a pour servant Rambaud, prince d'Orange, le plus léger des chevaliers comme le plus noble des trouvères : « Folles femmes qui vous attachez aux grands, s'écrie-t-elle, pour moi j'ai un ami loyal qui ne trahira ni mon amour ni mon corps; va, mon digne jongleur, va porter cette chanson à Guy, qui a pour lui la bravoure et la joie, va lui

France, tom. XIII, pag. 419. BÉNÉDICTINS, continuation de l'Institut.

1 Dom VAISSÈTE, *Hist. du Languedoc*, tom. III, pag. 43.

dire toute ma peine [1]. » Ce fut en effet un des seigneurs les plus dissipés et un des nobles chanteurs que Rambaud d'Orange dont se plaint si tristement Azalaïs; franc et loyal, épicurien léger, libertin, affranchi de tout joug. Il s'éprit comme un fou de la comtesse de Die, cette femme poëte et dissipée qui épousa Guillaume de Poitiers, tige des comtes de Valentinois : que la vie soit douce à la comtesse de Die!

La poésie provençale est donc toute pleine de jovialité et d'amour; c'est le sensualisme pur tel que peut l'inspirer le Midi et les feux de son soleil. Cette poésie rieuse, insouciante, ne se retrouve pas dans les graves poëmes du Nord; les trouvères anglo-normands sont plutôt des chroniqueurs en vers qui gardent mémoire des traditions antiques qu'ils ne sont des poëtes. Leurs travaux immenses embrassent des masses de vers rimés qui tombent avec cadence et monotonie : quand ils ne racontent pas les faits et gestes des vieux temps, ils font retentir les histoires bretonnes, nor-

1 Une des *cansons* d'Azalaïs de Porçaraigues a été conservée dans le mss. nº 7225 de la Bibliothèque royale.

mandes ou scandinaves [1]; ils mêlent à leurs traditions quelques féeries demi-sauvages transmises des forêts de la vieille Gaule ou de la Bretagne : point de tendre galanterie encore; le temps n'est pas venu des cours plénières, des puits d'amour de la Flandre et de Picardie dans les froides régions. Si le poëte se permet quelques descriptions de la campagne, c'est la violette pâle et bleuâtre sous les premiers frissonnemens de la feuillée, c'est la prairie normande avec ses froids pommiers et ses herbages humides. Rien de chaud comme la rose, l'œillet, le jasmin des poésies provençales. Voulez-vous connaître ces sérieux poëtes anglo-normands qui s'abreuvaient de cidre et d'hydromel dans les noires châtellenies de la Bretagne et de la Normandie? C'est d'abord Philippe de Than, seigneur de fiefs à trois lieues de la ville de Caen la studieuse. Il n'y a point ici d'amour sous l'ombrage fleuri; son livre est un traité de philosophie, d'astronomie tout à

1 De graves disputes se sont élevées sur la priorité des poésies de la Langue d'oc et de la Langue d'oil. Deux savans, au reste spéciaux, ont traité ces questions. M. Raynouard, dans sa *Collection des Troubadours*, et M. l'abbé de la Rue, dans ses *Bardes et Trouvères*, 1835.

la fois[1]; il traite en vers l'histoire naturelle des oiseaux, depuis le hibou à l'œil rond, au plumage gris, jusqu'à la fauvette; et puis les pierres précieuses qui brillent au doigt du baron et sur la couronne des comtes; la peinture des oiseaux de proie, le faucon au noble vol, le hérisson qui emporte avec tant de grâce les grappes du raisin pendant à la vigne, quand le temps est venu de vendanger (car le froid Normand songe avec délice aux vignes du Poitou, où le raisin mûrit sous le soleil). « Approche, beau temps des vendanges, le petit oiseau monte aux branches, il voit la grappe la plus mûre, la coupe, la broie et l'emporte pour servir de pâture à ses pauvres petits au nid[2]. » Ah! que le trouvère normand voudrait quitter les pâturages de Caen pour le pays des vendanges et du vin, avec son soleil chaud et réparateur!

Geoffroi Gaimar déploie les vieilles annales des rois saxons, il fouille et remue en anti-

1 Notice dans la Bibliothèque Cottoniene, fol. 48. Abbé de LA RUE, *Archeologia*, tom. XII.

2 El tens de vendenger
Lores munte al palmer,
Là ù la grappe veit,
La plus meure seit;
S'in abat le raisin,
Mult li est mal veisin.

quaire les origines depuis la toison d'or, qui se reproduit si souvent dans la chronique bretonne, jusqu'à Guillaume le Roux, de la race normande : c'est le poëte des traditions; barde scalde, et ménétrier lui-même, il fait l'histoire de Taillefer qui précédait l'armée de Guillaume, en jetant sa lance et son bastonnet devant le baronnage de Caen, de Bayeux et de Rouen [1].

Écoutez maintenant Benoît de Sainte-Maure dans sa vaste histoire de Normandie; le patient et poétique trouvère a écrit vingt-trois mille vers de huit pieds; sa grande chronique versifiée commence à l'irruption des Normands sous le barbare Hastings, et se termine à la vie des trois enfans de Guillaume le Bâtard; Benoît de Sainte-Maure remonte haut dans l'histoire, et quelles limites pourraient l'arrêter, puisqu'il va jusqu'à l'expédition des Argonautes, au voyage d'Ulysse d'après Homère, « le clerc merveilleux. » C'est le mélange des mœurs du moyen âge et de l'antiquité grecque; c'est la

1 *Archeolog.*, tom. XII. Pour la vie de Geoffroy Gaimar, *voyez* aussi : *Canterbury Tales of Chaucer*, vol. IV, p. 51. Il y a un manuscrit de ses poésies dans le *Musée britannique*, 13, A. XXI.

confusion des souvenirs du passé et des mœurs contemporaines[1]. Robert Wace, savant chanoine de Bayeux, est l'historien poëte. S'appelait-il Wistace ou Huace? qu'importe pour le grand travailleur. Wace était né dans l'île de Jersey, au diocèse de Coutances, la ville où se voit encore le beau clocher de l'époque normande. Il fut élevé à Caen la studieuse, « où il fut tout petit porté »; puis vint en France, et retournant à Caen encore « de romans faire s'entremit, moult en escript et moult en fit. » Robert Wace, grand clerc lisant, écrivit d'abord le roman *du Brut*, chronique rimée des traditions galloises et bretonnes. D'où viennent les vieux Bretons? quelle est leur origine? Or le clerc lisant répond « que c'est de Brutus, petit-fils d'Ascagne et arrière-petit-fils d'Énée, et de Brutus on a fait Bretons. Il y eut un fier roi nommé Caduallastre qui clôt la descendance du lignage de Brutus »; c'est en quinze mille trois cents vers que la chronique de Wace est contée : quand les ménestrels accordaient leurs

1 *Archeolog.*, tom. XII. Le bel ouvrage de Warton donne de grands détails sur Benoît de Sainte-Maure : *The History of english Poetry*, tom. II, pag. 325.

harpes et leurs vielles, leurs trompes et buccines, Robert Wace s'écriait, « qui veut oüir et veut savoir de roy en roy, et d'oir en hoir, qui cil furent et dont vinrent qui Angleterre primes tinrent[1]. » Dans ce long poëme commence à se déployer l'antique fable du roi Arthus et des chevaliers de la Table ronde, le Charlemagne breton. Wace écrit cette œuvre par le commandement du duc de Normandie, roi d'Angleterre, car les Bretons furent leurs ancêtres. Robert Wace recommande aux naïfs ménestrels de dire au peuple que les vers qu'il chantait n'étaient ni tout mensonge ni toute vérité, « car le canteor cante, et le fableur fable »; c'est son métier.

Des traditions fabuleuses et bretonnes, Robert Wace s'en vient à ses chers ducs de Normandie, ses suzerains naturels, et c'est ce qui fait le sujet du roman du *Rou* ou de *Rollon*, le chef primitif des Scandinaves aux champs de Rouen et de Caen; il forme comme la se-

1 Cette généalogie est passée de là dans toutes les vieilles histoires de France; voici, au reste, comment s'explique Robert Wace :

Qui vieult oïr et vieult savoir
De roy en roy, et d'oir en hoir,
Qui cil furent et dont vinrent
Qui Angleterre primes tinrent.

conde branche dans le lignage de l'histoire d'Angleterre : le chantre veut réciter « les félonies des félons et les hauts faits des barons. » Ce poëme, maître Wace le commença en 1160. « Depuis que Dieu en la Vierge descendit par sa grâce, alors un clerc de Caen, qui eut nom maître Wace, s'entremist de l'histoire de Rou et de sa race [1]. » Wace gagna à cette riche chronique le bon canonicat de Bayeux. Ce n'était point trop, car il avait fait un bel éloge en treize mille vers des ducs de Normandie et de la digne nation du Nord, active et féconde. Dans cette œuvre, point d'imagination; on y retrouve la chronique rimée; ce sont les histoires de Guillaume de Jumièges et Dudon de Saint-Quentin; il en suit pas à pas les annales, méthode commune qu'on retrouve dans les trouvères de la race franque [2].

Il en est peu encore de ces trouvères issus

1 Mil et cent et soixante ans eut de temps et d'espace
Puis que Diex en la Vierge descendi par sa grace,
Quant un clerc de Caën, qui ot nom *maistre Wace*,
S'entremist de l'estoire de Rou et de sa race.

2 Le *Roman du Rou*, au reste fort difficile à lire, se trouve parfaitement analysé dans la notice des mss., tom. v, pag. 21-78, sur un manuscrit de Sainte-Palaye.

de la race franque, et tous méritent à peine d'être distingués. Le premier porte le titre de Thibaut de Vernon; on reporte ses poésies au milieu du douzième siècle. Thibaut a translaté la vie des Saints dans la langue vulgaire; il s'est fait le biographe en vers de sainte Thasie, de sainte Catherine et de sainte Marie l'Égyptienne. Ces vies de femmes chrétiennes, d'abord écrites en latin, furent translatées en vers français par la rime du poëte. Thibaut de Vernon reste pieux dans toutes ses œuvres; il s'est peint comme l'expression de la chasteté dans son épisode du clerc de Rouen. Si les troubadours de la Langue d'oc oubliaient tout pour l'amour de leurs dames, le pauvre clerc de Rouen se vouait à la Vierge; puis il s'exalte pour un amour profane : que fait-il, le pauvre clerc? la Vierge lui apparaît pour lui reprocher ses profanations d'âme; alors Thibaut déchire ses vêtemens, il renonce à un amour vulgaire pour se jeter aux pieds de la Vierge, le symbole de l'exaltation morale. Dans l'autre épisode, un chevalier, épris d'une dame inflexible, vient de nouveau se consacrer à la Vierge Marie, la sainte mère de Dieu; mythe peut-être encore de la

grandeur de la femme[1]. Un trouvère du nom de Lambert versifie en parlage vulgaire la vie de sainte Bathilde, l'épouse de Clovis II, fils de Dagobert; sainte et gracieuse vie, où se manifeste l'empire chrétien de la femme sur le barbare. Un autre Pierre de Vernon, poëte sans grâce et sans amour, écrivit en vers les enseignemens d'Aristote, philosophie rimée sèchement; Aristote est son seul inspirateur et la source de sa poésie; il traduit avec une attention indicible les conseils qu'Aristote écrit à Alexandre de Macédoine, les préceptes qu'il lui donne pour garantir son corps et son âme : « Les rois doivent honorer les savans, rendre à tous la justice, se montrer généreux après la victoire[2]. Le règne d'un bon prince est comme la pluie qui ranime la verdure, nourrit les ar-

1 Le miracle du clerc de Rouen a été donné par la Ravalière. La conversion d'un chevalier est plus vivement versifiée :

Pour ce vous vuel dire et conter
Un bien que j'ois raconter
D'un chevalier qui étoit pris
D'amors et si fort entrepris
Qu'il n'en pouvoit être livrés.

2 La Bibliothèque royale possède un exemplaire de l'*Enseignement d'Aristote*; fonds de l'Église de Paris, in-4° N, n° v, fol. 173. M. Roquefort l'a cité. *Glossaire de la langue romane*, Table des Auteurs, tom. II, pag. 768.

bres et les fruits; mais qu'on prenne bien garde à la crue d'eau qui enlève les terres. » Ces enseignemens au roi, le poëte les étend très-loin; dans un système d'instruction adressé au monarque sous le nom d'Alexandre, selon l'us du temps, le poëte, tout en parlant d'Aristote, termine ses vers en invoquant Jésus-Christ dans une fervente prière chrétienne. Ainsi était l'esprit de l'époque : un mélange continu des souvenirs de l'antiquité et des dogmes catholiques; il en était de la poésie dans l'histoire comme de ces miniatures du moyen âge qui reproduisent les personnages de David, de Salomon, de la reine de Saba, vêtus du costume chevaleresque; le poëte décrit l'antiquité tout en restant empreint du siècle dans lequel il vit; il blasonne l'Écriture sainte et la Grèce antique; Aristote fut alors presque transformé en père de l'Église, et Hector, le fils de Priam, en chevalier du douzième siècle.

Toutes ces poésies bretonnes, normandes ou de la race franque se rattachent à certains noms de légendes qui apparaissent uniformément dans le moyen âge. Le souvenir qui rayonne et brille sur tous les autres dans

la tradition, c'est Charlemagne, le grand empereur. Ce nom domine partout, il absorbe la chronique, la poésie. Tantôt Charles le Grand fait la guerre aux Saxons, et dans sa vaste enjambée il parcourt l'espace qui s'étend de la Seine jusqu'à l'Elbe; tantôt il passe les Pyrénées pour combattre les Sarrasins jusqu'à l'Èbre. Quelquefois aussi les trouvères le font partir en pèlerin conquérant pour la Palestine où il va délivrer le saint sépulcre comme Louis VII, et après lui Philippe-Auguste. Les romanciers peignent Charlemagne comme un prince tour à tour emporté et débonnaire, impétueux et trompé; lui, le grand Charles, devient la personnification des Carlovingiens [1]; on confond tous ses faibles enfans en lui; on le retrouve plus d'une fois sous les traits de Charles le Chauve et de Charles le Simple; il a pour mère Berthe aux grands pieds, la chaste épouse de Pepin; il prend et quitte ses femmes comme un roi de race saxonne; il brise ses barons comme le fer de son cheval; et ses barons pourtant se jouent de lui, parce

1 Le plus beau et le plus naïf portrait de Charlemagne se trouve dans la *Chronique* de Turpin.

qu'il fallait bien que l'idée féodale, l'indépendance des vassaux, se manifestât d'une certaine manière[1] et se produisît dans les chansons de Geste.

Autour de Charlemagne sont les douze pairs qui forment autant d'épisodes et de poëmes épiques. Si le fort lignage de Pepin et de son fils inspire les vers des trouvères, les pairs de Charlemagne ont aussi chacun leur histoire. Connaissez-vous le duc Naymes de Bavière, si prudent et si fort dans le conseil, à la barbe blanchie, la tête rase, mais surmontée d'une couronne? à ses côtés siége le traître Ganelon de Mayence, le félon discourtois. Qu'a-t-il fait jamais, le traître, si ce n'est d'entraîner son seigneur en de fatales aventures, qui finissent par la catastrophe de Roncevaux? Combien de fois les chansons de Geste ne parlent-elles pas de Roland le fier homme, ce neveu de Charlemagne qui brise les rochers et fracasse

1 Les romans du cycle de Charlemagne sont fort nombreux; on peut le voir dans la préface de M. Pâris, adressée à M. de Monmerqué. On a beaucoup trop classé les romans de chevalerie; il y avait alors confusion comme dans tout ce qui touche le moyen âge.

les boucliers; et d'Ogier le Danois, ce preux du Nord siégeant parmi les pairs de Charlemagne[1]? Déjà ne vous ai-je pas conté l'histoire de ce bon Renaud de Montauban, de ses dignes frères tous montés sur Bayard qui galope, le beau coursier fringant dans la plaine[2]; Ogier le Danois est le chef du lignage saxon qui entoure Charles le Grand quand il tenait sa cour plénière à Cologne, à Francfort ou à Mayence. Chacun de ces pairs a son lignage poétique; tous ces trouvères viennent tremper tour à tour leurs belles chroniques d'imagination, dans cette généalogie qui prend tous les preux, depuis la chaste mère qui les mit au monde, jusqu'au dernier fils ou dernier parent du lignage; on appelait cela des *branches*, car la généalogie de ces grandes races était comme un arbre au vaste tronc, où pendaient les beaux fruits, les feuilles vigoureuses et les branches pleines de séve. Quand la primitive chronique était écrite, ou le premier chant de Geste composé, on l'ornait, on l'embellis-

1 Rien de plus complet n'a été dit sur Roland et les pairs que dans les notes sur la traduction de l'*Arioste*, par M. Mazuy.

2 *Voyez* chap. v de ce livre.

sait de mille manières. Charlemagne eut ses neveux, la maison de Mayence ses traîtres et ses perfides enfans. La race méridionale, si ingénieuse, ne s'épuisa pas en produisant Renaud de Montauban; elle eut aussi son Huon de Bordeaux et la touchante histoire de la maison de Boves [1].

Le monde réel ne suffit plus : géans immenses comme Roboastre, nains contrefaits à l'œil bizarre, fées bienfaisantes ou sombres magiciens, châteaux de diamans sur la colline ou plaines resplendissantes d'émeraudes, d'escarboucles, de saphirs et de topazes, vous rayonnez dans les chants de Geste, si austères d'abord dans les formes primitives! Un siècle plus tard, les trouvères, avec cette brillante couronne d'étoiles sur le front, se montrent partout, en Angleterre comme en France; l'Arthus des Bretons n'est-il pas le Charlemagne

1 Le catalogue de la Bibliothèque du roi contient plus de trois cents romans de chevalerie; si le faux esprit du dix-huitième siècle ne déparait pas la *Bibliothèque des Romans*, on y trouverait de précieux renseignemens sur l'esprit des chansons de Geste. Comparez toujours avec la préface de M. Pâris sur *Berte aus grans piés* et *Garin le Loherain*. M. de Paulmy et Sainte-Palaye avaient préparé ce vaste terrain de la chevalerie.

de la race germanique? n'est-il pas le même souverain puissant et débonnaire? ne voyez-vous pas assis à sa Table ronde, les pairs de son royaume portant leur épée haute? La Bretagne a ses Lancelot du Lac, son Tristan de Léonois, ses féeries du tombeau de Merlin avec ses célèbres prophéties. Et ceci n'est point l'imitation d'une poésie sur l'autre; les questions de priorité du Nord sur le Midi sont oiseuses[1]; ces compositions simultanées sont venues d'une même civilisation; partout il y avait des conquêtes, partout une châtellenie forte et audacieuse, des races d'hommes qui s'entre-choquaient, de vaillans barons, des lignages qui de père en fils se transmettaient le grand devoir d'une valeur invincible; partout surgit comme si la terre était frappée du pied, le même fond poétique.

Ces lignages se rencontrent généralement comme dans les nations primitives; les familles

1 Cette division surtout éclata entre M. Raynouard et M. l'abbé de la Rue; l'un l'éditeur des *Troubadours*, l'autre des *Trouvères*. On trouve dans Warton, *History of english Poetry*, tom. 1er, et l'*Archéolog.*, tom. XII, les plus utiles renseignemens sur les traditions bretonnes.

sont resserrées, et chacune a sa généalogie; il y a un blason, non-seulement pour les chevaliers, mais encore pour les armures, pour les chevaux de bataille, pour les casques et pour les épées. Le digne coursier que vous voyez bondir sur la poussière a ses ancêtres, sa descendance, son histoire, et vous savez combien il est doux de les suivre dans le fort haras de cavales hennissantes. On connaît d'où sort Bayard et qui l'a engendré, lui dont les naseaux jettent le feu[1]! un beau coursier est le compagnon fidèle du chevalier, il en caresse le poil luisant, il le suit avec joie quand ses yeux intelligens brillent, et quand il secoue sa crinière. Le casque, l'armure et l'épée ont aussi leur famille; la bonne joyeuse de Charlemagne, la durandal de Roland, l'armet de Mambrin, l'impénétrable bouclier qui rend invulnérable, sont trop chers au cœur des paladins pour qu'ils n'en recherchent pas l'origine et n'en sachent pas la primitive chronique! Que de charmes n'y a-t-il pas dans cet univers tout nouveau où l'imagination se promène en

[1] La *Chronique* de Turpin même parle de Bayard. Comparez avec Sainte-Palaye dans sa *Dissertation sur la chevalerie*.

souveraine comme dans des palais de saphir! C'est après les croisades que la poésie prend le plus vaste développement; le siècle de Philippe-Auguste voit s'accomplir les grands poëmes de chevalerie qui furent récités aux cours plénières pendant de si longs siècles[1].

L'impulsion des croisades s'étend à tout; les multitudes se sont agitées dans de lointains climats; des sensations nouvelles ont épanoui les imaginations; les pèlerins n'ont-ils pas vu le style lombard des basiliques, les découpures sarrasinoises et la pierre travaillée par les Normands à Naples et dans la Sicile? Les constructions franques s'en ressentent, et les cathédrales apparaissent avec leurs ogives dans la Langue d'oc et la Langue d'oil. Jusqu'à l'an mil, époque sombre et sédentaire, les basiliques sont marquées d'un type triste, austère et régulier; des murailles froides et nues, des tours carrées fermées d'une grille de fer comme un château d'hommes d'armes; au-dessous une chapelle souterraine pour abriter la châsse, quand elle était menacée par les inva-

1 *Voyez* mon *Histoire de Philippe-Auguste*, tom. Ier.

sions des Hongres et Normands; quelques fenêtres longues qui ressemblaient à des meurtrières pour tirer l'arbalète sur le féodal impie et profanateur, des autels vides et nus, un baptistère de pierres froides, une chaire dans le *pronaos* pour prêcher au peuple; à côté, le champ sacré, la terre commune avec les tombes sépulcrales à la manière romaine, en forme de *balneum* en pierres carrées[1]; des ossemens çà et là dispersés, une croix de bois au centre. Au pied du Christ, une tête de mort aux yeux creux, aux dents blanchâtres; quelques lumières dispersées sous les voûtes éclairant un *Christos* grec, avec Pierre et Paul à côté; telle était la basilique chrétienne à l'époque de l'an mil, avant que les croisades n'eussent profondément remué les générations.

Tout à coup des sentimens plus heureux s'emparent du peuple; la maison de Dieu offre

1 J'ai visité les cathédrales de France, d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, antérieures au douzième siècle; toutes sont marquées de ce commun caractère. Il y a tant de commissions retentissantes pour les monumens publics, et nul travail n'est sorti de ce bruit de bureaux, de ce luxe de commissaires et d'inspecteurs. *Voyez* la préface des Bénédictins, sur l'*Histoire littéraire*, tom. XI.

un aspect d'exaltation où rayonne la joie : aux tours carrées succède l'ogive qui vient se balancer en berceaux comme une forêt pétrifiée ; la cathédrale devient un magnifique symbole ; c'est tout à la fois les légendes du saint, les exploits de chevalerie et les grands exemples de moralité ; la pierre se façonne en mille oiseaux étranges, en animaux bizarres qui vous regardent depuis des siècles, avec ces yeux fixes qui ont rencontré les yeux de tant de générations maintenant au sépulcre. Ne cherchez pas des systèmes de philosophie[1] ou des mythes hérétiques sur ces façades si merveilleusement travaillées ; c'est l'histoire simple du Nouveau et de l'Ancien Testament, ou bien la chronique et le récit naïfs de la translation des reliques. Voici la création du monde, quand Dieu fit éclore, de sa seule parole, les races

1 A toutes les époques, il est des mots qui deviennent comme un vocabulaire, et l'on s'est pris de belle passion pour raisonner sur *l'art* moyen âge. Il y a eu de puériles et singulières explications sur les ogives et les basiliques ; l'historien imitateur de Vico s'est surtout livré à des théories trop hautes pour expliquer des choses bien simples pourtant, et qu'il aurait pu trouver dans les légendes et la vie des saints. Mais on préfère vivre dans les nuées que de consulter les chartes et les monumens des vieux siècles.

éteintes et les oiseaux qui volent aux cieux, le serpent qui rampe sur la terre, les fleurs épanouies et les fruits savoureux, l'homme enfin maître par l'intelligence, esclave par le péché hideux, sous la forme de ces mille animaux immondes. Là c'est la cène du Christ, le lavement des pieds, et les apôtres qui adorent le divin maître; plus loin la translation des reliques et des châsses bénites d'or et d'argent, reproduite sur la pierre froide. Voyez-vous l'évêque avec sa crosse en main, la mitre en tête et la chape brodée par la faux du temps, qui creuse et dentelle tout, car le vent a soufflé là des siècles[1]! Voyez-vous ce peuple qui les entoure, cette multitude de têtes raides, comme si Dieu les avait pétrifiées?

Que de pensées se refoulèrent dans mon esprit quand je te contemplai pour la première fois, magnifique cathédrale de Strasbourg! Sou-

1 L'histoire de l'art par les grandes cathédrales reste à faire; la Normandie a des savans antiquaires qui ont expliqué les beaux débris de Rouen, de Caen et de Bayeux. Voyez les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.* C'est là que la science modeste et sérieuse s'est concentrée. En province, il y a de savans érudits qui vivent comme les vieux Bénédictins sous la poussière des chartes.

vent au coin d'une travée du monument chrétien se développait toute la moralité de la vie humaine : comment l'homme naquit tout empreint du péché originel, tristement représenté par l'oiseau de proie à l'œil rond et au plumage noir, fatale légende qui exprime comme nous portons tous au fond de l'âme le poids douloureux de la vie, les déceptions qui tuent, la fatalité qui nous pousse. Sur cette pierre du bas-relief se reproduit encore un cadavre que le ver rongeur assiége; vous la voyez par milliers cette vermine de pierre qui s'attache aux flancs, aux cuisses grasses et sensuelles; c'est la mort de la chair, c'est l'anéantissement de la matière ; c'est une grande leçon donnée au sensualisme qui s'enfle le ventre aux festins, ou qui cherche les plaisirs de la chair dans les femmes à la chevelure d'or, folles femmes qui se flétrissent dans vos embrassemens, et deviendront poussière comme vous dans le tombeau [1]. Mais quelles sont ces trompettes retentissantes et ces anges de la

1 Dans les beaux bas-reliefs nouvellement découverts à Notre-Dame, toute cette grande histoire de la vie humaine se trouve reproduite sur la pierre. Je désirerais une explication

résurrection? le corps meurt, mais l'âme survit; elle s'élève vers Dieu en sa gloire qui la juge dans sa miséricorde profonde! le paradis est pour le pauvre, l'enfer pour le riche et le puissant. Que de consolations le serf ne trouvait-il pas dans ce spectacle de la mort qui rongeait la chair et le corps du fier baron! quelle égalité devant la faux fatale! la république des sépulcres, la fraternité du linceul, consolaient de la servitude, et un jour tous ne devaient-ils pas s'élever comme un chœur de fantômes, sans gants féodaux, sans bannières blasonnées, sans armure de fer pour écouter la parole de l'éternité! A la face de ces scènes de mort incrustées sur la pierre, le serf ému écoutait encore dans les saintes basiliques les hymnes qui s'élevaient jusqu'à Dieu. Si le son de l'orgue retentissant faisait frissonner ces imaginations grossières, si les psaumes exprimaient les déceptions de la vie[1],

des savans; mais les Bénédictins n'existent plus, et les sciences s'agitent autour de quelques places lucratives sans rien produire.

1 L'histoire du chant ecclésiastique a été faite par l'abbé Lebœuf, le savant qui a le mieux connu les diocèses de Paris et d'Auxerre; ce serait un travail à compléter. A quoi emploie-

les douleurs de l'existence, les malheurs du riche, l'avenir consolant du pauvre; si le terrible *Dies iræ* bruissait sur l'âme du féodal bardé de fer, comme l'éclat du tonnerre, ces émotions devaient favoriser les idées de liberté et consoler le souffreteux dans la servitude; car avec ces caractères indomptables de la féodalité, ne fallait-il pas tous les prestiges et réveiller toutes les sensations. Les ogives élancées, l'orgue frémissant, les sculptures sombres et bizarres, ces tombeaux que l'on foulait aux pieds, ces croix de bois, ces hymnes, tout cela était en harmonie, et faisait vibrer mille voix inconnues qui saisissaient l'âme et l'entraînaient dans un monde fantastique et indifférent aux vanités et aux douleurs de la terre.

La plupart des cathédrales, dans la Gaule chrétienne, datent du douzième siècle[1] : voyez Reims d'abord avec ses merveilles, ses ogives incrustées, ses pontifes et ses évêques qui bé-

t-on mes jeunes et studieux amis de l'école des chartres? A étiqueter des inventaires, ou bien deux ou trois érudits faciles les font travailler pour eux et profitent de leurs ardentes et fortes études! *Voyez*, au reste, préface des Bénédictins, tom. XI, *Hist. litt. de France*.

1 BÉNÉDICTINS, *Hist. litt. de France*, tom. XI (préface).

nissent de leurs doigts raides depuis des siècles la ville municipale; Amiens, fière de ses portiques; Strasbourg avec sa flèche qui semble braver la foudre dans les airs; la cathédrale de Rouen, de construction normande; celles de Caen et d'Évreux, d'Orléans et de Blois sur la Loire; enfin la basilique des saints martyrs à Saint-Denis en France, l'œuvre merveilleuse de Suger, appartiennent à cette époque de catholicisme producteur. Bâtir une cathédrale était le souci de toute une génération; il y avait alors un peuple d'ouvriers; des corporations tout entières venaient mettre la main à ces grands travaux qui occupaient les populations des villes et des campagnes [1]. Les uns taillaient la pierre comme pour le temple de Salomon, les autres façonnaient les grandes poutres, l'orfévre incrustait les rubis et les émeraudes dans les châsses saintes, tandis que le pieux moine dessinait sur les vitraux la vie du Christ et les grandes histoires de la patrie [2]. C'était une œuvre joyeuse et sainte que la construction d'une

1 Bénédictins, préface du tom. XI, *Hist. litt.*

2 *Dissert.* de l'abbé Lebœuf. M. Emeric David a longuement disserté, dans la continuation de l'*Hist. litt.* des Béné-

cathédrale, l'époque en était marquée dans les fastes de la ville, du bourg et de la campagne réjouissante. L'église était l'orgueil de la cité; sous le sanctuaire l'esclave devenait libre! les communaux accouraient en foule pour apprendre qu'ils étaient égaux avec les barons; on leur montrait le ciel ouvert pour les pauvres et les souffreteux, et l'enfer pour les puissans de la terre.

Aussi le peuple mettait son corps et son sang, ses aumônes et son bien pour façonner cette belle perle qui se posait au centre de la cité resplendissante. Il faut voir avec quel soin l'économe Suger s'occupe de sa cathédrale, et veut orner cette précieuse maison des martyrs de Saint-Denis en France. Ce fut l'an 1140 que le pieux abbé commença l'édifice de son église; l'ancienne avait deux défauts, elle était trop étroite pour l'affluence du peuple qui s'y rendait aux grandes fêtes, « en sorte, dit Suger, que pour arriver aux reliques des saints martyrs, les femmes mar-

dictins sur l'origine et le développement de l'architecture dans les cathédrales. Il n'y a pas grande portée dans ce travail.

chaient sur la tête des hommes [1]. » L'église en plusieurs endroits menaçait ruine; outre cela, le portail, bas et ouvert par une seule porte, était masqué par une espèce de portique que Charlemagne avait fait élever sur le tombeau du roi Pepin, inhumé de son choix hors de l'église, pour expier les excès de Charles Martel son père. Suger détruisit ce monument avec la permission du roi, et fit transporter ailleurs le tombeau de Pepin; il construisit un nouveau portail ouvert par trois portes et flanqué de deux grosses tours, également propres à servir d'ornemens durant la paix, et de défense en temps de guerre. Les battans des portes furent faits en bronze doré, avec des bas-reliefs où étaient représentés divers mystères, et Suger lui-même aux pieds de Jésus-Christ, avec ce distique qu'il lui adressait : « Accueille ce vœu de Suger, juge suprême; fais-moi trouver avec clémence parmi mes propres brebis. » De là Suger travailla au chevet de l'église, qu'il réédifia de fond en comble avec la croisée, et

1 Dom Félibien, dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, a donné la description des premiers travaux de la cathédrale. Il cite ce passage tout entier de Suger.

finit par la nef, qui fut achevée l'an 1144. Le roi posa la première pierre de l'édifice, et plusieurs prélats se firent honneur d'en travailler d'autres après lui. Suger enrichit l'église de pieux ornemens; un retable d'or pesant quarante-deux marcs, orné de pierreries, fut placé sur l'autel de Saint-Denis; trois tables de même matière qui environnaient le grand autel; un crucifix d'or pesant quatre-vingts marcs, qui fut l'ouvrage de sept orfévres que Suger avait fait venir de Lorraine, et une infinité d'autres richesses, dont une partie venait de la libéralité des rois, des princes, des prélats que le pieux abbé a eu soin de nommer; sur la plupart de ces ouvrages, il avait fait graver des vers de sa façon; il en avait aussi fait tracer sur les vitraux pour l'explication des histoires ou des allégories qui y étaient représentées [1]. »

Maintenant il faut vous les dire ces histoires; sur ces beaux vitraux de mille couleurs, Suger

1 On voit combien l'art de l'orfévrerie était avancé dans le moyen âge. C'était une des grandes corporations avec bannière; l'or était déjà très-abondant dans les églises. *Voyez* LEBŒUF, *Dissert. sur l'Histoire ecclésiastique de Paris*, 1741. Son bel ouvrage comme celui de Félibien a servi à tous les travaux médiocres qu'on a publiés en corrompant le peuple et les idées.

y a fait peindre les patriotiques annales de la première croisade, les exploits des Francs pour délivrer les frères d'Orient. Nicée d'abord est reproduite par une tour sur un petit vitrail bleu; la tour est haute, au sommet paraît une seule tête d'homme qui embouche une corne de cerf pour annoncer l'approche des croisés [1]. Les braves pèlerins entourent Nicée avec leurs machines de guerre; la baliste frappe à coups redoublés, les pèlerins sont tout couverts de leurs boucliers; ils prennent Nicée. A son tour Antioche est assiégée; on voit la cité sur un vitrail à fond d'or, et de ce beau bleu que nul n'a pu trouver encore [2]. Après Antioche vient Jérusalem sur fond de *gueule;* les croisés attaquent la ville sainte avec impétuosité; rien de comparable aux brillantes couleurs de leurs armures; les traits en sont grossiers, mais les émaux sont si purs, si éclatans! A la bataille d'Ascalon le choc des armées se déploie sur le vitrail; les mécréans conservent

1 Les vitraux de Saint-Denis se retrouvent entièrement reproduits dans le Père Montfaucon, *Monumens de la Monarchie française*, tom. 1^er.

2 Planche 1^re.

dans leurs regards une teinte sauvage; ils portent pendues à leurs selles les têtes des chrétiens, que l'on reconnaît à l'expression douce et martyre. Les pèlerins ont la croix sur leurs casques, tous sont couverts de cottes de mailles et d'armures impénétrables [1]; les chevaux se heurtent, les lances se croisent, on voit briller les banderoles flottantes au bout des lances; les armures de cette chevalerie sont semblables à celles des Normands dans la tapisserie de la reine Mathilde. Plusieurs fois dans ce vitrail Suger se peint lui-même; on le voit avec sa figure vénérable, petit de taille, aux yeux fixes, aux traits raides, tels que nous le décrit sa vie écrite par frère Guillaume [2].

Ce luxe de couleurs, cette magnificence d'orfévrerie, qui paraissent là éclatans, commencent à se reproduire aussi dans les châtellenies. Ne cherchez plus ces manoirs simples et antiques, ces tours demi-romaines en pierres noires et épaisses! le château commence à se

1 Planche 3.

2 L'art moderne a pu mieux dessiner que le Père Montfaucon, mais rien ne peut être comparé à l'exactitude des Bénédictins. Les religieux travaillaient avec une si naïve conscience!

construire dans la forme d'ogive; il a son oratoire, ses vitraux, sa salle de repos resplendissante, où se déploie le paon avec ses ailes. Les meubles se façonnent en bois de chêne, s'incrustent d'ivoire, de cèdre et d'ébène; la chaise féodale est couverte de soie empruntée à Constantinople durant le pèlerinage; le bahu où s'asseient les varlets est enrichi de bas-reliefs qui représentent le sanglier poursuivi par les chiens, ou le cerf aux abois. Le livre d'heures de la châtelaine est recouvert d'une riche étoffe brodée de saphirs, de topazes ou d'émeraudes [1]. Tout est en progrès de luxe; les tristes époques sont oubliées; l'an mil n'étend plus ses noires ailes sur la génération; les trouvères et les troubadours vont de manoir en manoir pour égayer les longues soirées. Qui ne peut conter quelques merveilleuses histoires? car on a tant vu, tant voyagé! et quand les générations en

1 La Bibliothèque royale contient des livres d'heures du dixième au quatorzième siècles, avec ces magnifiques reliures brodées de pierreries (salle 1^re des mss.). Depuis longues années, je visite bien souvent la Bibliothèque royale, et pas une seule fois je la quitte sans admirer et saluer ces beaux livres d'heures couverts de rubis, de topazes et d'ivoire!

sont là, la tristesse s'envole. Lorsque les grandes distractions arrivent, qui pourrait songer encore à la vie solitaire? Il y a dans ce douzième siècle un besoin d'agitation qui résume toute l'existence dans les croisades. Naguère l'horizon était borné par la forêt sombre, par l'étang, par le vivier empoissonné, le monastère ou la colline déserte ombragée de sapins. Au douzième siècle le ciel s'étend bleu et brillant jusqu'en Palestine; les idées s'agrandissent, l'époque se revêt d'une robe de pourpre et d'or, elle pare son front d'un diadème éclatant. Tout est joyeux comme aux périodes de jeunesse et de renaissance!

CHAPITRE LV.

DERNIÈRE PÉRIODE DU RÈGNE DE LOUIS VII.

Origine de la rivalité entre la France et l'Angleterre. — Avénement des Plantagenets. — Henri II. — La race poitevine. — Discussion pour l'hommage. — Alliances et batailles. — Invasion du comté de Toulouse. — La lignée du roi. — Traité de paix avec Henri II. — Vieillesse du roi Louis VII. — Actes d'administration après la mort de Suger. — Fiefs. — Communes. — Églises. — Pèlerinage en Angleterre. — Maladie du roi. — Sa mort.

1150 — 1180.

Le caractère des expéditions actives de Louis le Gros, le père de Louis VII, avait été tout féodal; ses guerres s'étendaient aux nombreuses et fortes châtellenies des environs du Parisis : on l'avait vu lutter contre les sires de Mont-

morency et de Luzarche, contre les seigneurs de Corbeil et de Senlis. Il n'y eut sous son règne qu'un seul mouvement national, dont Suger a écrit l'histoire [1]; il se manifesta contre la race germanique, qui menaçait les frontières par l'invasion. On vit alors les Aquitains confondus avec les Francs et les Champenois dans les batailles communes. La première période du règne de Louis VII est absorbée par la croisade; toute l'attention de la chevalerie est portée vers la Palestine; peu de gonfanons pendent encore sur les castels en France, en Normandie et en Champagne. Suger réprime avec fermeté les dernières entreprises des féodaux possesseurs de petits fiefs dans le territoire de Paris.

La guerre va prendre désormais un caractère plus vaste, plus national. La rivalité entre deux couronnes et deux familles se manifeste; l'Angleterre et la France vont entrer en lice, et les haines de peuples se déploieront pendant des siècles [2]. Guillaume le Bâtard avait

1 *Voyez* chap. XXXVI de ce livre.

2 Je fais partir de cette époque le véritable caractère de la

soumis l'Angleterre par la conquête à la race normande; les vieux fils des Scandinaves, les châtelains de Rouen, de Bayeux et d'Évreux avaient passé les mers pour porter en Angleterre leurs lois et leurs coutumes belliqueuses; de là était née une première cause de rivalité, car les ducs de Normandie ne furent jamais bons vassaux de la couronne de France. Déjà plus d'une fois les lances s'étaient croisées sur les champs de guerre, et les cris de bataille s'étaient fait entendre! Mais ce qui grandit encore cette rivalité, ce fut l'avénement à la couronne de Henri II, l'aîné de la maison d'Anjou, issu de ces Plantagenets dont l'histoire est si merveilleuse dans les vieilles chroniques. La race des comtes de Poitou s'était souvent soulevée contre les suzerains de France [1]; ces comtes appartenaient tous à cette famille méridionale qui s'étendait depuis la Loire jusqu'en Provence, et parlait ainsi une commune langue. Le

nation et de la monarchie française. Philippe-Auguste y mit la dernière main. *Voir* mon Résumé de *Philippe-Auguste*, t. IV.

1 BESLY, *Hist des Comtes de Poitou*, tom. IV. L'*Histoire chevaleresque des Plantagenets* est un beau tableau féodal jusqu'à Richard Cœur de Lion. *Voyez* les comtes de Poitou dans l'*Art de vérifier les Dates* des Bénédictins, tom. III, in-4°.

ressentiment des Plantagenets contre Louis VII tenait aussi à d'autres causes, et j'ai besoin encore de revenir sur les temps.

Quand l'assemblée de Beaugency eut prononcé le divorce de Louis VII et d'Aliénor, le beau fief d'Aquitaine, les terres plantureuses de l'Anjou et du Poitou formaient un trop beau lot pour ne point exciter la convoitise de tout le baronnage. Aliénor se donna corps et âme à Henri Plantagenet de la race angevine, qui déjà possédait sous l'hommage le duché de Normandie. Voyez donc quels fiefs! quelles terres immenses! quelles nombreuses châtellenies depuis Caen jusqu'à Bordeaux, en passant par le Poitou, l'Anjou, le Limousin, dont la chevalerie était si vaillante! Salut donc à toi, duc de Normandie, Henri Plantagenet, comte d'Anjou, duc d'Aquitaine, car tu étais noble et fier chevalier; tu aimais les trouvères, les troubadours, les grandes et vieilles chroniques, tout ce qui parlait enfin à l'imagination aventureuse[1]! A la mort d'Étienne, roi des Anglais, le noble Plantagenet fut appelé à la couronne,

1 Comparez GERVASIUS et BROMPTON, *Chroniq.* 1154-1155, dans la *Collection des Hist. anglais*, pag. 1043-1377.

dans une cour plénière à Winchester; tous les possédant fiefs lui firent hommage, et le goût des Poitevins pour les fêtes joyeuses se révéla dans les magnifiques somptuosités des tournois à Londres, à Durham, à Winchester; Henri II parut là avec Aliénor; plus d'une lance fut brisée pour la suzeraine, et Henri fut reconnu par les barons comme leur roi. Ainsi, du chef de sa mère, Henri possédait le Maine et la Normandie; puis, comme époux d'Aliénor, sa bannière pendait sur les châtellenies du Poitou, de la Saintonge, d'Auvergne, du Périgord, du Limousin, de l'Angoumois et de la Guienne. Quel souverain puissant! Henri était dans la force de sa vie; il avait vingt et un ans; un noble feu de conquêtes circulait dans tous ses membres; il était rusé autant que fort, habile autant que téméraire, et avec cela que pouvait tenter contre lui le roi de France? qu'avait-il à craindre de ses lances moins nombreuses que les siennes [1]?

Louis VII, vieilli, macéré par le jeûne, avait vu avec amertume le mariage d'Aliénor et de

1 Bénédictins, *Art de vérifier les Dates*, tom. II, in-4°.

Henri Plantagenet; il détestait la race poitevine et ses comtes; il n'avait jamais passé la Loire que pour batailler, comme ses ancêtres, avec les sires d'Aquitaine; il n'avait ni la finesse ni la ruse des Plantagenets; s'il pouvait combattre contre eux à fer émoulu, avait-il assez de dextérité pour empêcher un méridional d'arriver à ses fins? Quand le sang normand se mêlait à la race du Midi, comme cela était arrivé à la lignée de Bohémond en Sicile, est-ce que jamais la race franque et germanique aurait pu lutter de souplesse dans une négociation? Qu'on s'imagine la fureur de Louis VII lorsqu'il apprit le mariage d'Aliénor et d'Henri Plantagenet; il fut comme le sanglier pris dans les toiles du chasseur habile; Louis avait eu deux filles de la dame d'Aquitaine; elles devenaient les héritières d'Aliénor si elle fût restée en veuvage; mais féconde comme les races du Midi, Aliénor aurait sans doute une lignée mâle avec Henri d'Angleterre; et alors comment invoquer les droits des deux filles du roi de France? Quand la colère était dans l'âme des barons ils se précipitaient les uns sur les autres, et bientôt les batailles commencèrent

en Normandie. Dans le droit féodal, à l'avénement de chaque grand possesseur de fiefs, il était tenu à l'hommage; il devait se présenter la tête nue, le bras déganté, et s'agenouiller en face de son suzerain; mettre ses mains dans les siennes, jurer féauté comme le supérieur, qui à son tour devait protection au vassal [1]. Voyez comme aurait été grande l'humiliation d'un Plantagenet, seigneur de si riches terres, agenouillé devant son rival, l'ancien époux d'Aliénor [2]!

Il y eut donc refus. Henri aima mieux appeler la bataille, un choc de chevalerie en Normandie : ces hommes de fer se heurtèrent comme des rochers, et les coups de masses d'armes retentirent comme sur des enclumes. On fit ensuite un traité de paix ou de trêve, pour mieux dire, car lorsque la chevalerie était fatiguée, lorsque le vassal avait fait son service selon les termes de la coutume, il s'en revenait tout simplement en son manoir, sans suivre plus longtemps le gonfanon de son seigneur. Il

1 Ducangè, *Gloss.*, v° *Homag. Feudum.*

2 Suivant le chroniq. Albéric, la guerre commença dès 1157. Mss. Fontanieu, vol. XIII et XIV.

arrivait ainsi que souvent les suzerains étaient obligés de traiter par le refus d'armes de leurs vassaux, qui s'en retournaient chez eux, leur service étant fini; il n'y avait plus de guerre parce qu'il n'y avait plus de lances. On fit plusieurs trèves entre Louis VII et le Plantagenet, puis paix et fiançailles entre Marguerite, fille du roi Louis VII, âgée de deux ans, et Henri, qui en avait trois à peine, issu du roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine et de Gascogne. Marguerite recevait en dot les châteaux de Néaufle et de Gisors [1]. Ces murailles crénelées étaient remises aux mains des Templiers comme en bonne garde; les vieux chevaliers du Temple recevaient en tutelle les biens en minorité des deux enfans royaux. Ainsi étaient suspendues pour un moment les vieilles querelles entre Louis VII et Henri II, sauf à renaître ensuite à la première circonstance.

Suger mourait alors, à un âge avancé de la vie, dans sa soixante-dixième année [2]. Il s'é-

1 La paix est de l'année 1160; elle est citée par Roger de Hoveden, *apud* DUCHESNE, tom. IV, pag. 429. Cette époque, fort brouillée par la chronologie, a été très-imparfaitement éclaircie même par les Bénédictins.

2 La mort de Suger est du 12 janvier 1151. FÉLIBIEN, *Hist.*

tait retiré des affaires mondaines pour se consacrer entièrement au monastère de Saint-Denis, qu'il avait orné de si nobles joyaux. Le dernier acte de son administration politique fut la résolution de conduire lui-même une croisade [1]. Les malheurs du dernier pèlerinage n'avaient pas corrigé les esprits; une expédition en Palestine était la pensée et le but de la génération; partout se manifestait cette idée de conquêtes, partout le cri de Jérusalem se faisait entendre, et Suger, qui s'était tant opposé à la croisade de saint Bernard, fut entraîné à préparer lui-même un nouveau pèlerinage armé dans la Palestine. La mort le surprit dans cette préoccupation pieuse et politique. Ce fut à Saint-Denis en France que la maladie le conduisit au tombeau; le deuil fut grand; Louis VII suivit à pied le convoi de son ministre, il pleura quand il le vit descendre dans le caveau silencieux de l'abbaye. Suger avait administré longtemps la monarchie; il mit de l'ordre dans une

de Saint-Denis, Preuves, pag. CCVI. *Gall. christian.*, tom. VII, pag. 376.

1 C'est son biographe, le moine Guillaume, qui rapporte ce fait, liv. Ier, nº 8.

époque désordonnée, et cela fit sa grande réputation; il gouverna la France avec la même sollicitude qu'il avait fait pour son monastère. Les chroniqueurs le louent surtout comme homme d'église; l'un des moines de Saint-Victor, du nom de Simon Chèvre-d'Or, s'écrie en parlant de Suger : « Elle n'est plus cette fleur de l'Église, cette pierre précieuse, cette brillante couronne; le drapeau, le bouclier, la bannière de la chrétienté, l'abbé Suger, l'exemple des vertus, grave avec de la piété, pieux avec la gravité[1], magnanime, sage et honnête; le roi gouverna par lui avec modération son royaume, et, régent, il fut presque roi; tandis que Louis restait plusieurs années pèlerin en Orient, Suger décora cette église et orna sa chaire, le chœur de ses brillantes parures. Qu'il repose donc en paix dans l'éternité. »

Ainsi disaient les chroniques en parlant de Suger, et elles avaient raison, car l'abbé de

1 Voici le texte de l'épitaphe :

Decidit Ecclesiæ flos, gemma, corona, columna,
Vexillum, clypeus, galea, lumen, apex,
Abbas Sugerius, specimen virtutis et æqui,
Cum pietate gravis, cum gravitate pius.

Saint-Denis avait fait dominer l'Église avec sa pensée d'ordre moral, au milieu de l'anarchie féodale. Partout il avait préparé le triomphe du catholicisme, qui était alors le mobile de la civilisation et de la police des sociétés. L'administration régulière était dans la royauté, l'ordre moral dans l'Église; il en résulta pour Suger la gloire d'avoir placé la féodalité sous ce double frein de l'unité ecclésiastique et de l'administration royale; il avança les idées de gouvernement. Tel est son titre dans l'histoire.

On avait besoin d'unité et de nationalité en France, car la puissance anglaise s'accroissait dans d'immenses proportions, et avec elle la rivalité instinctive entre les deux couronnes; la paix conclue en Normandie entre Louis VII et le Plantagenet n'avait pas tout fini; la question de l'hommage était vidée; Henri prêta sa foi par procureur en cour plénière[1]. C'était bien sans doute, mais pouvait-on priver longtemps la chevalerie de conquêtes et de batailles? et tout à coup, en pleine paix, on apprit que les Poitevins, avec Henri leur sire à

1 *Voyez* les extraits publiés par Fontanieu, mss., tom. XIII et XIV.

la tête, s'étaient précipités sur le comté de Toulouse. Qu'allaient-ils faire dans la Provence? quelles querelles avaient-ils à chercher contre les féodaux de Saint-Gilles, de Narbonne, de Montpellier et de Nismes? Ici je dois vous dire encore les belles histoires de la race provençale; j'éprouve toujours bonheur à les narrer dans leur naïveté.

Aux vieux temps, Ponse III[e] du nom, comte de Toulouse, mourut laissant plusieurs fils en sa lignée; l'aîné fut Guillaume IV, comte de Toulouse, et le puîné Raymond IV, comte de Saint-Gilles; or, sachez que Guillaume IV, féodal plein de largesse et de luxe, vendit pour de bons écus d'or son comté de Toulouse à son frère Raymond, lequel nous avons vu joyeux et pimpant, avec les Provençaux dans sa croisade en Palestine[1]. Guillaume, après avoir vendu son comté, eut une fille du nom de Philippia, laquelle fut l'aïeule d'Aliénor. Voilà donc qu'Henri II vint réclamer le comté du chef de sa femme, comme s'il n'avait pas été vendu en bons deniers; ledit comté était

1 Catel a écrit merveilleusement cette chronique, *Hist. des Comtes de Toulouse*, pag. 119 à 133.

au pouvoir alors de Bertrand, bâtard du comte Raymond, noble troubadour qui partit aussi pour la Palestine; qu'advint-il? c'est que, traître et mécréant, le comte de Poitiers s'était emparé de la terre du pauvre pèlerin, contrairement aux bulles; mais les communaux et le peuple se soulevèrent au profit du dépouillé; ils chassèrent honteusement le vautour qui était venu dévorer le nid de la merlette, tristement en mer pour la Palestine! Dignes communaux, ils avaient tant de vénération pour les pèlerins! Ils se soumirent au comte Alphonse, le fils légitime de Raymond de Saint-Gilles; le bâtard était mort en sa route. Alphonse fut surnommé Jourdain, doux nom, pur souvenir de son baptême dans les eaux saintes durant le pèlerinage de son père [1].

Entendez-vous le son rauque des trompes et buccines? c'est le roi d'Angleterre Henri II, qui vient réclamer le fief de Toulouse du chef

1 *Voyez* toujours CATEL, *Hist. des Comtes de Toulouse*, pag. 186. L'abbé de Camps a fort bien éclairci cette chronologie dans ses *Cartulaires* (article *Traités de paix, Règne de Louis VII*).

de sa femme, contre les communaux. Il approche avec ses épaisses nuée de lances normandes et angevines! une chevalerie nombreuse l'accompagne; la poussière soulevée sous les pas des chevaux forme comme la vapeur noire de l'orage. Dieu vous soit en aide, dignes bourgeois de Toulouse. Les communaux s'adressent à leur seigneur suzerain Louis VII, roi de France; ils le supplient de porter aide et secours à leur comte et à leur cité; l'ambition de Henri II est insatiable : arrivé sur les terres de Toulouse, dans la compagnie du duc de Gascogne et de quelques autres féodaux mécontens, le roi d'Angleterre impose l'hommage à tous, il veut être le suzerain des terres méridionales; son ambition est de hisser sa bannière sur les hautes tours de Toulouse[1]. Le roi Louis VII peut-il le permettre? sa sœur Constance a épousé le comte de Toulouse; elle n'est pas heureuse sans doute avec son mari, seigneur et maître; elle se plaint à

1 Le roi se trouve fréquemment en rapport avec les capitouls de Toulouse; je trouve une chartre par laquelle ils le félicitent de la naissance de Philippe son fils. DUCHESNE, *Epistol.* 415, tom. IV, pag. 714.

son frère, car elle n'a ni hôtel ni denrées; elle a quitté la cour du comte; elle est très-inquiète, parce qu'elle craint qu'il n'écrive contre elle au roi [1]. Comme toutes les femmes du Nord, Constance se déplaît au milieu des cours du Midi : la vie y est trop active, trop familière; elle aime ce froid respect des vassaux de la Germanie, de Flandre et de Normandie; Constance, avec ses fades manières, était fort déplaisante aux seigneurs de Narbonne, de Toulouse et de Montpellier. Louis VII ne répond pas aux plaintes de Constance, car son but est de combattre à outrance les batailles de lances anglaises et angevines de Henri II; les Francs passent la Loire et marchent sur Toulouse pour délivrer le comte; ils mènent à leur suite quelques châtelains du Poitou mécontens d'Henri II. Les suzerains s'habituent à se servir des vassaux révoltés pour soutenir leur ambition; mauvaise coutume, qui affaiblit les liens de fidélité. Cette guerre méridionale se continue plusieurs années; elle est suspendue par des trèves,

1 Deux de ces lettres originales de Constance ont été recueillies par DUCHESNE, tom. IV, pag. 725.

puis elle recommence; le comte de Toulouse est tout entier dans l'hommage de Louis VII son suzerain; la féodalité du Midi s'accoutume à prêter foi au roi des Francs, dont la force est si loin pourtant, et c'est un progrès pour la couronne. La féodalité est en correspondance active avec le roi; Ermengarde, comtesse de Narbonne, écrit à Louis VII[1] les paroles les plus soumises : « A mon très-révérend seigneur Louis, par la grâce de Dieu roi des Francs, très-illustre; Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, votre fidèle et humble vassale, salut et le courage de Charlemagne. Ayant plu à votre hautesse, très-illustre seigneur, de m'écrire par votre envoyé et par votre lettre, j'en ai beaucoup de joie, et j'en rends toutes les actions de grâce possibles à Votre Majesté. Quant à l'ordre que vous m'avez donné de fuir le commerce de vos ennemis, et de persister dans l'affection que j'ai eue pour vous dès le commencement, je prie votre noblesse d'être entièrement persuadée que je n'ai point fait d'alliance avec les enne-

1 Cette lettre a encore été recueillie par Duchesne, *De Reb. Franc*, *Epist.*, tom. IV, pag. 713, act. 38.

mis de votre couronne, et que je n'aurai jamais de familiarité avec eux. Je souhaite et veux vous aimer sincèrement, et je m'attacherai à vous rendre en temps et lieu tous les devoirs et tous les services que je pourrai. Je souhaite de maintenir les intérêts du comte de Toulouse, et j'exécuterai vos ordres sur ce sujet lorsqu'il en sera besoin. Mais si Votre Majesté venait elle-même protéger et défendre le comte de Toulouse, je vous suivrais dans les armées avec bien plus de constance et de bonne volonté. J'ai beaucoup de douleur, et ce n'est pas moi seul; mais tous ceux de notre pays sont dans un chagrin extrême de voir que ces provinces, auxquelles la bravoure des rois des Français avait acquis une liberté si glorieuse, passent par votre défaut, pour ne pas dire par votre faute, sous la domination d'un prince à qui elles n'appartiennent par aucun droit. Que je ne chagrine point Votre Altesse, mon très-cher seigneur, si je lui parle avec tant de hardiesse; je ne le fais qu'à cause qu'étant plus spécialement vassale de votre couronne, j'ai plus de peine à voir diminuer son éclat et sa grandeur qu'un autre n'en au-

rait. Ce n'est point seulement à la ville de Toulouse que vos ennemis en veulent, leur dessein est de se rendre maîtres de tout ce qui est entre le Rhône et la Garonne; ils s'en vantent et le publient eux-mêmes; et s'ils s'empressent tant de prendre Toulouse, ce n'est qu'afin qu'ils puissent aisément se rendre maîtres des autres villes, après avoir soumis la capitale. Que votre courage se réveille et s'arme de force, notre très-cher seigneur; entrez dans notre pays à la tête d'une puissante armée, afin de réprimer l'audace de vos ennemis, de consoler vos amis, et de relever leur espérance [1].» Ici se montre la respectueuse soumission de la dame de Narbonne, scellant sa lettre et l'adressant à celui qu'elle couvre du nom de Charlemagne, grande renommée qui dominait tout le moyen âge.

Batailles et trèves, telle était la vie féodale. Après donc beaucoup de sang répandu, on arrêta une entrevue entre Louis VII et Henri II

1 Il faut remarquer les rapports intimes qui déjà se préparent entre la couronne de France et les races méridionales, la comtesse de Narbonne déclare que le roi d'Angleterre n'a aucun droit : *Ad quem minimè spectant*. DUCHESNE, *ibid.*

sur la rivière de l'Epte, qui fut si souvent témoin des traités entre les suzerains de France et les ducs de Normandie. Au mois de mai, quand les fleurs sont épanouies, l'an 1161, les otages furent respectivement donnés; mais il survint des incidens de toute espèce : au moment où l'on allait apposer le scel sur les chartres, le roi de France apprend que Henri II vient de faire célébrer les noces de Henri son fils, âgé de cinq ans, et d'Alix fille de Louis VII, qui n'en avait que trois, et tout cela pour obtenir les terres de la dot; les Templiers, qui en étaient détenteurs, traîtres au roi de France, les délivrèrent à Henri II. Et ici nouvelle guerre[1] : les lances se croisent avec fracas, le sang se répand à grands flots en Normandie et dans le comté de Toulouse, de part et d'autre on s'assure des alliances et des forces; Henri se ligue avec le comte de Flandre et toute la race du Nord, tandis que Louis VII va chercher dans les sires du Poitou, de l'Anjou mécontens, des auxiliaires contre leur sei-

1 Comparez sur tous ces événemens, *Chronic. Normann.*, 1161; Robert du Mont, *apud* Sigib. ad ann 1161; Guill. de Neubrige, liv. xii.

gneur et maître, Henri II d'Angleterre. Faut-il suivre et répéter ces tableaux monotones comme les peintures qui reproduisent toujours des champs de bataille avec des morts amoncelés; pendant dix ans ce n'est qu'une lice de chevalerie continuellement ouverte aux grands coups de lances; on se rapprochait par des conférences, on les brisait tout aussitôt.

Henri II était furieux contre ses vassaux du Poitou, qui le trahissaient pour Louis VII. Il faut lire dans les épîtres de Jean de Sarisbery les difficultés que présentaient ces négociations, rompues à peine entamées : il y eut des pourparlers entre les clercs, que fatiguait la guerre à outrance; les évêques s'interposèrent de leur austère parole, et il fut arrêté: « que le roi d'Angleterre devait rentrer en l'hommage du roi de France, et lui promettre par la foi de son corps, dûment jurée par lui-même publiquement, et en présence d'un chacun, de le servir fidèlement pour le duché de Normandie, de même que ses prédécesseurs ducs de Normandie ont accoutumé de servir les prédécesseurs du roi des Français. Le roi d'Angleterre serait tenu de céder à Henri, son fils aîné, les

comtés d'Anjou et du Maine avec les hommages et féautés des grands qui ont des fiefs mouvans de ces comtés, et que ce même fils en ferait hommage et féauté au roi (Louis VII) pour et contre tous, sans être tenu envers le roi d'Angleterre son père, ni envers ses frères, fils de ce roi, qu'aux devoirs que la nature exige [1]. Le roi de France donnerait, sous les mêmes conditions, le duché qd'Auitaine à Richard, fils du roi d'Angleterre, et lui accorderait de plus sa fille en mariage, mais sans dot, cette princesse restant néanmoins apte à recevoir un présent de noces, s'il plaît au roi son père de lui en faire [2]. » Ce traité habile et décisif divisait la puissance du grand féodal, il appelait les fils de Henri II à une participation dans les fiefs d'un père trop puissant. Henri et Richard recevaient de vastes terres sous la suzeraineté directe du roi de France.

En signant ces trèves, il y avait souvent volonté de recommencer la guerre. Les traités pre-

1 Les curieuses lettres de Jean de Sarisbery ont été publiées par DUCHESNE, tom. IV, pag. 472, act. 32.

1 Il faut comparer à ces lettres de Jean de Sarisbery le chroniqueur Robert du Mont, *apud* Sigib. ad ann. 1169.

naient toujours un caractère de mauvaise foi ; les suzerains ne s'adressaient plus seulement à la force des armes, l'usage s'introduisait de s'assurer secrètement des alliances ; elles armaient les fils contre les pères, les vassaux contre les suzerains ; il y avait une politique qui divisait les forces et affaiblissait l'ennemi au préjudice de la loyauté. Tout changeait dans le droit public de l'Europe ; le seul caractère qui domine dans cet ensemble d'événemens, c'est la rivalité profonde entre les deux couronnes de France et d'Angleterre ; les guerres germaniques ne sont plus qu'un accident, tout s'absorbe dans cette vaste lice, qui a pour théâtre les fiefs qui s'étendent depuis la Flandre jusqu'à Toulouse. Pendant des siècles la guerre se circonscrit en Normandie et en Guienne entre les rois de France et d'Angleterre ; les hostilités féodales s'effacent devant le grand conflit qui fait tout converger vers la rivalité des deux couronnes.

Au milieu de cette activité de chevalerie et de féodalité, quand le gonfanon du roi était levé depuis Toulouse jusqu'à Amiens, Louis VII avançait dans l'existence ; il dépassait cin-

quante ans déjà, et il avait usé son activité dans des expéditions incessantes. Après son divorce avec Aliénor, il épousa Constance, fille du roi de Castille, morte subitement, et il prit alors pour troisième femme Alix, fille de Thibault, comte de Champagne, dont il n'eut point d'hoirs mâles jusqu'en 1165; c'était tristesse aux châtellenies lorsque naquit son fils Philippe, dont j'ai narré avec bonheur la grande histoire [1]. Louis VII, fatigué de tant de guerre, venait passer l'hiver en ses manoirs; alors il s'occupait à régler ses fiefs, à fixer les principes et les droits d'administration et d'Église. Après la mort de Suger, il gouverne lui-même la monarchie selon son privilége féodal de juger et de prononcer en matière de fiefs et de justice. Une grande discussion s'élève devant le roi entre l'évêque de Langres et le duc de Bourgogne; Louis VII prononce souverainement, et la chartre est scellée par les mains de Hugues le chancelier [2]. Voici mainte-

1 Pour tout ce qui touche à l'enfance de Philippe-Auguste, je suis obligé de renvoyer à mon travail spécial sur Philippe-Auguste, tom. Ier.

2 Bénédictins, préface des *Hist. de France*, tom. XIV, pag. 47 à la note.

nant le roi dans l'assemblée de Soissons; le plaid des barons s'ouvre le 4e jour des ides de juin en présence des archevêques de Reims, de Sens, du comte de Flandre, de Bourgogne, et du comte de Nevers. L'assemblée proclame la trève de Dieu pour dix ans; nul ne pourra piller les terres du royaume, ravager les champs, troubler la sécurité des pâturages et des grands chemins, sous peine de subir le jugement de la cour[1]. Puis vient dans le livre des chartres la confirmation des coutumes de Lorris, privilége communal dans sa plus grande extension. « Quiconque possédera une maison dans la paroisse de Lorris, ne paiera que six deniers de cens, sans rien devoir comme impôt pour sa nourriture, pour son travail, pour ses récoltes; que nul ne puisse être commandé pour un service qui se prolonge au delà d'un jour; la liberté la plus entière sera donnée pour le commerce et les foires aux marchands; nul ne doit la corvée, et tous peuvent vendre librement. Quiconque habitera la commune de Lorris un an et un jour sera libre, alors

1 Bénédictins, *ibid.*, pag. 387.

même qu'il aurait une origine de servage : les habitans ne répondent pas des dégâts causés par leurs animaux domestiques, l'âne, le bœuf, la brebis, dans les forêts royales; et ces beaux priviléges sont conférés aux habitans de Chanteloup comme à ceux de Lorris [1]. » D'autres lettres du roi sont relatives à la régale de Laon, droit épiscopal maintenu dans les Gaules [2]. En même temps l'évêque de Mende reconnaît la souveraineté du roi complète et absolue [3]. Une chartre assure le revenu de Paris aux religieuses de l'abbaye d'Hières pendant les vacances du siége [4]; un autre abolit les mauvaises coutumes de la ville d'Orléans, et défend d'ordonner le duel pour une créance au-dessous de 5 sous [5]. Des lettres accordent aux bourgeois de Paris le droit exclusif de vendre les marchandises sur les foires et marchés [6]; enfin une chartre affranchit tous les esclaves de corps (femmes et hom-

1 Cette chartre est une simple confirmation. *Ordonn. du Louvre*, tom. XI, pag. 200.

2 *Ordonn. du Louvre*, tom. Ier, pag. 15.

3 *Ibid.*, tom. XVI, pag. 255.

4 *Preuves des Libert. de l'Eglise gall.*, tom. Ier, pag. 98.

5 DUCANGE, vo *Duellum*.

6 *Ordonn. du Louvre*, tom. II, pag. 433.

mes) qui demeurent à Orléans. « Qu'ils soient tous libres, dit le roi, aujourd'hui et à perpétuité[1]. »

Il y avait dans ces siècles un grand respect pour les droits de tous, pour les priviléges des corporations spécialement, et en voici un exemple : Louis VII, entraîné par la chasse ardente aux sangliers dans une forêt sombre, demanda gîte et hospitalité à un serf de l'église de Paris aux environs de Créteil; le suzerain arriva là avec sa meute, ses valets, et occasionna du dégât dans la maison du serf de l'église; quand l'évêque fut instruit du préjudice souffert par son homme de corps, il porta plainte au roi et demanda dommages; et comme il y eut un premier refus, il jeta l'excommunication et l'interdit sur le diocèse de Paris jusqu'à ce que réparation fût faite. Ainsi le suzerain, l'homme de la force brutale, cédait devant le droit, et l'homme d'armes était obligé de reculer en face du pauvre serf qu'il avait outragé [2]. L'Église avait ses lois de protec-

1 *Ibid.*, tom XI, pag. 214.

2 Ce fait est rapporté par les Bénédictins, *Art de vérifier les Dates*, tom. II, in-4°, art. *Louis VII*.

tion et ses garanties dans tout le moyen âge.

Le bruit de guerre ne se fait-il plus entendre? les trèves ont-elles suspendu définitivement les batailles de Normandie et d'Aquitaine? la vieillesse glace-t-elle le bras de Louis VII? le roi est plus que jamais décidé à poursuivre ses querelles avec l'Anglais, il reçoit en sa cour de Paris les clercs et les féodaux mécontens de Henri II, il accueille toutes les rébellions. Le roi Louis VII s'agenouille devant Thomas Becket, l'immense archevêque de Cantorbéry, violemment persécuté par le roi d'Angleterre, comme expression de l'unité catholique luttant contre la force brutale. Tout gonfanon rebelle à Henri II est sûr de trouver protection en France; tout clerc qui résiste à l'impérieux suzerain d'Angleterre reçoit l'encens dans les basiliques. La chevalerie de Louis VII envahit la Normandie et l'Aquitaine; on combat encore à outrance. Que veulent-ils donc? les rois vont-ils ensanglanter de nouveau les champs de batailles?

Croisade! croisade! fut le cri qui désarma les paladins prêts à courir les uns sur les autres! Le pape Alexandre III avait partout écrit des

lettres encycliques sur les malheurs de la Terre-Sainte, proclamant cette grande maxime catholique du moyen âge, « que tout ce qui était chrétien devait être libre. » La croisade n'était-elle pas un grand moyen de délivrance pour les chrétiens d'outre-mer ? Douce pensée pour Louis VII que de retourner en Palestine. Il n'avait pas été heureux dans une première expédition, mais qu'importaient encore ces souvenirs un peu tristes lorsqu'ils se mêlaient aux joies voyageuses d'un pieux pèlerin! La race chevaleresque était active; une fille de Louis VII venait d'être fiancée au fils de l'empereur de Constantinople, une expédition devait sourire au roi. Partout où l'influence des papes se faisait sentir, partout dominaient bientôt les pensées de paix et de gouvernement. Le cardinal de Champagne était arrivé comme légat du pape; magnifique figure encore au moyen âge que ce cardinal *aux blanches mains*, comme le disent les chroniques, qui exerça une si grande puissance sur les événemens [1]. Le car-

1 Sur les merveilleuses influences du cardinal de Champagne, lisez Sainte-Marthe, *Gallia christian.*, tom. I^er^, pag. 157, t. II, pag. 490. MARLOT, *Hist. Remens.*, liv. III, pag. 405 à 453, et

dinal de Champagne fut le promoteur de la paix entre Louis VII et Henri II; il se posa dans les négociations avec l'idée d'une royale fraternité, d'une ligue de peuple pour la croisade. Il se fit ainsi l'intermédiaire puissant qui amena l'hommage définitif de Henri II au roi Louis VII son suzerain, et la paix entre les vassaux; cette formule d'hommage existe encore, et il est curieux de la recueillir des chartres contemporaines. « Moi, Henri d'Angleterre, j'assurerai au roi des Français, comme à mon seigneur, ses membres et son royaume, s'il m'assure comme à son homme et à son vassal, mes membres et les terres qu'il m'a données par accord fait entre nous [1], et pour lesquelles je suis son vassal, et à cause de la soumission, de l'honneur et de l'amour que je dois au roi des Français mon seigneur, je ferai une paix finale et un accord avec le comte Thibault, et je mettrai au jugement de l'archevêque de Reims, de l'évêque de Noyon, du comte de

DUCHESNE, *Preuves de l'Histoire des cardinaux français*, p. 119.

1 *Et terras quas mihi conventionavit* (*Epistol.* XVIII. DUCHESNE, tom IV, pag. 584).

Flandre, touchant les différens qui sont entre nous; et si cela ne plaît pas, je me mettrai, pour la seule considération du roi, à l'arbitrage de huit personnes bien instruites de nos prétentions réciproques, dont il en choisira quatre et moi quatre; et ensuite, si je lui dois quelques services, je le lui ferai; je déclarerai le reste de vive voix et plus amplement [1]. » Par cet hommage, fier encore dans ses expressions respectueuses, les querelles étaient apaisées; les fiefs que le roi Henri II possédait en France étaient partagés entre ses fils; le puissant vassal n'avait plus à sa disposition toutes les forces; on pouvait exciter les jalousies entre le père et les enfans. Ce fut frère Bernard, du même nom que l'abbé de Clairvaux, solitaire du bois de Vincennes, homme alors d'une certaine puissance intellectuelle, qui fit sceller ces chartres d'hommage; et l'on vit arriver à la cour de Paris Henri II en personne; il habita le palais du roi sur la Seine, et Louis VII, pour lui faire honneur, se relégua pendant quelques mois de fêtes au vieux palais de

1 *Collect. Epistol.*, DUCHESNE, tom. IV, pag. 584.

Notre-Dame. La courtoisie la plus généreuse présidait aux festins, aux cours plénières. Une seule pensée préoccupait la chevalerie : la Terre-Sainte, la délivrance du tombeau du Christ. Dans toutes les querelles qui surgissent, dans toutes les batailles qui se commencent, il y a toujours un besoin de paix pour tourner les armes contre les Sarrasins, les véritables ennemis des chrétiens. Comme il arrive, quand une génération se préoccupe d'une grande guerre, toutes les autres hostilités sont considérées comme des batailles civiles. L'expédition chrétienne devait se diriger vers la Terre-Sainte, et le peuple ne fut satisfait que lorsque, par un traité, Louis VII et Henri II, cessant leurs querelles particulières, résolurent une nouvelle croisade avec toutes les forces de l'Occident. Quel beau jour que celui-là dans les châtellenies de France[1] !

Ces idées de pèlerinage étaient si répandues que, déjà vieux, Louis VII demanda la permission à son vassal de visiter en Angleterre

1 Roger de Hoveden est fort curieux pour toute cette époque. Ad ann. 1170. DUCHESNE, tom. IV, pag. 433, acte 43.

le tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, où brillaient tant de miracles. Il allait, pauvre pèlerin, s'acheminer vers la cathédrale pour demander la santé de son fils Philippe, le seul héritier de sa couronne, fort malade dans le château du bois de Vincennes. Louis VII accomplit son vœu; il accabla de riches présens, pierres précieuses et lampes d'or, la châsse du saint [1]; et après avoir visité les royales demeures de Henri II, les forêts séculaires où retentissait le cor de la Saint-Hubert, les solitudes mystérieuses, les abbayes antiques de Saint-Alban, Louis VII se disposait à quitter l'Angleterre lorsque la maladie le saisit; il éprouva une sorte de paralysie sous les voûtes froides de l'abbaye; il en avait déjà subi les fatales atteintes. Il revint en toute hâte à Paris; sa maladie fut longue, douloureuse; il mourut le 18 septembre 1180 [2]. Son corps fut inhumé à l'abbaye de Barbeau qu'il avait fondée, et sous ces voûtes sombres du

1 Bénédictins, *Art de vérifier les Dates*, tom. II, in-4°.

2 Sur la maladie et la mort de Louis VII, comparez Rigord, *Gest.* Philippe-Auguste; Duchesne, tom. IV, pag. 7; Vincent, *Bellov. Specul.* Ad ann. 1180; Duchesne, tom. IV, pag. 442.

monastère, Alix, sa femme, lui fit élever un tombeau de bronze, de marbre, d'argent, d'or et de pierres précieuses. On lisait là des épitaphes qui parlaient des misères de la vie et du néant de l'homme. Le roi était loué surtout pour sa générosité envers les églises; il les avait accablées de dons, multiplié leurs revenus et les offrandes; il fut dit dans l'épitaphe « que le roi était digne de Dieu par sa chasteté, sa piété, son abstinence et ses vertus chrétiennes. Louis VII n'avait eu que des filles d'Aliénor et de Constance de Castille; Philippe-Auguste naquit d'Alix de Champagne.

Maintenant si, adorateur du vieux temps, vous voulez lire l'histoire de cet enfant merveilleux, conservé par les prières de son père au tombeau de saint Thomas, j'en ai recueilli les précieux débris. L'époque de Philippe-Auguste complète le règne de Louis VII, elle est comme le couronnement de l'administration de Suger [1]. Louis VII prépara le règne de son fils; nous

1 L'Histoire de Philippe-Auguste se lie essentiellement au règne de Louis VII ; on ne peut même comprendre mes idées que par cette double lecture, et voilà pourquoi j'y renvoie si souvent le lecteur. Il ne faut pas oublier que mes travaux isolés se rattachent à un grand ensemble historique.

retrouverons Philippe-Auguste brisant une lance avec Richard Cœur de Lion, comme Louis VII avait heurté le poitrail de son cheval de bataille contre le beau coursier de Henri II. La rivalité de la France et de l'Angleterre va désormais devenir l'histoire : chaque époque est ainsi sous l'empire de certaines idées ou de grands faits : au douzième siècle c'est la féodalité qui lutte contre l'Église; un peu plus tard vient la croisade; après la croisade la rivalité de la France et de l'Angleterre; puis la réforme contre le catholicisme; puis l'esprit révolutionnaire contre l'esprit monarchique. Les générations se tiennent par un lien mystérieux dont Dieu seul a le secret; les systèmes se dévorent ou croulent les uns sur les autres, mais au fond de la société il existe une sorte d'unité morale qui traverse les siècles pour dominer les temps!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TOME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XLIII.

(Pages 1 à 20.)

LES ÉCOLES ET LA SCIENCE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Le mont Sainte-Geneviève. — Saint-Victor. — Les maîtres. — Les étudians. — Enseignemens des cathédrales. — Les scolastres. — Philosophie. — Dialectique. — Les réalistes et les nominaux. — Caractère de la science. — Origine et développement de la philosophie d'Aristote.

CHAPITRE XLIV.

(Pages 21 à 49.)

L'AUTORITÉ ET L'EXAMEN.

DOUZIÈME SIÈCLE.

1° Esprits organisateurs. — Saint Bernard. — Suger. — Pierre le Vénérable. — 2° Scolastiques. — Guillaume de Champeaux. — Abélard. — Gilbert de la Porrée. — Jean de Salisbury. — Les monastères. — La règle. — Les écoles et la dispute.

CHAPITRE XLV.

(Pages 50 à 68.)

LES PAPES. — LES EMPEREURS. — LES CONCILES.

1088 — 1140.

La papauté depuis Grégoire VII et Urbain II. — L'empire depuis Henri IV. — Lutte pour les investitures. — Le glaive et la crosse. — Les antipapes. — Pontificat de Pascal II. — Gélase. — Calixte. — Honorius. — Innocent II. — Les empereurs. — Henri V et Lothaire. — Annales des conciles généraux et provinciaux. — Premières tentatives de réforme. — Arnaud de Brescia.

CHAPITRE XLVI.

(Pages 69 à 93.)

FIN DU RÈGNE DE LOUIS LE GROS.

1116 — 1137.

Premières batailles de Normandie. — Guerre nationale contre les Allemands. — Prise d'armes de la chevalerie de France. — L'oriflamme de Saint-Denis. — Retraite de la race germanique. — Guerre contre les Anglais. — Invasion de l'Auvergne. — Louis le Gros et sa lignée. — Corpulence du roi. — Sa maladie et sa mort. — Administration royale. — Chartres et diplômes.

CHAPITRE XLVII.

(Pages 94 à 112.)

PREMIÈRE ÉPOQUE DU RÈGNE DE LOUIS VII.

1131 — 1145.

Sacre à Reims. — Voyage en Aquitaine. — Races méridionales. — Aliénor de Guyenne. — Fiançailles de Louis VII. — Avénement à la couronne. — Guerres féodales. — Prise et dévastation de Vitry-le-Brûlé.

CHAPITRE XLVIII.

(Pages 113 à 133.)

LES COLONIES CHRÉTIENNES D'ORIENT.

1102 — 1140.

Royaume de Jérusalem. — Principauté d'Antioche. — Comtés d'Édesse, — de Tripoli. — Services féodaux. — Assises de Jérusalem. — Les Hospitaliers. — Les Templiers. — Baronnage de Palestine. — Populations chrétiennes. — Zengui et les émirs de la Syrie.

CHAPITRE XLIX.

(Pages 134 à 156.)

PÈLERINAGE DE LOUIS VII.

1146 — 1147.

Effet produit par la prise d'Édesse. — Douleur de Louis VII. — Pénitence par la croisade. — Saint Bernard. — Suger. — Assemblée de Vezelay. — Voyage de saint Bernard en Allemagne. — Actes et chartres de la royauté pour le départ d'Orient. — Plaid royal d'Étampes. — Constitution de la régence.

CHAPITRE L.

(Pages 157 à 175.)

CONRAD ET LOUIS VII EN ORIENT.

1147 — 1148.

Les pèlerins allemands. — Diète de Ratisbonne — L'em-

pereur Manuel et les Grecs. — Pèlerins francs. — Cour plénière de Metz. — Louis VII à Constantinople. — Itinéraire à travers l'Asie mineure. — Gloire et malheurs du pèlerinage. — Louis VII et Aliénor de Guienne à Antioche. — Voyage à Jérusalem.

CHAPITRE LI.

(Pages 176 à 193.)

RÉGENCE DE SUGER. — ADMINISTRATION DU ROYAUME FÉODAL.

1147 — 1148.

Renonciation du comte de Nevers à la régence. — Suger seul régent. — Puissance des abbés. — Unité et hiérarchie monastique. — Saint-Denis en France. — Esprit des vassaux. — Suger et Eugène III. — Guerre féodale. — Rivalité. — Actes de la régence. — Lettres de Suger. — Exhortation pour le retour du roi.

CHAPITRE LII.

(Pages 194 à 211.)

DÉPART D'ORIENT. — DIVORCE DE LOUIS VII ET D'ALIÉNOR DE GUIENNE.

1148 — 1152.

Mauvaises mœurs des Francs en Palestine. — Aliénor de Guienne et les nobles dames à Antioche. — Sombre caractère de Louis VII. — Récit des chroniques franques sur les amours d'Aliénor. — Départ du roi. — Visite à

Rome. — Question du divorce. — Lignage et parenté. — Les barons francs triomphent. — Renvoi d'Aliénor.

CHAPITRE LIII.

(Pages 212 à 241.)

DÉVELOPPEMENT DE L'INTELLIGENCE AU DOUZIÈME SIÈCLE.

1130 — 1163.

Philosophie. — Opposition contre saint Bernard. — Fin et mort d'Abélard et d'Héloïse. — Disciples d'Abélard. — Bérenger. — Mort de saint Bernard. — Principes d'hérésie. — *Histoire.* — Les chroniques. — Impulsion donnée par la croisade. — Chroniques sur le pèlerinage. — Orderic Vital. — Suger historien. — Odon de Deuil. — Légendaires.

CHAPITRE LIV.

(Pages 242 à 279.)

POÉTIQUES TRADITIONS DES RACES.

DOUZIÈME SIÈCLE.

La Langue d'oc. — Les troubadours. — Guillaume IX, comte de Poitiers. — Ebble de Ventadour. — Azalaïs de Porcaraigues. — Rambaud d'Orange. — La Langue

d'oil. — Trouvères. — Anglo-Normands. — Philippe de Than. — Geoffroy Gaimar. — Benoît de Sainte-Maure. — Robert Wace. — Trouvères français. — Traditions chevaleresques. — Charlemagne. — Roland. — Renaud. — Ogier le Danois. — Arthur et la Table ronde. — Les lignages romanesques. — Les paladins. — Les coursiers. — Les épées. — Les cathédrales. — Mystères de l'architecture. — Légende de pierre — Histoire chevaleresque de la croisade par les vitraux de Saint-Denis.

CHAPITRE LV.

(Pages 280 à 313.)

DERNIÈRE PÉRIODE DU RÈGNE DE LOUIS VII.

1150 — 1180.

Origine de la rivalité entre la France et l'Angleterre. — Avénement des Plantagenets. — Henri II. — La race poitevine. — Discussion pour l'hommage. — Alliances et batailles. — Invasion du comté de Toulouse. — La lignée du roi. — Traité de paix avec Henri II. — Vieillesse du roi Louis VII. — Actes d'administration après la mort de Suger. — Fiefs. — Communes. — Églises. Pèlerinage en Angleterre. — Maladie du roi. — Sa mort.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Princeton Theological Seminary Library
1 1012 01599 4397